

SÉCHERESSE Les Pyrénées-Orientales voient rouge

PAGE 12



TESEUR GRAPHIQUE

JACQUES FELLET

WEEK-END**LIVRES** Jean-Patrick Manchette, vingt ans de questions

PAGES 32-39

IMAGES Phil Tippett, de «Star Wars» à «Mad God»

PAGES 18-26

CHANGEMENT D'ÉTAT CIVIL AU NOM DE LA MÈRE

Depuis l'entrée en vigueur, l'an dernier, de la procédure simplifiée permettant d'adopter le nom de famille de sa mère, plus de 40 000 personnes ont sauté le pas. Une révolution symbolique qui se heurte encore à des résistances administratives et familiales. PAGES 2-4

ÉDITORIAL

Par
LAUREN PROVOST

Tournant

Certains y ont vu une atteinte à l'identité, à la famille et à la filiation. D'autres un projet visant à éradiquer toute trace de masculinité... Mais dix mois après son adoption, la loi permettant de changer de nom, en prenant celui de sa mère, de son père ou les deux, est un succès. De ceux qu'on nous envie dans d'autres pays. Au 1^{er} janvier, ils étaient 40 000 s'être rendus en mairie pour en bénéficier. C'est dix fois plus que ceux qui entamaient auparavant, chaque année, de laborieuses démarches. Cette loi, qui améliore celles de 1985 et 2002 permettant déjà d'accrocher les deux noms ou de choisir uniquement celui de la mère, marque un tournant. À nous de le raconter et de faire en sorte que parents et enfants s'en emparent. Dès la naissance ou plus tard. Que les barrières administratives et les résistances cèdent. Selon l'Insee, 81,4% des enfants nés en 2019 portent seulement le nom de leur père. Il y a de quoi faire. Il serait malhonnête de balayer les procès en féminisme. Cette loi est une avancée pour l'égalité femme-homme. Elle rebat les cartes du «masculin qui l'emporte sur le féminin», permet de corriger les oublis et aux femmes de laisser leur plus vraie trace. Elle permet à certaines de ne pas avoir à recourir au livret de famille pour prouver leur lien avec leurs enfants à l'école, à l'hôpital ou chez le médecin. Les mères séparées qui souhaitaient ajouter leur nom devaient jusqu'ors alors obtenir l'autorisation de l'autre parent. C'est à ce point de départ de l'association Porte nom qui a permis de faire avancer les choses. Mais dans les récits de celles et ceux qui ont changé de nom, il y a aussi le soulagement de ceux qui ont pu arrêter de faire rejallir un passé douloureux. L'abandon et les violences. Plus doux : il y a les témoignages de reconnaissance et d'amour adressés vers les mères. Le choix de renouer avec des origines. Derrière nos cartes d'identité, se blottit de l'intime aussi pipluré que l'est notre société aujourd'hui. ➔

ENFIN Les mères se refont un nom

Entrée en vigueur en juillet, la loi facilitant le changement de nom, forte de plus de 40 000 demandes, bouscule un véritable totem patriarcal, malgré des réticences intrafamiliales parfois vives et des blocages administratifs persistants.

Par
MARLÈNE THOMAS

Elle l'a d'abord proclamé sur les réseaux sociaux. Encore minuteuse, face à l'impossibilité de se défaire du nom de ce père démissionnaire, des stigmates des violences psychologiques subies, Sirine Sehil utilise les canaux d'Internet pour remplacer son patronyme par le nom de sa mère. «Je voulais que son nom soit attaché à ma réussite», appuie-t-elle. Juriste et militante féministe de 25 ans, elle a dû franchir de multiples étapes – demander à la fois d'utiliser son matronyme, le faire ajouter en nom d'usage (mais seulement en complément de son nom de famille) – avant de pouvoir balayer définitivement le nom de son père. Depuis le 2 septembre, jour du rendez-vous de confirmation de son nouveau nom, elle se sent enfin en phase avec elle-même. Après l'entrée en vigueur d'une procédure simplifiée le 1^{er} juillet 2022, 40 000 personnes ont, comme elle, entamé un changement de nom de famille, selon des données du ministère de la Justice publiées au 1^{er} janvier. Un succès pour ce texte proposé par l'association Porte nom, non,

avec l'appui du collectif féministe Georgette Sand. «Avant cette loi, il y avait environ 4 000 demandes à la chancellerie par an, 1500 étaient étudiées et les autres rejetées», retrace le député Renaissance Patrick Vignal, qui a porté la proposition de loi, soutenue par le garde des Sceaux, Eric Dupond-Moretti. Sirine Sehil résume le statu quo ayant prévalu depuis le XVIII^e siècle : «On vivait dans un pays où il était plus facile de prendre le nom de son mari que le nom de sa mère.» Toute per-

«J'ai changé mon nom en hommage à ma mère. J'ai toujours voulu le porter, car je la trouvais plus vaillante que les hommes, durant l'après-guerre.»
Lucien Zerblou Marmoux

sonne majeure peut désormais changer son nom de famille, une fois dans sa vie, par simple déclaration à la mairie. Il peut s'agir de remplacer le nom du père par celui de sa mère (et vice-versa) ou d'accrocher les deux. Le changement entre en vigueur après un mois de réflexion. Un deuxième volet permet à l'un des parents d'adopter son nom à titre d'usage à son enfant mineur, dont le consentement est réclamé dès 13 ans, en informant le deuxième parent, mais sans avoir besoin de son accord.

«Des mails incendiaires de menaces»

Avec 22% des Français intéressés par la procédure, selon un sondage Hup de février 2022, cette loi vient bousculer un totem patriarcal : la primate patrimoniale. Selon l'Insee, sur les 753 383 bébé nés en 2019, 81,4% portent le nom du père, 6,6% celui de la mère et 11,7% un double nom. 23 ans plus de vingt ans après le vote de la loi du 4 mars 2002 ouvrant ce choix aux parents. Jusqu'en 2013, en cas de désaccord, l'administration tranchait toutefois en faveur du père. Depuis, le standard reste le double nom avec ordre alphabé-

que. Le patronyme apparaît toujours comme le pendant du «masculin l'emporte sur le féminin» de notre grammaire, sous un standard considéré comme neutre. Si les actrices et acteurs de la nouvelle loi de 2022 dressent un bilan «globalement positif», au sein des foyers il n'est pas rare que ces requêtes interpellent, questionnent, voire irritent. «La plupart des réfractaires ne veulent surtout pas l'intérêt. Mais on a aussi reçu des mails incendiaires de menaces», rapporte la fondatrice de Georgette Sand, Ophélie Latil. Sirine Sehil se souvient que son père a «pété un câble» dès l'ajout de son matronyme à titre d'usage il y a six ans. Bousculé dans ses habitudes par ce changement définitif, c'est cette fois-ci sa famille maternelle qui a exprimé des réticences. À commencer par sa grand-mère, pétée d'un schéma plaçant le père en absolu : «Elle m'a dit "ton père c'est ton père et ce n'est pas bien de changer de nom".» Son oncle traîne un effet domino. «Il m'a dit "si demain je me prends la tête avec mes enfants, je n'ai pas envie qu'ils changent de nom".» Cette intime conviction de ne pas se reconnaître dans son **Suite page 4**



«On me dit que je suis casse-pieds, alors que c'est



un vrai problème d'identité», explique Blainde Nicolas qui a pris le nom de sa mère Béatrice.

«C'est un pansement, la preuve que je peux passer à autre chose»

Blainde Nicolas fait partie des premières Françaises à avoir déposé une demande de changement de nom. Un besoin identitaire faisant écho au combat féministe de sa mère Béatrice.

Elle n'a eu aucune hésitation au moment d'installer la plaque de son cabinet d'ostéopathe au nom de Blainde Nicolas. «Je savais que, du jour au lendemain, on pouvait me réclamer de changer», lâche cette femme de 33 ans. Nous sommes alors en 2019. Son acte de naissance indique encore le patronyme Latil. Son passeport, auquel elle se cramponne, se consigne du seul nom de sa mère à titre d'usage, le nom de son père apparaissant sur la ligne «nom de naissance». Une heureuse erreur administrative alors que les trois services d'état civil renvoyèrent en 2008 ne lui laissant comme seule

option que la mention des deux noms de famille à titre d'usage.

ÉCART À LA NORME

Installée dans le sofa rosé de son logement d'Aix-en-Provence au côté de sa mère Béatrice, Blainde Nicolas s'amuse presque d'avoir traversé les quatre dernières années dans une parfaite illégalité avec sa carte d'identité perdue et son passeport périmé depuis 2018. «Si je le renouveau, je retourne à Latil». Impensable. Diplôme en tant que Nicolas-Latil, banque et Urssaf au seul nom du père, facture téléphonique au nom de sa mère, cette ostéopathe jongle pendant plusieurs années entre ses identités. «C'était complètement schizophrénique, j'avais été obligée de dresser une liste», se souvient-elle en faisant valser sa natte sur son chemisier blanc.

Le 1^{er} juillet scelle pour elle un combat de près de vingt ans. Blainde Nicolas fait partie des premières Françaises à déposer, à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône), la commune

où elle a grandi, sa demande de changement de nom. Le jour même de l'entrée en vigueur de la nouvelle législation. Une mesure posée notamment par le collectif féministe Georgette Sand, fondé par sa sœur aînée Ophélie Latil. Un mois plus tard, son nom officiel était enfin Nicolas. «Porter le nom de ma mère est un pansement, la preuve que je peux passer à autre chose», insiste-t-elle. Cette cadette d'une fratrie de trois à 10 ans lorsque le «climat familial se dégrade». Elle dresse les contours d'années de violences physiques et psychologiques, se souvient de ses maux de ventre au moment de rentrer chez elle, de son besoin d'être entouré de son frère, Thibaud, de sa sœur et de sa mère pour se sentir en sûreté. «J'étais terrorisée», lâche-t-elle. La famille se soude, forme un clan. Le divorce est prononcé en 2003. «On s'est mutuellement reniés avec mon père et sa famille», résume-t-elle, en précisant avoir engagé plusieurs poursuites contre lui. Comment continuer de vivre avec le nom de celui qui nous a fait souffrir ? Chaque membre de

la fratrie composé à sa manière avec cet héritage. Ophélie entend prouver qu'elle est «au-dessus de ce patronyme». Thibaud a juxtaposé les deux pour «ne pas oublier». Blainde est la seule à avoir opté pour le reniement.

La famille multiplie les transgressions à l'ordre patriarcal. Clerc de notaire dans un office familial, Béatrice Nicolas n'a jamais envisagé de changer de nom. Lors de son mariage à 24 ans en 1984, le maire lui intime: «Signez votre nom de jeune fille». Elle lui rétorque: «Je n'avais pas l'intention de signer autrement.» Si son ex-mari accepte alors sans broncher cet écart à la norme, sa propre mère désapprouve tandis que sa belle-famille est «scandalisée». «C'était un bras de fer, ils faisaient exprès de mépriser avec le nom de mon mari», se remémore la femme de 64 ans.

Sans cesse, elle se voit contrainte de «justifier que ce choix n'est pas la preuve [qu'elle] n'aurait pas son époux ou le signe [qu'elle] porte la culotte...» Béatrice Nicolas se retrouve rapidement à devoir batailler avec l'administration. «Ma banque auprès de laquelle j'étais depuis mes 15 ans avait d'autorité changé mon intitulé de compte à son prénom et à son nom de famille», se souvient-elle. La faute à l'ordinateur, doit la femme. Même refrain du côté des impôts. Par cinq fois, elle leur écrit, renvoyant même les enveloppes flanquées d'un gros nom inconnu.

ULTIME AFFRONT

Pas de quoi pousser cette féministe à renoncer à son identité. Désignant le nouveau vert du collectif Georgette Sand ornant son pull, elle se remémore sa première manifestation en 1978 à Aix-en-Provence. Aux côtés du MLE, elle vient soutenir Anne Tonglet et Araceli Castellano, deux victimes de viol défendues par l'avocate Gisèle Hallain. Le nom de famille s'est rapidement hissé à la tête des combats de Béatrice Nicolas. Dans les années 80, elle prend la plume pour enjoindre la première ministre des Droits de la femme, Yvette Roudy, à changer les entêtes des imprimés administratifs, en remplaçant le «nom de jeune fille» par un «nom d'usage». Ce qu'elle fera. Ses interpellations plus récentes – concernant l'impossibilité d'utiliser le seul matryonyme en nom d'usage – auprès de Laurence Rossignol, puis de Marlène Schiappa sont, elles, restées lettre morte. «Même chez les féministes, ça ne semblait pas être une grande priorité».

La clerc de notaire s'attelle à faire infuser auprès de ses trois enfants son idéal de contestation et d'égalité. Avant la dégradation du climat familial, sa cadette Blainde accole instinctivement ses deux noms. Un «premier féministe» avant l'heure pour celle qui a été bercée par des contes de fées écrits par sa mère, où les «princesses se démerdaient toutes seules». Dès le CP, elle accole les noms de ses deux parents. «Je devais sans cesse justifier que mon père n'avait pas le même nom que moi père.»

Chez ses proches, son changement définitif de nom incarne l'ultime affront: «On me dit que je suis une cause-pieds alors que pour moi c'est un vrai problème d'identité». De ces histoires entremêlées émergeant un paradoxe: l'effacement du nom d'une femme derrière celui de son époux resté considéré comme la norme, tandis que la suppression ou la simple rélegation du nom du père apparaît comme un caprice voire une infamie. Blainde Nicolas se sent enfin libérée. «Avec ça signifie "peuple de la victoire". Ce nom est ce que je veux, même étymologiquement. Je veux une victoire sur mon identité et je vais porter le nom de la victorieuse à vie.»

M.T.H.
Photo DAVID RICHARD. TRANSIT

Suite de la page 2 **nom habite** Marc Zerbola Challande depuis ses 17 ans. «Je suis né Challande mais ma manière de penser, mes choix, sont Zerbola. Un nom c'est une lignée, on a besoin d'avoir ce sentiment d'appartenance», déclare le jeune de 25 ans en évoquant notamment les positions «machistes» de son père et leurs liens rompus depuis des années. Sa démarche s'est pourtant heurtée, dans un premier temps, à la réticence de la quasi-totalité de sa famille maternelle. «Tu es né Challande, il faut continuer comme ça», «un nom est juste un nom», minimisait son grand-père. Contacté par Libé, Lucien Zerbola Marmou, 79 ans, concède: «Au début, ça m'a un peu choqué car j'étais embêté qu'il perde son nom. Ce n'est pas comme une femme qui veut reprendre son nom de jeune fille, là il change carrément d'identité.»

«Un déniement, une punition»

Des inquiétudes subitement levées lorsque le grand-père s'est aperçu que lui-même était concerné. «Quand il a dit "je veut dire que moi aussi je peux changer de nom?", il était comme un enfant avec des étoiles dans les yeux», se remémore son petit-fils. Depuis, Lucien Zerbola Marmou a ajouté le nom de sa mère (soit l'arrière-grand-mère de Marc) à celui de son père: «Je l'ai fait en soutien à mon petit-fils mais aussi en hommage à ma mère. J'ai toujours voulu porter son nom, car je la trouvais beaucoup.

«C'est un peu comme un lien entre l'ancien patrilinéal et le nouveau matrilinéal», explique voir dans la démarche de son fils Marc «un déniement de sa famille», y lit même «une punition». Ce nom est pour lui le fil infrangible tissant un lien entre le père et son oncle. «Il y a des choses qu'on ne peut pas changer, la femme a déjà porté le bébé, l'a mis au monde... Je trouve qu'un trop loin. Le patronyme est symbolique, se transmet de génération en génération», conclut-il.

Ce statut de chef de famille, Katalyne Renneville l'a toujours perçu comme une «injustice». Depuis la séparation de ses parents, cette infirmière de 43 ans n'a plus aucun contact avec son père. Revêtit le nom de sa mère sonnant comme une évidence. Depuis septembre, cette Réunionnaise remarque dans son entourage qu'on la «regarde un peu bicarrement quand elle dit avoir changé son nom». D'autant que qu'il remplacé celui de son père par celui de sa mère, je sens que c'est un peu violent pour eux». Des réactions virulentes se sont aussi manifestées sur Facebook. «On m'a assigné "c'est le nom de ton grand-père, tu es stupide" c'est aussi le nom d'un homme». Je n'ai rien écrit aux hommes. Il faut bien qu'un moment ça commence et qu'on ait, nous les femmes, un nom aussi. Cette nouvelle loi met à jour une



Faire tomber le patronyme de son piedestal, c'est interroger l'ancrage du pater familias. MELANIE BAHOUN NEUTRAL GREY SAIF MAGIERS

impossible matrilinéarité (système de filiation reposant sur l'ascendance maternelle). «Les femmes se présentent souvent avec leur prénom car elles n'ont pas de mémoire matrilinéaire. Elles sont passées systématiquement du nom du père au nom du mari. Avec cette loi, on recrée une image nouvelle dans la société», développe Ophélie Latif. Cette militante voit dans cette patrilinéarité «une hiérarchie des pouvoirs. Si on ne raconte pas l'histoire de nos mères, qu'on ne les nomme pas, elles disparaissent». Cette hiérarchie, Katalyne Renneville l'a subie à la naissance de ses enfants. Elle voulait accoler les noms des deux parents. Mais épuisée par l'accolement, elle cède lorsque celui dont elle est désormais séparée lui dit «on va se marier, tu porteras de toute façon le même nom». Regrettant amèrement, elle a entamé les démarches pour faire ajouter son nom à titre d'usage à ses deux ados.

«Les préfectures disent être débordées»

À la naissance de sa fille il y a trois ans, Anne-Sophie s'est confrontée au même mur. «Pour lui, c'était la tradition. L'enfant devait porter uniquement le nom du père», raconte cette Dijonnaise de 24 ans, séparée depuis un an. Celle qui lit l'occasion de «retrouver ce qu'on lui a enlevé». Informée de sa démarche, son ex l'accuse «de lui planter un couteau dans le dos». Ses espoirs s'évanouissent lorsque le 21 novembre, un peu plus d'un mois après son passage en mairie, un agent

l'informe que son dossier a été rejeté au motif que «la préfecture réclame obligatoirement une lettre d'accord signée du père avec sa carte d'identité». Et ce, au mépris de l'article 1 de la loi, qui prévoit seulement d'en «informer [r] préalablement et en temps utile l'autre parent exerçant l'autorité parentale». Adéquat d'obtenir ce papier, un jugement lui concédant l'autorité parentale exclusive (qu'elle n'a pas) lui a même été réclamé, à encore illégalement. En cas de désaccord, le parent peut toutefois saisir le juge aux affaires familiales. Les procédures de ce type se sont multipliées depuis juillet, relève le député Patrick Vignal.

«Fatiguée du non-respect de la législation par les représentants de la loi, Anne-Sophie a abandonné ses démarches en mars. Les blocages intrafamiliaux se mêlent à des blocages administratifs. Un double fil-

«Les femmes se présentent souvent avec leur prénom, elles sont passées systématiquement du nom du père au nom du mari. Avec cette loi, on recrée une image nouvelle dans la société.»

Ophélie Latif fondatrice de l'association Georgette Sand

tre est constaté à la fois du côté mairies, chargées de saisir le dossier et de l'envoyer au Centre d'expertise de ressources et des titres, mais aussi des préfectures dont dépendent ces centres. Une liste d'une soixantaine de mairies où des refus ont été signifiés aux demandeurs a été dressée par Marine Gatineau-Dupré, fondatrice de Porte nom. Un relevé non exhaustif puisque ne sont recensées ici que les communes ayant, après l'appel du collectif, réglé les problèmes rencontrés par les demandeurs. «Enormément de communes ont fait défaut. Beaucoup n'ont pas la circulaire ou la ne comprennent pas», regrette-t-elle. La plupart des refus concernent ce non-respect de l'article 1. Une liste d'une dizaine de préfectures n'appliquant pas la loi a, elle aussi, été consignée. «Le principal problème vient des préfectures. Récemment, celle de l'Hérault a refusé dans une même fratrie l'ajout du nom de la mère à titre d'usage à un enfant et pas à l'autre», développe la militante. Patrick Vignal abonde: «Les préfectures disent être débordées, ne pas avoir assez de vacataires.»

Contacté, le service communication de la ville de Marseille – figurant dans cette liste – assure que «des services non pas rencontrés de difficultés particulières» à la mise en place. Libération a pourtant eu accès à trois témoignages affirmant le contraire et à une lettre de la municipalité, datée du 12 août, réclamant bien cette autorisation du père pourtant illégale. Même top à Orléans, qui s'est efforcé de nier tout blocage, avant de finir par reconnaître une fois confronté à un

formulaire de rendez-vous réclamant toujours cet accord écrit du père: «Il y a eu un petit laps de temps où le fichier n'a pas été mis à jour mais au Québec jamais les autorisations n'ont été demandées depuis juillet.»

«Cela va devenir une habitude»

Pas mieux du côté des préfectures de l'Hérault et de l'Essonne qui blâment, elles, les mairies. Au centre dédié à Toulon, on plaide que «cette nouvelle législation génère une augmentation du nombre de dossiers devant être traités, dans un contexte de forte demande de titres d'identité et de voyage». Si la situation tend à s'améliorer, d'autres difficultés administratives se font jour. Non-application du nom d'usage dans les écoles et administrations, difficulté à récupérer un justificatif de domicile en cas de garde alternée, rétention des pièces d'identité des enfants par les pères pour éviter leur renouvellement... Une réunion au ministère de la Justice mi-décembre a étudié diverses solutions.

D'aucuns voient dans ces blocages un motif pour renforcer encore la législation. «Avoir le double nom va devenir une habitude», espère Marine Gatineau-Dupré. Elle défend l'idée d'un double nom par défaut à la naissance – et non automatique comme en Espagne où chaque enfant porte obligatoirement le nom du père comme de la mère – afin de garder la possibilité de se défaire de l'un des deux, notamment en cas de violence. Elle conclut: «C'est beau d'avoir le choix.»

LES ÊTRES HUMAINS NAISSENT LIBRES ET ÉGAUX EN DROITS,
ET LE DEMEURERONT GRÂCE À LA RUE.



Aujourd'hui, partout dans le monde le droit de manifester est menacé. Défendons-le.

ON SE BAT ENSEMBLE,
ON GAGNE ENSEMBLE.

AMNESTY
INTERNATIONAL

Par
NILS SABIN
Envoyé spécial
dans le Chaco (Paraguay)

Bahia Negra est boueuse. La pluie remonte à trois jours mais les pistes de terre sont encore collantes, mettant à l'épreuve motos et pick-up. Si l'état de la route n'empêche pas un troupeau d'une vingtaine de vaches d'occuper les rues, la petite ville n'en reste pas moins coupée du reste du Paraguay. «Oublie les visites d'estancias» (des ranchs, ndlr), en ce moment tu ne sors de Bahia Negra qu'en avion ou en bateau, glisse Silvana, rencontrée un soir chez un vendeur de brochettes. *En période de pluies, on peut rester plusieurs semaines sans routes praticables, même les meilleurs 4x4 s'enlagent.*

Difficile d'accès? Bahia Negra l'est sans aucun doute. Située à 560 km au nord d'Asunción, la capitale, cette ville de 2500 habitants est séparée du Brésil par l'imposant río Paraguay et se trouve à quelques kilomètres de la frontière bolivienne. Un avion militaire fait la liaison une fois par semaine. Sinon, quinze heures de jours de bateau ou quatre heures de bus quand la route le permet.

BOOM BOVIN

Pour autant, Bahia Negra est loin d'être coupée du monde. Comme le reste du Chaco paraguayen – la région occidentale du pays –, la ville est confrontée depuis le début des années 2000 au «boom de la vache»: l'incorporation rapide de la région à l'économie mondialisée via l'exportation massive de viande. En 2020, le ministère paraguayen de

l'Agriculture recevait 6,7 millions de vaches dans le Chaco, sur un territoire comptant à peine 210 000 âmes humaines, soit 30 vaches par habitant. Dans le département du Haut-Paraguay, où se trouve Bahia Negra, le ratio monte à 100 vaches pour un habitant. Ce développement éclair s'est fait à grands coups de tronçonneuse et de bulldozers dans la forêt pour installer d'imposantes fermes d'élevage, les fameuses estancias.

Au niveau national, la déforestation est un non-sujet. La campagne électorale pour les élections générales de ce dimanche – présidentielle, législatives, sénatoriales et

départementales – n'a pas été l'occasion d'aborder la thématique (*lire ci-contre*). Les candidats comme les médias traditionnels ont boudé les sujets de la déforestation et du changement climatique. «Ça ne les intéresse pas d'en parler, et encore moins d'arrêter de déforester», analyse Guillermo Achucarro, enseignant-chercheur travaillant sur le changement climatique. Le Parti colorado, au pouvoir depuis 1947 (excepté entre 2008 et 2012), est l'un des architectes de la politique agro-exportatrice paraguayenne, «source d'emploi et de croissance économique».



A Bahia Negra, la présence de grands propriétaires terriens se dessine çà et là, par petites touches, dressant le tableau d'une ville dépendante de leur pouvoir économique. Ce sont les cinq boucheries qui proposent de la viande à un prix défiant toute concurrence, alors que le coût de la vie est relativement cher. C'est le maire de la ville, Joao Roberto Ferreira Payá, éleveur avant d'être édile. Ce sont aussi leurs marchés pour vendre l'un des plus gros tonnages, là où l'État est aux abonnés absents. Et comment ne pas parler de ces *mensualeros* (travailleurs ruraux payés au mois) croisés un matin, torques aux pieds, clope au bec, allant de possiérieurs en possiérieurs valises à l'épaule. Après deux mois de travail dans une estancia, ils profitent d'une semaine de repos pour rentrer chez eux. A demi-mot, si accepte de parler des conditions de vie «pas faciles» dans les estancias, pour moins de 2 millions de guaranis (250 euros) par mois. Aucun n'est originaire de Bahia Negra, à l'instar de ce *capataz* (contre-maître) brésilien. Le cow-boy à moto, bottes et veste en cuir, raconte, en «portuhol» (un mélange d'espagnol et de portugais), qu'il vient de l'estancia San José, à une cinquantaine de kilomètres de la ville et du río: «Mon patron possède plusieurs estancias au Paraguay et au Brésil.»

HECTARES PERDUS

Le boom de la vache ne sort pas de nul part. Durant tout le XX^e siècle, le Paraguay se construisit autour d'un objectif: devenir une machine de guerre agricole, compétitive sur les marchés internationaux. Un modèle permis par la forte concentration (en 2016, 12 000 grands propriétaires détenaient 90% des terres) et de gros investissements étrangers, notamment brésiliens, favorisés par une fiscalité très basse. La dictature militaire d'Alfredo Stroessner (1954-1989) contribue à l'enracinement de ce modèle agro-exportateur, de sorte qu'au retour de la démocratie, la structure économique reste inchangée. Le pays accueille à bras ouverts la culture du soja, remplaçant peu à peu celle du coton. «C'est dans ces années-là que commence la déforestation massive au Paraguay», explique Guillermo Achucarro. Mais on ne déforeste que dans la région orientale, là où le soja pousse facilement. Le Chaco paraguayen est laissé de côté. Au début des années 2000, «il y a une prise de conscience du niveau de déforestation atteint dans l'est du pays, et un moratoire est voté en 2004», continue le chercheur. Mais la loi «déforestation zéro» concerne uniquement la région orientale. «On peut voir cette loi comme le top départ de la déforestation dans le Chaco», souligne Guillermo Achucarro. Le Chaco devient une terre promise pour les agro-exportateurs. En 2000, le Paraguay exportait pour un peu plus de 80 millions de dollars de viande de bœuf; en 2010, ce chiffre atteint 818 millions, puis 1,57 milliard en 2021. Le coût écologique de ce boom est dif-

Déforestation Au Paraguay, une politique de bœufs

En à peine vingt ans, la région du Chaco, dans le nord du pays, a perdu des millions d'hectares de forêts, remplacés par de grandes fermes d'élevage bovin. A la veille des élections générales de ce dimanche, le sujet ne semble pas émouvir grand monde, en dehors des communautés indigènes.



A la frontière brésilienne en 2019. Les incendies peuvent être volontaires pour déforester, ou être causés par la sécheresse.



Des enfants de la communauté indigène Yshir dans une forêt brûlée du Haut-Paraguay, en 2019. PHOTOS MAYELLY VILLALBA

ficile à évaluer. Il se compte d'abord en millions d'hectares de forêts perdus : 4,7 entre 2004 et 2021 pour le seul Chaco paraguayen, selon la plateforme en ligne Global Forest Watch – plus que tout le territoire suisse. Petit pays d'Amérique latine, le Paraguay réussit l'exploit d'être dans le top 10 mondial des plus gros déforesteurs.

Ces changements, les trois communautés indigènes du sud de Bahía Negra les subissent de plein fouet. Installées sur les rives du río Paraguay depuis l'époque précolombienne, les communautés de la nation Yshir ont vu leur territoire se réduire aux quelques milliers d'hectares octroyés par l'État. Pablo Barboza, membre de l'Union des communautés indigènes de la nation Yshir, reçoit devant la petite maison en briques rouges du leader de la communauté de Puerto Diana, Walter Escobar.

«Aujourd'hui, les trois communautés sont séparées par des propriétés appartenant à des Brésiliens qui sont nos territoires ancestraux», décrit Paolo en sifflant le tereré, l'infusion nationale. L'une des communautés, Puerto Esperanza, compte même 2700 hectares occupés illégalement par un autre élève brésilien. «Tu vois, on est de plus en plus entourés par les es-

tancias. Quand ils brûlent leur terrain [pour fertiliser les sols, ndr], les animaux sauvages fuient et c'est beaucoup plus dur de chasser».

Trois kilomètres séparent Bahía Negra de Puerto Diana et pourtant la seconde ville est beaucoup plus pauvre. «Regarde comment l'État nous abandonne. Il ne veut pas développer la communauté», témoigne un habitant, patageant le long de la route. La chasse, la pêche et l'agriculture sauvage – des moyens de subsistance traditionnels de la communauté – sont de plus en plus perturbés. Incendies, sécheresses au cours des trois dernières années, inondations en décembre et janvier, tous ces événements affectent les écosystèmes du Chaco et la vie des communautés yshir. «Quand un écosystème perd autant de forêts en si peu de temps, il ne peut pas se régénérer ou s'adapter», avirtit Guillaume Achucarro.

Une semaine avant les élections, le candidat du Parti colorado à la vice-présidence, Pedro Alliana, a passé deux jours dans le Chaco. «Nous allons continuer à travailler pour que le Chaco se développe toujours plus», a-t-il déclaré. A rebours des préoccupations du reste de la planète, l'arrêt ou la réduction de la déforestation ne sont décidément pas à l'ordre du jour. ➔

La droite en mauvaise posture avant la présidentielle

En tête dans les sondages pour remplacer le président sortant conservateur Mario Abdo Benítez, le centriste Efraín Alegre pourrait mettre fin dimanche à l'hégémonie du parti colorado, embourbé dans les scandales de corruption.

A u pouvoir depuis soixante-seize ans, à l'exception d'une parenthèse à gauche en 2008-2012, le Parti colorado est en mauvaise posture à la veille de l'élection présidentielle de ce dimanche. Son candidat, Santiago Peña, pâtit de l'image de corruption généralisée qui colle à la formation, et en premier lieu à son principal dirigeant, l'ex-président Horacio Cartes (2013-2018). Ce magnat du tabac est en effet frappé de sanctions par les États-Unis, où il est interdit de séjour. Il est en outre poursuivi en Colombie pour contrebande de cigarettes. Santiago Peña, économiste de 44 ans, n'a pu obtenir de financements dans la dernière ligne droite de la campagne, les banques craignant de tomber elles-mêmes sous les sanctions du département du Trésor américain. «Nous manquons des fonds nécessaires pour affronter le jour J. Des crédits ont déjà été refusés par cinq banques. Si nous n'avons pas cet argent, comment allons-nous mobiliser nos soutiens ?» s'est

inquiété Gerardo Soria, un dirigeant du Parti colorado cité par l'AFP. Dimanche, 4,8 millions d'électeurs sont appelés aux urnes pour désigner, lors d'un scrutin à tour unique, le successeur du conservateur Mario Abdo Benítez, nostalgique avoué de la dictature du général Stroessner (1954-1989).

Pour la première fois depuis longtemps, l'opposition sent son heure venue avec Efraín Alegre, à la tête de la coalition Concertation nationale, qui réunit 40 partis et 150 mouvements de la société civile. Cet avocat centriste de 60 ans, qui a déjà échoué deux fois à la présidentielle, devance légèrement dans les sondages Santiago Peña : 38 % contre 36 % des voix. À la tête du parti Croisade nationale, Pyvo Cubas, un indépendant antisyndical abonné aux provocations, pourrait jouer les trublions avec 10 % des intentions de vote. En revanche José Luis Chilavert, ancien gardien de but de la sélection nationale de football, ne devrait guère peser sur les résultats. Son programme, qualifié de «profasciste» par le politologue Marcello Lachi, ne séduit que 2 % des sondés.

Dans une interview publiée mercredi par El País, Efraín Alegre promet, en cas de victoire, un gouvernement avec 50 % de femmes. Et laisse entendre qu'il tournera le dos à Taiwan pour reconnaître officiellement Pékin comme unique représentant de la Chine. Ce qui isolera encore un peu plus le régime de Taïpei.

FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ

Intersyndicale L'attrait d'un union

Si la bataille contre la réforme des retraites ne s'est pas soldée par une victoire, les organisations de défense des salariés en sortent pourtant renforcées, avec des adhésions en hausse et une image redorée.

ANALYSE

Par **FRANTZ DURUPT**
et **DAMIEN DOLE**

C'est un 1^{er} Mai où, à l'odeur du muguet se mêle celle d'un paradoxe. D'un côté, cette journée internationale des travailleurs, la première unitaire depuis 2009, pourrait être l'une des plus massives de l'histoire récente. Mais de l'autre, elle sera peut-être aussi l'ultime démonstration de force dans la rue contre la réforme des retraites. Non pas que cette dernière soit désormais approuvée par les Français, mais il y a deux semaines maintenant qu'Emmanuel Macron l'a promulguée, malgré un processus parlementaire chaotique et trois mois de mobilisation massive. Alors quand bien même 20 millions de personnes défileraient lundi, l'exécutif ne changerait sûrement pas d'avis.

Reste donc cette réalité crue : pour le moment, les syndicats ont perdu. Et pourtant, à les écouter, on ne dirait pas. Cela ne tient pas seulement au fait que certains espèrent toujours faire tomber la loi par d'autres moyens législatifs – un nouveau référendum d'initiative partagée (RIP), une proposition de loi d'abrogation – ou parce que l'exécutif finirait par comprendre que c'est la seule voie pour sortir du blocage et réduire au silence les casseroles. Un sentiment domine globalement :

celui d'avoir réalisé « *un sans-faute* », comme l'affirme à Libération Sophie Illet, secrétaire générale de la CGT. « *On a fait le boulot* », disait la semaine dernière son homologue de la CFDT, Laurent Berger, sur France Inter. Ajoutant : « *Le syndicalisme est de retour, monsieur le président, et il va falloir faire avec.* »

« SORTIR DE CERTAINS STÉRÉOTYPES »

L'hiver 2023 est en effet celui d'un come-back. Les syndicats retrouvent la confiance après plusieurs décennies qui ont vu les collectifs de travail se déliter sous la pression de nouvelles méthodes de management, et la notion même de lutte des classes délaissée. On les disait atones voire mourants, notamment durant l'épisode des gilets jaunes. Les vœux qui recrutent à nouveau des adhérents dans des proportions rarement vues : 30 000 cartes de plus pour la CGT et la CFDT, qui revendiquaient déjà plus de 600 000 adhérents chacun. Chez FO et ses presque 500 000 adhérents, on a dénombré en trois mois 10 000 adhérents en ligne, directement auprès de la seule confédération, contre 2 000 par an en temps normal. À la CFE-CGC, François Hommeril évoque des adhésions en hausse de 15 % à 30 % dans un échantillon de cinq à 40 fédérations.

Comme ses homologues, le président du syndicat des cadres sou-

ligne une réalité à même de déconcompter les syndicats vis-à-vis des partis politiques : au jeu du nombre d'encartés, les premiers écrasent les seconds. Avec ses 140 000 adhérents (« *payants* », précise son président, Cyril Chabanier), la CFTC dépasse le RN, LR et Renaissance réunis. Quant aux élections professionnelles, hormis celles organisées dans les très petites entreprises, elles enregistrent des taux de participation « de 55 à 60 % », selon Laurent Berger, bien supérieurs à nombre de scrutins politiques. De quoi faire valoir que la démocratie sociale est au moins aussi légitime que la démocratie parlementaire.

De l'avis général, la raison de ce retour en grâce se trouve en premier lieu dans la mise sur pied d'une intersyndicale complète, réunissant les huit organisations françaises (CFDT, CGT, FO, CFE-CGC, CFTC, Unsa, FSU, Solidaires). Là aussi, certains soulignent le contraste avec les partis politiques, notamment de gauche, qui se sont divisés sur la stratégie à adopter à l'Assemblée nationale. L'exploit syndical n'a pas été improvisé : « *Au départ, l'intersyndicale ne se construisait pas sur la réforme des retraites* », rappelle le secrétaire général de FO, Frédéric Souillet. Le tout premier communiqué des huit remonte en effet au 12 juillet 2022, lors de l'examen au Parlement d'un projet de loi sur le pouvoir d'achat. Avec, à la rentrée,

une nouvelle montée au créneau commune contre la nouvelle réforme de l'assurance chômage. Les bases sont posées pour une alliance solide face au report de l'âge légal. Au-delà de la vision que chacun a du système de retraites, cette coalition s'en tiendra à une revendication essentielle : « *Un jour, pas un mois, pas un an de pas* », comme le résume l'Unsa. Un mot, prononcé par plusieurs têtes de pont syndicales, résume tout : « *maturité* ». « *Cela a permis de sortir de certains stéréotypes séparant les syndicats dits "réformistes" de ceux qui ne seraient que dans la radicalité* », analyse Murielle Guilbert, codéputée générale de Solidaires. On a appris à se connaître, sans lâcher ce qu'on était. »

« REGAIN TRÈS NET »

Cette unité s'est diffusée au niveau local. Certes, le mouvement a été marqué par les actions spectaculaires et les grèves longues dans l'énergie, portées par la CGT, ou encore par les mobilisations marquantes du secteur des déchets ou des raffineries. Mais pour nombre de syndiqués de terrain, c'est moins au niveau des centrales ou des fédérations que ça s'est joué qu'à l'échelle du département ou plus encore de la ville. Au-delà des nombres cumulés sur toute la France, la mobilisation sociale s'est décentralisée, des

villes moyennes voire de petites cités battant des records de nombre de manifestants. Or un cortège à Lorient, Ussel (Corrèze) ou Gap (Hautes-Alpes) ne s'organise pas depuis Paris ou Montreuil, mais au sein des unions locales (UL) et départementales (UD). « *On disait ces dernières années que les UL étaient en difficulté, mais avec ce mouvement*, explique Isabelle Vuillet, cosécétaire générale de la CGT éducation. Les initiatives ont été pensées localement, n'étaient pas imposées d'en haut et cela a plu aux personnes mobilisées. » Son syndicat n'est pas dans le trio de tête de la profession mais a enregistré un « *regain très net de syndicalisation* », relève Isabelle Vuillet : par rapport à 2022, entre 2,5 et 4 fois plus d'adhésions mensuelles depuis janvier, avec un pic en mars. « *Je pense que pour nous comme pour FO éducation, le fait que nous soyons une confédération et dans une démarche interprofessionnelle nous aide beaucoup. Des collègues n'hésitent pas à aller sur des pickets de grève de tous secteurs, y compris dans le privé.* »

Ce que l'on a pu constater de notre côté également : alors que les taux de grève dans l'éducation étaient en déclin, on trouvait des insitits, des profs ou du personnel du monde éducatif sur chaque piquet de grève, devant les incinérateurs ou les ports bloqués, et lors d'actions coupes de



À Paris, le 13 avril. PHOTO CHA GONZALEZ

Dans les Yvelines, Elisabeth Borne tente d'imposer son «agenda social»

En visite dans le département vendredi, la Première ministre, qui a fait en sorte d'échapper aux casseroles, s'est dite «confiante» sur la reprise d'un dialogue avec l'intersyndicale sur le sujet de l'emploi, avec principal des «cent jours d'apaisement» de l'exécutif.

Tout va très bien, madame la Première ministre. Tout va très bien sur le marché de Poissy (Yvelines), où Elisabeth Borne a fait une visite éclair vendredi matin, sans prévenir la presse, si ce n'est un «logéo» de journalistes mis dans la confidence par Mattignon. Trente minutes montre en main dans la ville du député (Renaissance) Karl Olive, proche d'Emmanuel Macron. Pas de casseroles à l'horizon, forcément. Comme le président de la République avec son «bain de foule» improvisé en catimini la veille à Dole (Jura), il s'agit d'envoyer le message que la cheffe du gouvernement est bien accueillie par les Français quand les opposants les plus virulents à sa réforme des retraites ne sont pas là pour couvrir sa voix. La facille de com est grosse, mais pour quoi se priver ?

«**Délai de décence**». Si le duo exécutif n'est pas près d'annoncer sa présence sur le terrain sans risquer d'être chahuté, Borne espère en tout cas rétablir très vite le contact avec les organisations syndicales fâchées par le passage en force du gouvernement sur les retraites. La Première ministre a poursuivi son séjour dans les Yvelines, officiellement cette fois-ci, sur le site de l'équipementier aéronautique Safran à Vélizy-Villacoublay. Un déplacement consacré à «l'emploi des seniors et à la santé au travail», deux des priorités de «l'agenda social» qu'elle espère mettre sur pied avec les partenaires sociaux d'ici au 14 juillet. «Vous savez que le taux d'emploi est trop bas en France. Une personne sur trois entre 60 et 64 ans travaille alors que la moyenne est d'un sur deux au niveau européen», a-t-elle déploré dans le laboratoire de Safran Landing Systems, après avoir essayé un casque de réalité immersive. L'entreprise vient de signer un accord sur l'emploi des seniors. Elle se donne pour objectif de maintenir 30 % de salariés «expérimentés» dans ses effectifs et de leur consacrer 10 % des embauches. Le genre d'accord que Borne rêve de voir dupliquer ailleurs. «Ça donne une nouvelle jeunesse» s'exclame-t-elle face au témoignage d'une salariée qui vient de changer de poste après trente-cinq ans dans la gazo. Les syndicats acceptent-ils de revenir discuter avec l'exécutif ? Le 18 avril, seul le patronat avait daigné rencontrer Macron et Borne à l'Élysée. Si elle «n'a pas de discussion officielle

avec les organisations syndicales», la cheffe du gouvernement se dit «confiante» malgré tout : «Il y a ces questions de l'emploi des seniors, de l'usage professionnel, des parcours de carrière, des rémunérations... Je suis convaincue que sur tous ces sujets les syndicats auront à cœur que le dialogue reprenne et que les partenaires sociaux puissent trouver des accords», assure-t-elle.

«Le patronat a déjà annoncé la couleur en disant qu'il ne voulait pas de mesures contraignantes notamment sur l'emploi des seniors», avait pourtant déjà pointé la veille Sophie Binet dans un entretien à Libé. La secrétaire générale de la CGT est toujours bien décidée à obtenir le retrait de la réforme des retraites. Elle refuse l'idée d'un

«délai de décence» avant d'accepter de reprendre langue avec le pouvoir, comme le secrétaire général de la CFDT Laurent Berger l'a évoqué.

Divergences. Sophie Binet aura du mal à ne pas aller voir le président de la République. Elle ne pourra pas s'écarter de la logique de l'intersyndicale, veut croire un ministre. L'exécutif mise sur des divergences stratégiques au sein de l'intersyndicale et sur un retour à la normale après les manifestations du 1^{er} Mai. «J'ai envie de travailler avec tous les syndicats, y compris la CGT», a assuré Emmanuel Macron dans un entretien au Parisien-Aujourd'hui en France en début de semaine. Vraiment ?

JEAN-BAPTISTE DAULAS



poing, avec les cheminots de Paris Sud-Est par exemple. Les infos ne circulent alors pas au sein de leur fédération mais dans des UD ou des UL «galvanisées», résume Isabelle Vuillet.

«CARTONS ROUGES»

Parfois aussi dans une intersyndicale territorialisée. «Même si la grève n'est jamais vraiment partie, ce qui doit nous questionner, l'interprofessionnelle en Seine-Saint-Denis a très bien fonctionné pour les actions que nous avons réalisées sur le département», affirme Reza Palnchan, secrétaire général de Force ouvrière 93. Pour l'action de ce samedi soir au Stade de France, on l'a proposé aux autres syndicats, on a réfléchi à l'idée des cartons rouges et des sifflets à distribuer, et c'était parti. Ça a été une nouvelle fois très fluide entre nous.»

Quatre mois et quelques offensives macronistes pour l'ébrécher plus tard, l'intersyndicale ne montre toujours aucun signe public de faiblesse. Mais chacun sait que les prochaines semaines seront cruciales. La CFDT ne veut plus multiplier les journées d'action et ne fait pas mystère du fait qu'elle retournera un jour discuter avec l'exécutif sur les conditions de travail ou les salaires. Comment imaginer la suite ? Benoît Teste, secrétaire général de la FSU : «A nous d'être intelligents et de montrer que, quel qu'il arrive, on a gagné sur le long terme en démontrant que le monde du travail n'était pas quantité négligeable.»

ON A TOUS DROIT À UNE SECONDE CHANCE

KARIM LEKLOU ISSAKA SAWADGO JAROD COUSYNS

TEMPS MORT

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ÈVE DUCHEMIN

“3 détenus, 48h de permission, 1 grand film”

L'OB'S ★★★

AU CINÉMA LE 3 MAI

LES OB'S

CRITIQUE

cinéma culture

ÉNÉPHORÉ MAYOTTE

«On ne veut pas chasser tous les Comoriens»

REPORTAGE

Exaspérés par des médias qu'ils jugent complaisants avec les immigrés clandestins, les Mahorais entretiennent avec ces derniers un rapport pour le moins ambigu, entre propos hostiles et aide à l'intégration.

Par **LAURENT DELOITRE**
Envois spéciaux à Mayotte
Photos **DAVID LEMOR**

Les médias nationaux ne les comprendraient pas, figés dans de beaux principes humanistes. Sans tenir compte des difficultés de la vie quotidienne à Mayotte, les journalistes parisiens critiqueraient les habitants du département d'outre-mer favorables à l'opération «Wuambushu» et l'expulsion des immigrés clandestins. Or si les Mahorais ont voté à 59% pour Marine Le Pen au second tour de la présidentielle, ce ne serait pas en raison d'un quelconque racisme, mais à cause de l'insécurité galopante, liée à l'immigration irrégulière, comme l'a asséné un ancien préfet de Mayotte. Quel département métropolitain accepterait que sa population soit composée à 48% d'étrangers, dont au moins un tiers sans papiers? Quel Français accepterait de vivre avec des services publics défaillants, calibrés pour répondre aux besoins d'une population sous-estimée en raison des clandestins non recensés? Voilà le discours que les Mahorais et leurs élus tiennent aux envoyés spéciaux, venus couvrir l'opération sécuritaire lancée par Gérard Darmanin.

«MANQUE DE RESPECT»

En face, minoritaires, les associations militent pour les droits de l'homme et la défense des migrants, des syndicalistes de l'éducation nationale ou de la Justice, ou encore des médecins exprimant leur inquiétude quant aux dérives que Wuambushu entraîne. Ce fossé entre une population vivant dans le département le plus pauvre de France et une classe sociale plus favorisée, souvent composée de «mzungus» (métropolitains) de passage, n'est pas sans alimenter la tension. «Ce sentiment de trahison, écrit à ce sujet l'universitaire Myriam Hachimi-Alaoui (1), est renforcé par celui d'une complaisance supposée des mzungus à l'égard des Comoriens, dont ils prendraient la défense idéologique sans le cotoyer quotidiennement.»

Le rassemblement, jeudi, d'environ 2000 habitants à Chirongui, à l'appel de plusieurs collectifs de citoyens, illustre cette incompréhension.

hension. «On est seul contre le monde entier», jette Soufiane Moutouin, un des organisateurs de la manifestation, en treillis militaire, qui refuse de répondre aux journalistes. «Les reportages pleurnichent sur le sort des immigrés comoriens, mais la plus grande tristesse, c'est le sort des Mahorais», renchérit son camarade Fatihou Ibrahim, dont le crâne est traversé par une cicatrice, trace d'un coup de machette reçu lors d'un cambriolage à son domicile.

Tarim Youssouf, un habitant de Bandréolé, sur la côte sud-ouest de l'île, se défend pourtant de tout ostracisme, assurant garder sa porte «ouverte aux étrangers en situation régulière». Il est appuyé par Atoumani Kamanja, élégamment enveloppé dans un salouva de couleur : «Les médias français véhiculent des choses fausses. On ne veut pas chasser tous les Comoriens». Juste ceux en situation irrégulière, en fait... Ce qui a conduit dans le passé à sortir manu militari des classes les élèves ayant le tort d'avoir des parents sans papiers, ou encore à brûler leur misérable habitation. Pour se justifier, les Mahorais évoquent les nombreux bidonvilles occupés par des Comoriens, qui construisent leur cahute en tôle sur des terrains privés. Ils dénoncent encore le système de rotation dans les écoles : le matin, la salle accueille une classe, l'après-midi, une autre, faute de locaux suffisants pour faire face à l'explosion démographique. L'an dernier, trois quarts des 10 000 enfants nés à Mayotte, un record, avaient une mère comorienne. Conséquence, nous assure le conseiller départemental Soula Saïd-Souffou : aux prochaines élections, tous les candidats seront «d'origine comoriennes».

Faidoïne, en train de boire un ti-punch dans un bar de Mamoudzou, le chef-lieu, dénonce à ce sujet «la ponte des Comoriennes», qui feraient des enfants sans s'en occuper par la suite... Mais voilà : l'homme, père de quatre enfants, est lui-même marié à une Comorienne originaire de Mohéli, plus petite et plus pauvre qu'Anjouan et Grande Comore, les deux autres îles des Comores. C'est tout le paradoxe de Mayotte, où les unions mixtes sont trois fois plus nombreuses qu'à l'échelle nationale. Ayuba, qui termine une brochette de poissons, se plaint lui aussi du «marché de

respect» des immigrés ; l'employé à la Société mahoraise des eaux confesse cependant que ses grands-parents sont nés de l'autre côté... De fait, «peu de familles mahoraises ne comptent pas, parmi leurs apparentés, de membres issus des autres îles de l'archipel», rappelle le chercheur Nicolas Ronsard (2).

«LES BANDITS»

De même, nombreux sont les Mahorais à employer, au noir, des immigrés clandestins, dans le BTP, l'agriculture, la pêche, et les services au domicile. Parfois en les exploitant, parfois dans un but plus respectable. Or si le cas de Salima Charifou, qui a recruté une lycéenne pour faire son ménage. «C'est une façon de l'aider dans sa scolarité, puisque étant sans papiers, elle ne peut percevoir de bourse», raconte la jeune Mahoraise, dont la mère est née à Madagascar et la grand-mère aux Comores. Salima, «partagée» quant à l'opération Wuambushu, a subi deux tentatives de cambriolages : la première fois, son beau-père a tiré avec un pistolet à grenaille...

Zaina (3) a aussi recours à des immigrés clandestins pour garder ses enfants ou faire le ménage. «J'aime bien les Grand-Comoriens, ils sont instruits et sérieux, pas comme les Anjouanais», affirme la quadragénaire habitée à l'europeenne. C'est ainsi qu'elle a sorti Madeleine d'un bidonville, l'a aidée à trouver un logement décent, l'a meublée... Le mari de Zaina a même pris un avocat pour tenter de régulariser la situation de la Comorienne. L'autre employé du couple est également sans papiers, mais se déclare pourtant favorable à Wuambushu. «Les bandits devraient se lever pour travailler au lieu de tuer et de voler», lance Faidoïne. Si jamais il est arrêté et expulsé, il reviendrait clandestinement, comme il l'a déjà fait à plusieurs reprises, parfois grâce à l'aide financière de ses patrons... ◆

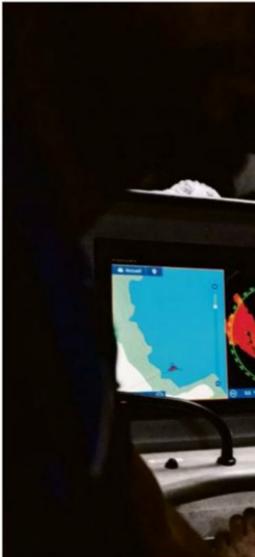
(1) «Bicofigurations ethniques à Mayotte, frontières avouées de l'Europe dans l'océan Indien», revue *Hommes & Migrations*, 2013.

(2) «Des frontières à géométrie variable... Borders and Etnocenes in the Indian Ocean», Presses universitaires de la Méditerranée, 2020.

(3) Le prénom a été modifié.



Dans la forêt de Kwalé, mardi.



À bord d'un intercepteur de la gendarmerie.

Entre gendarmes et kwassas, une traque incessante

Trois intercepteurs sillonnent les eaux mahoraises pour arraisonner les Comoriens qui tentent d'accoster. «Libé» a embarqué avec une brigade nautique des forces de l'ordre.

L hors-bord bondit à près de 40 nœuds (74 km/h) au-dessus des vagues de l'océan Indien, direction le sud de Mayotte. Ce soir, c'est la zone que doivent «blanchir» Ali et Gaja (1), les deux gendarmes qui pilotent l'intercepteur de 13 mètres de long, accompagnés par deux collègues. L'objectif est de patrouiller dans les eaux territoriales françaises et d'arraisonner les innombrables kwassas-kwassas qui déversent sur les rives du département d'outre-mer leur cargaison : des cigarettes de contrebande, parfois des zébus vivants et, surtout, des Comoriens qui fuient leur pays, l'un des plus pauvres au monde, pour avoir accès aux soins, à l'éducation, au travail à Mayotte. L'an dernier, 772 de ces barques motorisées, pilotées par des passeurs, ont été détectées et 571 appréhendées. Soit plus de 8000 immigrés clandestins arrêtés et aussitôt expulsés dans leur très grande majorité.

«Dangereux». Pour le repérer, la police aux frontières et les gendarmes bénéficient du soutien de quatre radars implantés autour de l'île. Quand le PC remarque une trajectoire qui exclut le simple pêcheur ou le plaisancier, il prévient par radio l'intercepteur le plus proche. Commence une course éphémère et dangereuse. «S'ils sont en pleine mer, les passeurs s'arrêtent, ils savent qu'on est plus rapide qu'eux», raconte Gaja. Mais s'ils sont déjà dans le lagon, ils font un rêta baissée en espérant nous échapper. Ils y parviennent pour un tiers d'entre eux. «Environ 200 kwassas ont pu beacher sur nos côtes l'an dernier», admet Frédéric Sautron, sous-préfet chargé de la lutte contre l'immigration clandestine. D'une part parce que les kwassas, au tirant d'eau plus faible que les vedettes françaises, peuvent, eux, surfer sur les récifs coralliens. D'autre part parce qu'arraisonner une embarcation remplie à ras bord de 10, 20, parfois 40 passagers, n'est pas simple. «On fait d'abord le tour du kwassa pour vérifier qu'il n'y a pas d'ar-

mes, explique Ali. Parfois, ils nous lancent des pierres ! En suite, on essaie de se mettre bord à bord, une première fois, puis une seconde fois. Si on n'y arrive pas, on arrête, c'est trop dangereux pour les passagers.»

Il arrive que les kwassas et les vedettes des forces de l'ordre se heurtent lors des manœuvres. En décembre, un passeur transportant 17 personnes aurait volontairement foncé sur la police aux frontières et châté : deux clandestins n'ont pu être sauvés. Un rapport sénatorial estimait en 2012 entre 7000 et 10 000 le nombre de noyés depuis 1995, soit, sur cette base, environ 15 000 morts autour d'intercepteurs, passagers, gravement malades et venus se faire soigner à Mayotte, ne résistent pas aux quelque seize heures de traversée et meurent à bord, comme l'ont constaté les gendarmes à plusieurs reprises.

«Complicités». Ce soir, les jumelles de vision nocturne n'ont repéré qu'une tortue dans la baie de N'ouja et un pêcheur mahorais, sans permis de piloter. Aucun kwassa. Depuis le lancement de l'opération «Wuambushu», lundi, les passeurs semblent avoir renoncé à la traversée, avertis de l'arrivée de renforts de policiers et gendarmes sur l'eldorado français. «C'est un trafic très organisé, ils bénéficient de complicités locales à Mayotte», dénonce le sous-préfet Sautron. De fait, il arrive souvent que «des échos changent de direction». En clair, le point vert – un kwassa qui se dirigeait vers telle ou telle plage – repéré par le radar, fait soudain demi-tour, visiblement prévenu de la présence d'un intercepteur français. Les frontières maritimes restent donc poreuses, malgré les moyens mis en place par l'Etat : trois intercepteurs en mer 24 heures sur 24, tous les jours de l'année, le survol des côtes par l'hélicoptère de la gendarmerie et par un avion civil, affrété par la préfecture, plus des missions régulières d'un patrouilleur de l'armée, basé à la Réunion. Même les sanctions de justice, qui infligent de la prison ferme aux passeurs, ne semblent pas décourager ces derniers. Depuis le début de cette année, 260 kwassas ont été détectés, soit une augmentation de 57% par rapport à la même période en 2022.

L.De. (à Mayotte)

(1) Les prénoms ont été changés.



mercredi.



LIBÉ.FR
A Marseille, le retour d'évacués de la rue de Tivoli
«Je crois que j'ai peur, pour du gaz, de l'immeuble...» Alors que certains habitants réintègrent leur immeuble près de trois semaines après le drame qui a coûté la vie à huit personnes, le parquet a annoncé vendredi l'ouverture d'une information judiciaire contre X pour «homicides et blessures involontaires». PHOTO AFP



Le territoire du fleuve Algy, très amoindri, est un des deux concernés par les annonces du préfet, Rodrigue Furcy. PHOTO RAYMOND BOIG, AFP

Sécheresse: Les Pyrénées-Orientales basculent dans le rouge vif

Le département, en proie à une aridité exceptionnelle, passera au niveau maximal, dit de «crise», à partir du 10 mai. Le détail des restrictions sera connu la veille.

Par **MARGAUX LACROUX**

Les Pyrénées-Orientales vont bien se teinter de rouge vif. Du moins, une partie du département. Le préfet, Rodrigue Furcy, a annoncé vendredi que la mesure s'appliquerait dès le 10 mai dans «des territoires de la Têt et de l'Agly», deux fleuves locaux très amoindris.

Cette zone va ainsi devenir la quatrième de l'Hexagone à passer au niveau le plus élevé des arrêtés sécheresse. Du jamais-vu si tôt dans l'année.

En 2022, à la même époque, aucun département n'était dans cette situation. Le printemps et l'été avaient ensuite fait basculer le pays dans une sécheresse historique, qui se poursuit en 2023.

Expiration. Jeudi, lors d'un déplacement à Perpignan, le ministre de la Transition écologique, Christophe Béchou, avait préparé le terrain. Un peu plus tôt dans la semaine, le préfet avait déjà annoncé qu'il faudrait «prolonger ou modifier» l'arrêt de restriction d'eau en vigueur car «le

mois d'avril est le plus sec depuis 1959». Le département n'a pas connu de pluies significatives depuis neuf mois. Le 25 février, toutes les Pyrénées-Orientales ont basculé en «alerte renforcée».

Depuis, l'irrigation agricole y est interdite un jour sur deux. L'arrosage des jardins et des stades ainsi que le remplissage des piscines sont proscrits. Les règles, qui arrivent à expiration ce dimanche, seront donc prolongées jusqu'au 9 mai. Le lendemain, le niveau dit de «crise», décidé vendredi, prendra effet dans une partie du département. «Les éléments pratiques» seront précisés d'ici-là, a signalé le préfet, qui tient à prioriser «la continuité de l'eau

potable et la sécurité contre les risques incendies».

Les golfes et stations de lavage, la commercialisation de piscines hors sol, les forages domestiques seront concernés par les nouvelles restrictions, selon Rodrigue Furcy. Des dérogations seront-elles accordées pour l'irrigation? Le préfet a pour l'heure seulement indiqué qu'il se refusait à «casser l'outil de produc-

tion» agricole. À savoir les vergers. Car la sécheresse menacerait la production de fruits et de légumes, ainsi que les arbres mêmes. Les nombreux arboriculteurs et pêcheurs pourraient mourir (de soif) sur pied. Le préfet aura-t-il pour autre priorité de garder assez d'eau pour la survie des rivières et de la biodiversité? Sans plus de précision, Rodrigue Furcy dit espérer «gérer la crise de la manière la plus apaisée possible».

Deormais, il faudra composer avec le peu de ressources accumulées pendant l'hiver. Le préfet a averti: «La quantité d'eau que l'on a, c'est celle qu'il faut gérer jusqu'à la fin de l'été». Les précipitations annoncées pour les prochains jours ne changeront pas la donne. Les sols sont

aussi secs qu'en plein mois d'août. Les rivières affichent un débit bien inférieur aux normales, quand elles ne sont pas à sec. Enfin, les nappes de la plaine du Roussillon sont à des niveaux «très bas» et le risque d'intrusion d'eau de mer dans les stocks souterrains les plus profonds inquiète les scientifiques. «Cela rendrait l'eau impropre à la consommation pendant plusieurs années», averti jeudi l'hydrologue Violaine Bault, du Bureau de recherches géologiques et minières.

Mission flash. Le 6 mai, le ministre de l'Agriculture, Marc Fesneau, doit se rendre dans le département pour y voler au secours des agriculteurs. Il vient de mandater une mission flash chargée d'évaluer «la situation [...] et les perspectives pour l'agriculture», dont les premiers résultats seront annoncés la semaine prochaine. Jeudi, le président de la Fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles, Bruno Vila, a de son côté chiffré à 200 millions d'euros les dommages pour son secteur du fait des restrictions actuelles, ajoutant que «dans la pire des situations, cela va être 400 millions».

Carole Delga, présidente socialiste de la région Occitanie, avait déjà annoncé mardi «un dispositif exceptionnel de 1 million d'euros pour accompagner le monde agricole ainsi que les collectivités», notamment pour l'achat de camions-citernes. Le balai de ces derniers risques de se banaliser dans le département d'ici l'été à cause des tensions locales sur l'eau potable. Selon la préfecture, vingt communes sont considérées comme à risque dans les maïs à venir, et certaines sont plus peuplées que les quatre villages de l'Etat et l'Agence régionale de santé doivent travailler avec ces municipalités «pour mettre en place des solutions de secours».

Pyrénées-Orientales sont, depuis plusieurs semaines, au centre de l'attention politique. Selon les mots de Christophe Béchou jeudi, ce département vit «par anticipation ce que risque de vivre une partie des départements du pourtour méditerranéen» dans les mois à venir. ➔





LIBÉ.FR

Finale de la Coupe de France : Macron ne descendra pas saluer les joueurs sur la pelouse

Cette fois, le chef de l'Etat ne descendra pas dans l'arène du Stade de France, où se joue ce samedi la finale de la Coupe de France opposant Nantes à Toulouse. Les syndicats prévoient de distribuer cantons rouges (30 000) et sifflets (10 000) aux spectateurs, la préfecture a considérablement élargi le dispositif de sécurité aux abords du stade. PHOTO AFP

«Chaque attaque, chaque acte pervers contre notre pays et contre notre peuple rapproche l'Etat terroriste [russe] de l'échec et de la punition.»



VOLODYMYR ZELENSKY président ukrainien

Le président ukrainien a eu une réaction cinglante après que plusieurs frappes russes ont touché l'Ukraine vendredi, dans la matinée. Dans un post Telegram, il a ajouté : «La terreur russe doit obtenir une riposte juste de l'Ukraine et du monde. Et ce sera le cas.» Au moins 19 personnes ont été tuées dans cette attaque alors que Kyiv affirme que la phase préparatoire de sa contre-offensive d'ampleur s'achève. Ces frappes ont atteint des immeubles d'habitation, provoquant la mort d'au moins 17 personnes à Ouhman (centre). Dans cette ville de 80 000 habitants une vidéo diffusée par les médias ukrainiens montre un immeuble d'habitation ébranlé avec de nombreux gravats au sol. «Un missile ennemi a touché un immeuble résidentiel. Les informations sur les victimes sont en cours de clarification», indiquait sur Telegram Zoya Vovk, porte-parole de la police régionale. Borys Filatov, maire de Dnipro (centre-est), autre ville touchée, affirmait, également sur Telegram, que des missiles «ont touché deux fois des civils à Dnipro. Une jeune femme et un enfant de trois ans sont décédés. A Kyiv, aucune victime civile ni aucun dommage aux bâtiments résidentiels ou aux infrastructures n'ont été signalés» selon le chef des forces de défense antiaérienne de Kyiv, Sergueï Popko. L'armée de l'air ukrainienne a annoncé avoir abattu 21 missiles de croisière et deux drones. Les frappes russes massives s'étaient devenues plus rares ces derniers mois. (avec AFP)

Voile Kirsten Neuschäfer, une première en solitaire



La navigatrice sud-africaine Kirsten Neuschäfer est entrée dans l'histoire jeudi en devenant la première femme à remporter une course autour du monde en solitaire. Sourire aux lèvres et pieds nus, elle a franchi, jeudi à 21h 43, la ligne d'arrivée de la Golden Globe Race située au large des Sables-d'Olonne. La navigatrice de 40 ans s'est imposée après 235 jours en mer à bord de son monocoque de 1988, baptisé *Minnehaha*.

Une fille typée où les concurrents devaient partir de Venède avant de passer par les trois caps de référence (Bonne Espérance, Leuwin, Horn), sans escale, assistance et moyen de navigation moderne. Seule femme à avoir pris le départ, Kirsten Neuschäfer a été rejointe sur la ligne d'arrivée par la navigatrice et députée européenne Catherine Chabaud, première femme à boucler un tour du monde à la voile en solitaire, lors du Vendée Globe 1996-1997. «C'est bon pour la voile et pour les femmes, s'est réjouie la navigatrice française. Les femmes qui naviguent ne se regardent pas comme des femmes qui naviguent, mais juste comme des individus passionnés. C'est un beau message», a-t-elle commenté. (avec AFP)

Démission du président de la BBC : l'effet Boris Johnson

Plus de neuf mois après le départ de Boris Johnson du 10 Downing Street, c'est le président de la BBC, Richard Sharp, qui a fait les frais de sa proximité avec l'ex-Premier ministre. L'homme est un ancien banquier, conseiller économique de Johnson lors de son mandat à la mairie de Londres (entre 2008 et 2016), et aussi ancien chef d'un certain Rishi Sunak, l'actuel Premier ministre britannique, au sein de la banque Goldman Sachs.

Sharp ne cache pas ses affinités avec le Parti conservateur, auquel il a fait don de plus de 400 000 livres (454 000 euros environ) par le passé. Fin 2020, Johnson est alors Premier ministre et Sharp, 66 ans, projette de candidater au poste prestigieux de président de la BBC. Johnson n'a pas les moyens de financer son style de vie somptueux et un de ses distants cousins, le multimillionnaire canadien Sam Blyth, se propose de l'aider à obtenir un crédit. Il se rapproche de Richard Sharp, qui facilite la mise en relation. Le 11 novembre, l'appel aux candidatures ferme à la BBC. Le 19 novembre, Downing Street souligne que



Richard Sharp, en février. PHOTO FRU AFP

Sharp a sa préférence. Un mois plus tard, après les entretiens, Sharp est le seul à être présenté comme le favori des ministres. L'ancien banquier obtient le poste sans mentionner son implication dans le prêt, tandis que Boris Johnson obtient son prêt de 800 000 livres. Il faudra attendre janvier 2023 pour que le *Sunday Times* révèle l'affaire. Une enquête est lancée, et le rapport, sorti vendredi, confirme que le président de la BBC, en omettant de mentionner cet événement, n'a pas respecté le code de gouvernance s'appliquant aux nominations publiques. L'enquête insiste sur le fait que sa

participation dans la négociation du prêt a été «très limitée», mais souligne «un risque de perception» que la recommandation de Sharp pour le poste par Boris Johnson ait été biaisée ou qu'il ait tenté d'influencer le Premier ministre, sans toutefois émettre de jugement sur ses intentions. Assurant que cette violation des règles de base a été «involontaire et non significative», et insistant sur «sa bonne foi et ses meilleures intentions», Sharp a annoncé vendredi son départ en direct sur sa propre chaîne, quelques minutes après la publication du rapport. Une décision qu'il présente comme un sacrifice

visant à «prioriser les intérêts de la BBC» et à éviter les «distractions». Il restera cependant en poste jusqu'à la nomination de son successeur, prévue en juin. L'heure est décidément aux enquêtes : le 27 avril, un autre rapport éclaboussait la réputation du gouvernement conservateur et le ministre de la Justice, Dominic Raab, présentait sa démission après deux accusations de comportements intimidants et de harcèlement au travail. Quant à la BBC, elle a déjà frôlé le scandale à grande échelle en mars, lorsque l'ex-footballeur et présentateur star Gary Lineker a été provisoirement suspendu pour avoir critiqué la position du gouvernement sur l'immigration. L'affaire n'a fait que révéler les limites sur l'impartialité du radiodiffuseur public, qui vient de fêter ses 100 ans. Ni Boris Johnson ni l'actuel Premier ministre, Rishi Sunak, n'ont pour le moment réagi à l'annonce de la démission de Richard Sharp.

JULIETTE DÉMAS
Correspondante à Londres

A lire en intégralité sur Libé.fr

RATP Droit de retrait en soutien au conducteur mis en examen

Le trafic de plusieurs lignes du métro parisien a été perturbé vendredi, et la ligne 6 complètement fermée. Force ouvrière RATP avait appelé jeudi soir les conducteurs de l'ensemble des lignes à «exercer leur droit de retrait». Le syndicat dénonçait le placement en garde à vue d'un de leurs collègues après le décès d'une femme happée par une rame sur la ligne 6 la semaine dernière. Vendredi, il a été mis en examen pour «homicide involontaire», sans être placé sous contrôle judiciaire.

Prison Le nombre de détenus atteint un nouveau record en France

Une nouvelle fois, c'est un record historique. Au 1^{er} avril, 73 080 personnes étaient incarcérées dans les prisons françaises, selon les données du ministère de la Justice publiées vendredi. Alors que le système carcéral du pays souffre d'une surpopulation chronique, c'est le troisième mois consécutif de hausse. Avec 73 080 détenus, la densité carcérale globale est de 120 %, contre 117,1 % il y a un an et 118,7 % le 1^{er} mars. Prune Missoffe, de l'Observatoire international des prisons, déplore une situation qui ne cesse d'empirer, «mois après mois», malgré les alertes.

72

C'est le nombre de magasins qu'Intersport, choisi comme repreneur de Go Sport, a proposé de reprendre. Une offre qui a convaincu le tribunal de commerce de Grenoble qui a fait son choix vendredi.

Dans un communiqué le procureur adjoint souligne qu'Intersport s'engage à reprendre «72 magasins correspondant à 90 % des emplois», pour un prix de 35 millions d'euros. Avec cette proposition, Intersport France, allié à la société gatarie Al-Mana, a également offert de reprendre 1446 salariés des magasins sur 1574, ainsi que 185 salariés du siège (Groupe Go Sport), défendant «un projet industriel ambitieux».

IDÉES/

Tal Madesta a construit sa propre masculinité avec la certitude d'être soi. Le journaliste et sensible de sa transition, n'ésquivant ni les phases de doute ni la violence du parcours.

Recueilli par
CÉCILE DAUMAS
Photo
LUCILE BOIRON

Tal Madesta a mis vingt-sept ans à accepter qu'il n'était pas une femme. Devenir un garçon ne faisait pas partie de son imaginaire tant la masculinité le renvoyait à ce père qui les brutalisait, sa mère et lui. «*Petit, j'étais terriblement conscient d'être une fille,*» écrit-il intentionnellement au début de son récit. La transition n'est pas une ligne droite, discours stéréotypés («*tout petit, déjà*») dé-

versé au psy ou au juge pour changer de vie. C'est un parcours jalonné de doutes et d'interrogations, tout en singularité comme chaque histoire personnelle.

La vie de Tal Madesta a radicalement changé il y a trois ans quand il a pris la décision de construire sa propre masculinité. Autre non, autre vie, Tal est aujourd'hui un homme de 30 ans, fine moustache bordant ses lèvres, anneau doré à l'oreille. Il vient d'écrire la *Fin des monstres. Récit d'une trajectoire trans*, premier livre publié par la toute nouvelle maison d'édition de la revue féministe la *Déferlante*. Ce «monstre», décrit par le psy normant, le catholique intégriste ou le dirigeant populiste, n'est ni lui ni celles et ceux qui ont traversé la frontière des genres.

Comment avec vous vécu votre transition ?

J'ai fait l'expérience de l'invisibilité ! Au bout de quelques mois d'hormones, on ne m'appelait plus «madame» dans la rue. Devenir «un homme» signifie ne plus se faire harceler dans la rue, ne plus vivre de violences sexistes. Le parcours des hommes trans est souvent plus ra-

pide que pour les femmes trans, la testostérone agissant plus vite. Mais la transition, c'est aussi la difficulté et la violence du parcours en lui-même qui vulnérabilise particulièrement au début où nous sommes dans cet entre-deux : pas assez femme, pas assez homme non plus. Cette déviance par rapport aux normes de genre crée énormément de violences. Comme beaucoup d'autres personnes trans, j'ai vécu un gros rejet familial au moment de l'annonce.

Vous êtes devenu invisible par rapport à qui ?

Par rapport aux autres hommes, dans l'espace public, et à 100% ! Parfois, cela crée des situations étonnantes où je me sens comme un infiltré. Ma simple position d'homme – sans liens d'amitié – me permet de me retrouver dans des discussions masculines où sont proférés des propos dégradants sur les femmes, je vis des dynamiques de boys clubs qui se mettent tout de suite en place. C'est assez sidérant pour moi qui ai essayé tant de violence de la part des hommes.

Longtemps vous avez adhéré à la féminité de façon totale...

Le féminin a toujours été très inféodé chez moi à la figure paternelle. J'ai grandi dans un milieu familial tellement violent que je n'avais pas le temps de me demander quel rapport (entretien) avec la féminité ou la masculinité. Tous les jours, je me disais qu'on allait mourir. C'était une violence abominable. J'étais dans un mode de survie pur qui n'admet pas de questionnements existentiels. Je pensais que la féminité était mon destin et ma prison. Ma mère est très féminine. L'apprentissage du féminin avec elle a été le socle de notre lien. Elle a voulu me donner les clés pour m'en sortir en étant tout ce que femme. J'ai appris tous ces codes, je les ai embrassés à 100% comme la seule façon de m'en sortir, jusqu'au moment où j'ai eu l'impression d'étoffer.

Cette féminité était une forme de fragilité face à la violence paternelle ?

Pas du tout ! Je n'ai jamais eu une féminité fragile, un premier signe sans doute. Certes, j'avais suivi le modèle de ma mère mais j'avais une féminité très colérique et guerrière pour ne pas laisser faire mon père. Il m'est arrivé de lui rendre ses coups. Quand ma mère se faisait frapper, je me mettais sur elle pour la protéger. Je n'étais pas dans une forme de soumission avec mon père ou avec les autres hommes qui ont partagé ma vie. C'est depuis ma transition que je suis devenu beaucoup plus calme et doux.

Comment a débuté votre réflexion ?

Cela a commencé par mon engagement féministe. En 2019, je me suis investi dans les collages féministes. Je m'y suis donné corps et âme tant cela avait du sens par rapport à mon histoire familiale. On parlait des violences conjugales, des féminicides. Ma mère et moi avons failli y passer, autant de choses que j'avais essayé de dire à l'époque, mais personne ne voulait nous croire.

J'ai énormément lu sur le féminisme, rencontré des personnes qui m'ont montré que d'autres chemins étaient possibles. Jusque-là, je ne savais même pas ce qu'était la transidentité. Les seuls imaginaires que l'on nous propose sont des hommes saints, comme ceux représentant des femmes trans travailleuses du sexe qui se font tuer au premier épisode d'une série. Je n'avais ni les mots ni la connaissance, j'avais grandi dans un village où sur la

France. C'est le militantisme et un entourage bienveillant qui m'ont ouvert la voie. Nos opposants parlent souvent d'épidémie ou de contagion trans. Simplement comme n'importe quelle réalité invisibilisée, telle l'homosexualité autrefois, on peut envisager un possible à partir du moment où on sait que ça existe. J'ai commencé ma transition juste après les collages.

Vous avez beaucoup douté...

Je ne me suis pas levé un matin en me disant «OK, on y va». Je sentais que quelque chose bloquait dans ma vie, j'ai tenté autre chose. Le doute est indissociable de la transition. C'est un parcours de doute, mais qui s'apaise avec le temps. Les conséquences sont tellement lourdes (poids médical, regard des autres, perte d'un emploi, rejet familial...) que forcément, on se dit qu'on est en train

de faire un truc horrible, on interiorise le discours de nos opposants. J'ai beaucoup hésité à décrire dans mon livre ces moments d'hésitation tant j'avais peur qu'ils se retournent contre nous. Nous sommes déjà tellement vu comme des individus instables ! Je pense au contraire qu'il est important d'arrêter cette uniformisation des discours («*tout petit déjà, je me sentais autre...*») qui est dommageable pour nous et pour la compréhension de nous-mêmes par les autres.

D'où vient ce doute ? Pourquoi est-il tu le plus souvent ?

Le doute est connecté aux violences vécues, il est particulièrement présent au début de la transition quand elles sont les plus fortes. Cette narration uniforme n'est pas vraiment partagée par les personnes trans. Il y a autant de parcours que de personnes, avec des transitions qui arrivent à des moments très divers de la vie. Mais impossible de tenir un propos nuancé à un psychiatre dans le cadre d'une demande de chirurgie. Pour beaucoup de personnes trans, le discours de la certitude est tricoté pour les chirurgiens et les juges qui nous accordent ou pas soins et changement d'état civil. Il y a pourtant mille raisons pour lesquelles on ne peut transiger et le fait de vivre une dysphorie abominable n'est pas la seule réponse valable. Pourquoi vouloir à tout prix expliquer d'où ça vient ? Parce qu'on considère que c'est une tragédie d'être trans.



Retrouvez chaque samedi
L (Elle, Lui, L'autre, Liberté, LGBTQIA+),
la newsletter
Idées de Libération sur le féminisme, le genre et les sexualités, en vous abonnant sur Libe.fr.

Tal Madesta
«**Je ne rêvais pas d'être un homme, je voulais un autre rapport à mon corps**»



«La transition n'a pas modifié ma vision du monde. [...] Je suis la même personne.» Tal Madesta à Paris. le 19 avril.

Vous, par exemple, vous n'aviez jamais rêvé d'être un homme ? Je ne rêvais pas d'être un homme, parce que j'étais entouré d'hommes malfaisants et violents. C'est pour cela que j'ai mis tant de temps à comprendre que j'étais un homme. Je souhaitais un autre rapport à

mon corps. Je ne voulais pas faire de ma transition une expérience politique mais quitte à transitionner, j'ai essayé de me demander quel homme je souhaiterais être. J'ai la chance incroyable à 30 ans d'être mon propre modèle de masculinité : douce, tendre, qui

n'adhère pas aux codes pour lesquels j'ai été violent si longtemps. Et puis tant pis si on me traite de «pécé» dans la rue, je m'en fous. J'ai la possibilité, dans ma relation aux femmes, de leur donner quelque chose que j'aurais bien aimé avoir de la part des hommes avant. Je

trouve hyper beau de me réconcilier ainsi avec le masculin. Depuis la transition, je me sens beaucoup plus apaisé.

La transition est une série de deuil aussi. Lesquels ?

Quand les parents apprennent la transition de leur enfant, ils disent



LA FIN DES MONSTRES. RÉCIT D'UNE TRAJECTOIRE TRANS
TAL MADESTA
La Déferlante, 92 pp., 22 €.

souvent : «Mon enfant est mort, j'ai perdu mon enfant». Ils coupent souvent les ponts pour la seule raison que cet enfant a une présentation sociale différente. Mais nous sommes pourtant les mêmes personnes : nous avons simplement une autre trajectoire de vie, différente de la projection parentale. Les parents voient une mort à l'endroit où nous ressentons un soulagement énorme. Le décalage est violent.

Le deuil, c'est aussi la perte de son autonomie corporelle. Durant un long moment, des années parfois, notre vie est inféodée aux décisions d'autres personnes qui ne nous connaissent pas : les juges, les médecins, les psychiatres. Des personnes qui vont très loin dans votre intimité comme ce psychiatre, lors de ma consultation avant la torsoplastie. Il n'arrêta pas de m'interroger sur mon rapport à mes seins depuis la puberté.

C'était lunaire à quel point il fallait répondre au plus intime de soi. Evidemment, je lui ai menti extensivement, lui sortant le discours qu'il attendait pour autoriser l'intervention. Les psychiatres adorent qu'on leur dise que nous entamons le début d'une nouvelle vie, que nous vivons une renaissance. Nous leur servons tout ce imaginaire comme si nous étions morts. Mais nous étions déjà bien vivants avant.

Le prix est cher payé ?

Le prix est très cher. Mais je le referai quand même. Si je reprends le parallèle avec l'homosexualité, on peut vivre toutes les violences qu'on veut, mais on ne peut pas échapper à soi-même. C'est une suite logique dans nos vies, je n'y vois pas de rupture brutale même si évidemment énormément de choses bougent. La transition n'a pas modifié ma vision du monde ou mon système de valeurs, mes questionnements personnels. Je ne me sens dissocié par rapport à rien, je suis la même personne. Je dirais même que ce n'est pas une autre vie. C'est une nouvelle expérience du monde. ➔

IDÉES!



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

L'intelligence pour tous

Est-ce que c'est bête de faire confiance à l'intelligence artificielle ? IA hi han ?

Si j'ai bien compris, jusqu'à présent, les présidents avaient des casseroles. Voici que les casseroles ont un président qui y passe, à la casserole. Que deviendra-t-il avec ChatGPT, l'intelligence artificielle nouvelle formule ? On peut avoir de la méfiance envers l'IA, mais aussi envers l'intelligence humaine,

quand on est présidé par le plus intelligent d'entre nous. Pareil, on avait les frites maison et les frites industrielles, il y aura la raison industrielle et la raison maison. On imagine tous les métiers qui n'existeront plus, il faudrait voir aussi tous les clients dont on n'aura plus besoin. Bientôt on ne pourra plus se pas-

ser de l'IA mais elle pourra se passer de nous. Président de la République, ce n'est pas le métier qu'on voit disparaître en premier quand on parle IA. Et pourquoi pas ? Et si ça se produisait, le regretterait-on ? Imaginons une IA à qui on fournit toutes les données : il y a une réforme des retraites à faire (ou pas), un président qui se pour et un pays qui est contre, comment manœuvrer ? Que répondra notre Jupiter artificiel ? Que, comme aux échecs, on ne peut pas voir durablement un champion battre une machine ? Les Jupiter d'en bas n'auront plus qu'à aller se rabibler.

Et si, au second tour d'une présidentielle, on se retrouve avec Marine Le Pen contre une IA, y aura-t-il un front artificiel ? Mais à quoi servirait une IA s'il y avait encore besoin d'électeurs, si elle était à la merci de ce ramassis d'imbéciles ? Car on a l'impression que l'IA a un rapport dédaigneux avec la connaitre et tout ce genre de choses. Saura-t-elle nous inventer de bonnes blagues ? Un évêque, un rabbin et

un imam sont dans un bateau. C'est quoi, la suite inédite ? C'est quand on aura vu une IA avec le fou rire qu'il fera peut-être s'inquiéter.

Comment ce sera, quand on sera tous intelligents ? Si on pouvait le prévoir, on n'en aurait pas besoin. Est-ce qu'il fera beau tous les jours, est-ce que tous les repas seront délicieux, est-ce qu'on va s'amuser ? Ou est-ce que ce seront les inondations permanentes, la mort de la gastronomie et l'ennui généralisés ? Y aura-t-il quelque chose pour remplacer les coffeurs ou les plombiers, ou cette nouvelle élite fanfaronnera-t-elle sans rivaux ? Si on n'a plus besoin de couper les cheveux en quatre, ça renforcera paradoxalement les coffeurs chez qui on pourra aller sans réfléchir. Quant aux plombiers, on ne sache pas que l'IA soit dans les tuyaux. Il faudra inventer de nouveaux métiers, ne serait-ce que pour entretenir l'IA, la réparer quand il y a un problème, bien la laver, la déparasiter, la protéger des manifestations hostiles. Et puis il faut la

distraire : une fois qu'elle aura tout réglé, à quoi servira-t-elle ? On dirait Dieu : avant la création, il se la coule douce, et on a l'impression qu'après aussi. L'IA, c'est comme si Dieu avait commencé par créer l'encyclopédie et monsieur et madame Je-Sais-Tout avant de retourner se coucher. Ce serait dimanche tous les jours.

Mais l'IA est-elle désintéressée ? En veut-elle à nos argent, à nos sentiments, à nos fesses ? Faudrait-il retourner bosser pour l'IA ? Peut-on lui poser cette question ou serait-ce trop d'audace que juste demander : « O, IA, que vais-je devenir ? » On voudrait un peu d'humanité dans l'IA mais si elle devient humaine, il faudra aussi se méfier qu'elle ne devienne pas trop humaine, rancunière, superstitieuse, jalouse, bellueuse. Ou aveugle comme la justice. Mais on pourra toujours rêver qu'elle tombe amoureuse du genre humain, l'idiot, et qu'elle nous dorlote un avenir aux petits oignons. A moins, si j'ai bien compris, qu'on ne puisse plus rêver. ➤

AFTER

Par TERREUR
GRAPHIQUE



Attendez d'écouter le deuxième mouvement : le change de face!



POINTS DE VUE

Par
EMANUELE COCCHIA
Philosophe, maître de conférences à l'école des
hautes études en sciences sociales (Ehess)

L'école de demain doit rompre tout lien avec le travail

Face à un monde transformé et soumis à une accélération de l'information, le travail est en voie de disparition. De nouveaux lieux d'apprentissage, plus libres, collectifs et dé-hiérarchisés, sont indispensables pour nous orienter dans le monde.

Le terme «école» vient d'un mot grec qui signifie «absence d'occupation». En latin, le même concept était exprimé par le mot *otium*, «oisiveté», l'absence totale de négoce, d'affaires, de tâches, de commerce. L'école n'est plus cela depuis des siècles. C'est un espace où le savoir est un devoir, un métier, et où tous les savoirs doivent préparer les élèves au travail. Jamais l'école n'a eu besoin de revenir à l'idée exprimée par son nom même.

L'ordre géopolitique continue d'être bouleversé
Nous vivons dans un monde où le travail disparaît. Pas seulement dans le sens où il devient de plus en plus une denrée rare. C'est surtout l'idéal du travail lui-même qui disparaît. Ce que l'on appelle aux États-Unis «la Grande Démission», le renoncement à faire du travail l'horizon définitif et exclusif de son identité, est désormais un phénomène omniprésent dans les sociétés occidentales. Il ne s'agit pas d'une lubie des jeunes générations : la richesse n'est plus produite par le travail, et le travail n'apporte plus la prospérité qu'il avait toujours promise.

Tout emploi, toute occupation est devenue toxique parce qu'elle enferme l'individu dans une forme d'esclavage mal rémunéré. Dans un tel contexte, il est plus qu'urgent de réformer l'école, toutes les écoles, mais surtout les universités. Tout lien avec le travail doit être rompu. L'école doit redevenir un espace où chaque métier est suspendu, chaque idée du monde remise en question, chaque savoir déconstruit et réformé. Les universités devraient se contenter d'admettre que les connaissances dont nous avons hérité et que nous gardons comme des trésors ne nous permettent plus de nous orienter dans le monde.

La planète que nous habitons a changé : la nature ne répond plus aux mêmes rythmes qu'autrefois, l'ordre géopolitique continue d'être bouleversé, les traditions culturelles ont été submergées par l'arrivée de nouveaux médias qui permettent à n'importe quelle idée de circuler instantanément et de ne vivre que lorsqu'elle circule. Au lieu de continuer à s'illusionner sur l'existence d'une classe de connaissances du monde dont le rôle est d'initier les plus jeunes à l'expérience de la planète, nous devons prendre conscience que nous avons tous encore besoin d'étudier, et que la seule façon de le faire est de se réunir, régulièrement, et de produire collectivement des connaissances.

Il ne doit plus y avoir d'un côté les professeurs et de l'autre les étudiants : il n'y a que des étudiants, dont certains peuvent être plus expérimentés que d'autres et qui prennent la responsabilité de l'étude collective. Nous devons également cesser de considérer l'université comme le lieu où les générations se séparent, où les vieux enseignent aux jeunes. Les universités doivent devenir l'espace de mélange des générations, l'exercice de leur apprentissage mutuel des choses qu'elles ne connaissent pas encore.

Elles doivent changer leur rythme. Se voir deux heures par semaine était peut-être une mesure appropriée il y a vingt ans : en une semaine, il ne se passait rien, et surtout les informations reçues ou produites avaient le temps de se décanter. Une semaine aujourd'hui correspond à trois mois il y a quelques années : les tsunamis d'informations et d'expériences qui nous submergent chaque jour rendent le rythme hebdomadaire complètement désuet. Il faudrait se voir pendant une semaine entière, tous les jours, huit heures par jour pour avoir une expérience significative d'un point de vue humain et cognitif.

Une semaine aujourd'hui correspond à trois mois...

Elles doivent changer la forme même de la production du savoir : nous devons abandonner le fétichisme des mots qui a transformé toutes les universités en temples où l'essai avec notes de base de page est la seule forme d'expression de la vérité. Nous vivons en consommant des images et en communiquant à travers des images : il est impératif que les universités reconnaissent que tout objet est capable de transmettre la vérité et qu'une performance, une pièce de théâtre, un jeu vidéo,

Il ne doit plus y avoir d'un côté les professeurs et de l'autre les étudiants : il n'y a que des étudiants, dont certains peuvent être plus expérimentés que d'autres et qui prennent la responsabilité de l'étude collective.

une photographie, un film, une vidéo ou une œuvre plastique ont le même pouvoir et la même précision qu'un *paper* académique. Nous devrions enfin nous débarrasser de la plus stérile des struc-

tures : la division entre les sciences humaines et les sciences naturelles, l'illusion que l'étude de la nature (êtres vivants, physique, chimie, informatique, mathématiques) implique un regard différent sur l'humanité et son histoire. L'être humain n'est pas une sphère séparée du cosmos. Nous sommes faits de la même matière que le cosmos. Et inversement, obliger ceux qui étudient les mathématiques ou l'informatique à ne rien savoir de la littérature, ou continuer à penser que ceux qui étudient la sociologie peuvent se passer d'une idée précise de ce qu'est l'acide désoxyribonucléique, c'est une forme de snobisme du XIX^e siècle que nous ne pouvons plus nous permettre.

Fermons les universités actuelles. Créons de nouvelles écoles. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions à nouveau nous orienter sur cette planète. ➔

CENTRE CULTUREL SUISSE.

ON TOUR

4-14 MAI

À RENNES



Recueilli par
MARIE KLOCK

Dans le champ de l'animation en stop motion, Phil Tippett n'avait plus rien à prouver à personne. Comme beaucoup d'enfants nés dans les années 50, il est ensorcelé par les prouesses visuelles de Ray Harryhausen, en particulier les ondulations affolantes de sa femme-serpent en pâte à modeler bleue dans *le Septième Voyage de Sinbad* (1958). Dès lors, le garçon solitaire s'acharne à essayer de reproduire, avec ses figurines (G.I. Joe et une caméra 8 mm, les effets spéciaux observés au cinéma, une passion obsessionnelle qui inquiète ses parents au point de l'envoyer chez le psy, et qui conduira Tippett à devenir l'un des artisans les plus brillants dans ce domaine; c'est lui qui conçoit l'immonde goitreuse de Jabba le Hutt pour George Lucas dans *Star Wars*, les Arachnides sanguinaires de *Starship Troopers*, les terrifiants Robocops, lui encore qui supervise l'épineuse transition de l'analogique au numérique dans les effets spéciaux de *Jurassic Park*...

Avec *Mad God*, celui qui a passé sa carrière à mettre son savoir-faire à disposition des autres prend enfin, à 71 ans, l'évergère d'un cinéaste complet, bien au-delà de la sphère du gadget. C'est un film colosse, mûr toute une vie, tourné sur plus de trente ans, démesuré dans son ambition et pourtant d'une fluidité

PHIL TIPPETT

«J'ai beaucoup étudié mes rêves»

A 71 ans, l'artisan des effets spéciaux de «Star Wars» et «Robocop» signe un colossal premier film d'animation, «Mad God», épopée somnambule et chaotique en stop motion où un assassin plonge dans les ténèbres du monde.

déconcertante dans sa façon de se mouvoir tranquillement vers le désastre. On y suit la plongée d'un «Assassin» casqué dans les visceres d'un monde où tout n'est que douleur et désolation, où le crime succède au crime sans aucune logique apparente. Plutôt qu'un récit,

cette épopée somnambule est une portion découpée dans un mouvement perpétuel, et si la seule issue proposée par ce «dieu fou furieux» semble être la destruction totale, le chemin est prêtête à traverser de fascinants écosystèmes grouillants de vie et de mort, peuplés de chi-

mères nées des mains infiniment patientes de Tippett.

Dans quel état étiez-vous quand vous avez eu, pour la première fois, l'idée de Mad God ?

A vrai dire, les tout premiers germes remontent à mon enfance. Mon père était artiste, je dessinais beau-

coup, et un jour il m'a montré un livre sur Jérôme Bosch. Je ne m'en suis jamais remis.

Qu'est-ce qui vous a fait la plus forte impression chez Bosch ?

Avant tout, le triptyque du *Jardin des délices*. Tout petit déjà, j'adorais l'horreur, mais ça, ça surpassait en inventivité tout ce que j'avais pu voir au cinéma. J'ai su qu'un jour, je ferais un film à la Bosch. A la fin des années 80, j'ai tourné quelques minutes de ce projet avec une équipe minuscule, sans avoir la moindre idée de la direction dans laquelle je voulais aller. Je ne voulais pas d'une approche narrative conventionnelle, je ne voulais pas d'un script, d'un calendrier... mais d'une idée qui se construisait au fil de la fabrication. Impossible de pitcher un tel truc ! Alors je l'ai laissé de côté. Pendant les vingt années qui ont suivi, l'idée a continué de me hanter. J'ai élaboré un storyboard, j'ai lu Dante et Milton et me suis nourri de toutes sortes de choses qui sont venues se mettre en orbite autour de cette idée avec laquelle je vivais. Et puis, vers la fin des années 2000, alors que j'étais en train d'archiver tout ce matériel, ça a intrigué des gens de mon studio. J'avais toujours la figurine du personnage principal, l'Assassin, on a tenté quelque chose, et de fil en aiguille, des étudiants se sont proposés de participer bénévolement, les gens du studio sont venus donner un coup de main... Et ça nous a occupés pendant deux ans.

Alex Cox joue le Dernier Homme dans un univers fourmillant de créatures malveillantes.

PHOTO TIPPETT STUDIO

Comment avez-vous appris à avoir cette patience immense que requiert la stop motion ?

J'ai beaucoup travaillé pour des gens qui avaient intuitivement cette qualité. Chez moi, ce n'est pas inné ; j'aime faire avancer les choses, je travaille vite, je prends vite des décisions... Mais en stop motion, il faut presque toujours de multiples ajustements pour qu'une illusion fonctionne, et tous ces ajustements demandent de la patience. Une fois qu'on a trouvé cette zone, il y a à quelque chose de très méditatif là-dedans.

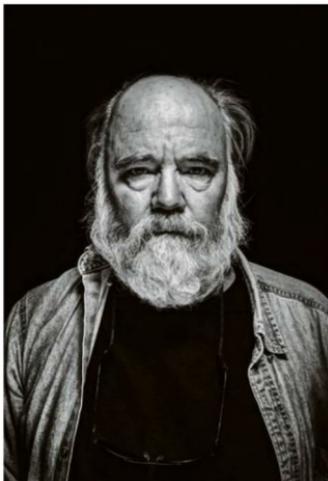
Si vous poursuiviez une idée plutôt qu'un scénario, de quelle façon avez-vous su que le film était fini ?

J'ai fini par avoir des producteurs qui ont fixé des dates de projection, alors il fallait bien s'arrêter à un moment. Le plus dur, c'est toujours de décider où commence et où finit un film. La dernière séquence que j'ai tournée, c'est celle du début. Je cherchais un prologue comme dans *Lawrence d'Arabie*. En me laissant porter, un jour, je suis tombé sur quelques vers de la Torah dans un article, un bout du Lévitique, et j'ai senti quelque chose. Je suis allé sur Internet et j'ai acheté un bibelot, une petite tour de Babel. Je l'ai mise dans un aquarium. J'ai rempli l'aquarium d'un liquide rouge, puis

«Ce film, c'est une traduction littéraire de ce que m'a soufflé mon esprit.»

Phil Tippett

J'ai ajouté un liquide noir, je ne pouvais pas prévoir comment ils allaient se mélanger, mais chaque accident est potentiellement un cadeau. Comme dans cette autre scène pour laquelle j'avais utilisé l'eau dans une mare, avec tout ce qui traînait dedans : quand on a filmé, il y avait des espèces de petites limaces qui se trouvaient là totalement par hasard et qui, en flottant, faisaient comme des oiseaux. La toute fin du film a été dure à trouver, je sentais vaguement le ton que je voulais lui donner mais j'avais beaucoup de doutes. Alors j'ai fait appel à d'autres artistes, je me suis demandé : que ferait Jasper Jones ? Que ferait Groucho Marx ? Groucho Marx a eu une émission télé dans les années 50, ça s'appelait *You Bet Your Life* et, de temps en temps, un crétin d'oiseau surgissait pour répondre à des questions. C'est comme ça que j'ai eu l'idée d'un coucou suisse. Le générique de fin m'a été soufflé par Terrence Malick : il a utilisé ce morceau de ●●●



Le réalisateur Phil Tippett PHOTO CHRIS MORLEY

IMAGES!

●●● Carl Orff [Gassenhauer, ndr] dans *Badlands*.

Est-ce que vous ressentez une forme de soulagement à présent ?

Où, ça a été une grande crise. Je suis bipolaire de type 1, dans mon cas ça veut dire que je ne sombre pas dans la dépression mais que mon superpouvoir maniaque me permet de travailler quinze heures par jour. Le problème avec ce pôle, c'est que c'est comme une drogue : plus on lui en donne, plus il en demande. Alors, à la fin, je me suis effondré. J'ai fini à l'hôpital psychiatrique, il m'a fallu des mois pour réussir à revenir de ce long voyage. Ce n'était pas un voyage héroïque à la Joseph Campbell, chaque événement me menait vers un nouveau chemin, quand j'ai rencontré Dan Wool pour faire la musique, une tout autre voie s'est ouverte ; là, j'ai rencontré un corbeau qui parle... Quand on se met dans cette version alternative de soi-même, on s'autorise à aller dans des endroits où on n'irait pas en temps normal.

Comment avez-vous procédé pour accéder à ces endroits ?

J'ai beaucoup étudié mes rêves, j'ai essayé de mettre le plus de détails possible dans chaque plan, que chaque nouvelle séquence soit inattendue. Je voulais qu'on ait l'illusion de voguer comme dans un rêve où chaque nouvel élément supplante le précédent. Quand on a repris le tournage il y a douze ans, je me suis mis à rêver de façon très prolifique. Au réveil, je consignais tout dans un grand cahier. Ce film, c'est une traduction littéraire de ce que m'a soufflé mon esprit ; je notais tout très vite, en temps réel, et je ne sais pas du tout quelle est cette partie de moi qui a produit cette histoire. C'est mon ADN qui a pris le contrôle des opérations, mon rôle était de trouver du sens là-dedans.

Quand j'ai eu fini de travailler sur *Mad God*, les rêves se sont arrêtés. Et j'ai perdu toute forme d'intérêt à fabriquer des choses avec mes mains alors que j'ai fait ça toute ma vie. J'ai fini par réaliser ma chose à moi, j'ai mis en œuvre tout ce que j'ai appris. Que faire, maintenant ? J'ai mon studio d'animation, je n'ai plus besoin de faire quoi que ce soit. Je sais qu'il y a un peu d'intérêt autour de moi pour un *Mad God 2*, mais au rythme où je fais les choses... Milos Forman m'a donné le meilleur des conseils :

«Si tu veux faire un bel étron, il faut bien manger». J'ai compris qu'il faut laisser à chaque chose le temps nécessaire à ce qu'elle prenne exactement la forme souhaitée. Plus je prends mon temps pour développer une chose, meilleure elle devient. ➔



Tourné sur plus de trente ans, *Mad God* est un film démesuré, peuplé de monstres en tous genres. PHOTO TIPPETT STUDIO



L'univers fascinant et angoissant de Dredge. BLACK SALT GAMES

Jeu vidéo/ «Dredge», la pêche à la pétoche

Prendre le large à bord d'un vieux chalutier pour rembourser une lourde dette? Ce postulat ouvre un univers fascinant de pénombre et d'arbitrages entre le risque et le bénéfice potentiel.

Par ses atours pastels, la romendeur charismatique du minimalisme polygonal du chapetel d'Is qui sert de cadre à ce jeu de pêche un peu particulier, par son exotisme et sa manière de dépayser le joueur tout en lui calant d'emblée une dette à rembourser, *Dredge* soffre à jouer comme une déclinaison d'*Animal Crossing* le long des côtes de Nouvelle-Angleterre. On émerge dans un petit village côtier entouré de sapins pour découvrir que l'on s'est échoué et que, fort gentiment, le village s'est cotisé pour retaper un vieux chalutier en cale sèche. Il nous suffira, explique le maire bonhomme, de quelques jours de travail dans la baie pour rendre aux habitants ce qu'ils nous ont donné. Mais gare à la traîtrise des récifs une fois la nuit tombée.

Corne de brume. Discrètement, le jeu installe la gestion du temps comme un des

ressorts principaux de son gameplay. Relatif et non linéaire, le défilement du chronomètre s'accorde sur les mouvements du raftet. Chaque déplacement, chaque ligne qu'on pose fait courir le chrono, et le moteur fatigué qui nous trimballe permet tout juste de remplir la cale et de traverser la crique avant qu'on se fasse prendre dans l'épais brouillard qui s'empare de la région une fois le soleil couché. Guidé par la lumière lointaine du phare, le chemin de retour est un laborieux jeu d'équilibre avec les rochers qui ensèrent la région comme des incisives prêtes à mordre la coque. C'est tout juste si les modestes phares du navire parviennent à arracher aux ombres quelques silhouettes inquiétantes sous les flots.

Admirable de simplicité, *Dredge* organise un dilemme entre la gestion prudente des ressources et l'envie d'en voir plus. Entre l'appât de thésaurisation du joueur, ce grand capitaliste, et le soufflé aventurier de celui qui se rappelle que tout ça n'est qu'un jeu. Au large, on distingue d'autres îles, une maison perdue seule sur un confetti qui semble atteindre et au-delà, des montagnes. Les journées de travail s'étiènt peu à peu. D'autant que les prises se font plus intéressantes en hauteur mer. Et avec elle la nuit. Et avec elle la nervosité. Égaré entre deux cornes, on répond à la corne de brume d'un autre

navire dont on ne trouve pas trace. Au noir qui nous ensere s'ajoute un effet d'aberration chromatique d'abord très léger, avant que le décalage du rouge-vert-bleu qui sert à façonner l'image ne la subvertisse complètement. Affronter la nuit, c'est prendre le risque de péter les pilons.

Echelle. Le charmant *Dredge* est en réalité la plus fine adaptation des peurs lovacratifiennes qu'il nous ait été donné de trouver en jeu vidéo. Un jeu qui travaille la peur d'avoir peur, le délirement de la raison à mesure qu'on gagne en savoir. Il faudrait dire un mot aussi sur l'admirable espace de jeu façonné par le quatuor neo-zélandais de Black Salt Games, dont c'est la première création. La façon dont cette carte semble changer d'échelle au fil des heures. D'abord immense et exotique pour le chalutier atmosphatique du début de partie, l'espace nous apparaît comme bien plus condensé, simple et manoeuvrable à mesure qu'on améliore sa motorisation. Admirable façon d'inscrire la progression d'un récit jusque dans les déplacements du joueur. L'enjeu n'est plus de bouger, mais de savoir à qui on participe au juste.

MARIUS MATHIS

DREDGE de BLACK SALT GAMES sur PC, Xbox, PlayStation et Switch.

Jeu vidéo/ «Wartales», en route, mauvaise troupe

Un peu austère en apparence, le jeu du studio bordelais Shiro soffre à toutes les facettes et aux affects qu'on voudra bien projeter dans ses petits pions personnalisables.

Wartales est un jeu centré sur les mécaniques. Un jeu de rôle construit autour de combats au tour par tour, tactiques, finalement pas si éloignés des jeux de plateau où chaque personnage ferait office de pion avec ses règles propres. C'est aussi un jeu de survie où il s'agit de gérer scrupuleusement ses ressources pour permettre à sa petite compagnie de mercenaires de voir un nouveau soleil se lever, et pourquoi pas de croître avec le temps, en embauchant des renforts dans les tavernes ou les prisons du coin, en s'assurant que l'on dispose d'assez de ressources pour nourrir et payer tout le monde. *Wartales* est également un jeu d'exploration en monde ouvert, qui conduirait à traverser quatre régions d'une sorte d'Europe médiévale en proie à une crise migratoire et une épidémie qui menace les ressources alimentaires. Par ces seuls aspects-là, la création du studio bordelais Shiro Games se révèle formidablement riche et passionnante, le seul reproche qu'on pourrait formuler étant son aridité, le manque d'explications basiques n'autorisant pas les néophytes de ce genre de jeux à sentir complètement bienvenus.

Bichonner. C'est d'autant plus regrettable que derrière la rigidité des mécaniques, *Wartales* se révèle d'une formidable souplesse, permettant à chacun d'inventer le jeu comme il le désire. D'un point de vue technique d'abord, puisque chaque aspect peut être équilibré en fonction de ses centres d'intérêt : on pourra ainsi corser les combats et alléger la partie gestion des ressources, ou choisir de traverser l'aventure en mode Ironman avec une seule et unique sauvegarde pour rendre chaque décision irrévocable. Mais surtout cette souplesse ruse des systèmes vers le cadre narratif. Quand d'autres jeux vidéo s'échinent à créer des personnages complexes et nuancés, *Wartales* confie des coquilles vi-

des qu'il appartient au joueur de remplir peu à peu. Au contexte d'origine (plutôt déserteurs en fuite ou fermiers en quête d'une vie meilleure?) s'ajoute la personnalisation de chaque membre de la troupe que l'on nomme, à qui l'on confie des attributs personnalisés (bonus et malus, coût et dépressif, par exemple), et un emploi en plus de sa classe de combat. La plus grande valeur de ces «héros» étant leur fragilité : toute mort est définitive. Pour progresser, il importe donc de bichonner chacun de ses personnages et de penser leur développement en commun pour qu'ils soient plus fort ensemble que seuls.

Dévoier. On aurait pu suivre une logique utilitariste et le nommer d'après leur fonction, on a préféré leur penser une vie commune et chercher des réifères dans notre quotidien. C'est ainsi qu'on s'est retrouvé dans un étrange geste corporatif à recréer la composition du service Culture de Libération, avec ses chefs, ses spécialistes, en paysans avides de justice sociale. C'est avec un déclinement tout particulier qu'on a vu la rubricante théâtre se faire dévoier par des loups (Eve B. est entrée le long d'un ruisseau du comté d'Arthes) avant de perdre la spécialiste photo dans une attaque surprise de coupe-jarrets sur un de ses sous-bois à l'orée de la ville. Mais le moment le plus émouvant fut la découverte, un soir de camp, des états d'âme du lieutenant Lamm, atterré par le niveau de médecine de sa troupe. Au moment de lui choisir un nouveau malus (pleurer, bouder ou ressasser), on a tenté d'agir comme il l'aurait fait : en ressasant. On en réinvente le destin de collègues de boulot ou qu'on préfère incarner une horde de cannibales, *Wartales* dissimule sous ses atours austères un jeu aussi factuel que ses jeux d'échecs.

M.C.

WARTALES de SHIRO GAMES. Sur PC.



Wartales conduit à traverser une sorte d'Europe médiévale. SHIRO GAMES

Renato Salvatori et Claudia Cardinale dans le *Pigeon* de Mario Monicelli (1958). PHOTO LUXVIDEOS

Expo/Mario Monicelli, commedia dévastée

De la Première Guerre mondiale aux années de plomb, le cinéaste italien à l'humour grinçant donnait à voir les mutations de son pays dans des satires noires.

Saisir l'époque en une image fulgurante faisant office de paradigme, tel est le génie des grandes comédies à l'italienne, captant d'un trait mordant, irrésistible, l'Italie du boom économique et du capitalisme naissant, ses rêves frelatés et ses laissés-pour-compte. C'est, chez Dino Risì, la Lancia décapotable du *Fanfaroni*, qui finira sa course dans le ravin, ou encore le pauvre diable d'*Une vie difficile*, crachant son amertume sur les bagnoles des touristes qui passent. Mais qu'en est-il du cinéma de Mario Monicelli? L'autre maestro du genre dont le film *Pigeon* (1958) signalait sinon l'acte de naissance, disons la formule la plus pure (parce qu'impure) : un cocktail savamment dosé de farce et de drame, de finesse sociologique et d'outrance grotesque, d'ironie et de pathétique. S'il fallait n'en retenir qu'un, l'instantané monicelli qui fait mouche serait sans doute celui-là, ce cambriolage raté dans les grandes largeurs, cette bande de bras cassés échoués dans une cuisine pour avoir percé le mauvais mur, et qui, à défaut d'empocher le butin, se retrouvent,

une chignole à la main, à manger des nouilles aux pois chiches à 5 heures du matin. Avec en passant une peinture douce-amère de cette Rome périlleuse et miséreuse, son petit peuple de vanu-pieds et de crève-la-dalle, ses chantiers et ses immeubles en construction qui poussent à tous les coins de rue... L'héritage du néoréalisme marié à la commedia dell'arte.

Porosité. Ce schéma narratif – des minables engagés dans une entreprise trop grande pour eux et qui échouent à la fin à cause de leur nullité crasse ou parce qu'ils n'ont simplement pas les moyens de leur ambition – Monicelli le déclina maintes fois tout au long de sa filmographie, du *Pigeon* donc, à *Nous voulons les colonels* – satire bouffonne narant la tentative ratée d'un putsch fasciste dans l'Italie des seventies –, en passant par la *Grande Guerre*, les *Camarades*, les deux *Brancaleone* et le méconnu mais fort beau *Larmes de joie*, ou la période dépressive de deux comédiens ratés et d'un pickpocket, une nuit de la Saint-Sylvestre.

Qu'il embrasse la petite ou la grande histoire (la guerre

de 14-18, le monde ouvrier et les débuts du syndicalisme à l'orée du XX^e siècle, le Moyen Âge et les croisades, les années de plomb), Monicelli se fera l'écho de toutes les mutations de son pays étudié au scalpel dans un mélange d'humour grinçant et de gravité – *L'Ironie est mon bistouri* –, disait-il. Une porosité à l'époque que traduit l'évolution même de son cinéma,

comptant pas moins d'une soixantaine de comédies, réunissant souvent les meilleures plumes de la péninsule (le fameux tandem Age et Scarpelli, Suso Cecchi d'Amico), et un bouquet d'acteurs légendaires (Vittorio Gassman, Marcello Mastroianni, Alberto Sordi, Ugo Tognazzi...).

Ses premières farces cocriées avec Steno pour le comique napolitain Totò au début des années 50 – *Totò cherche un appartement*, *Gendarmes et voleurs* – sont ainsi le reflet de l'Italie d'après-guerre, entre pèurie, débrouillardise et espoir d'une vie meilleure. S'y déploie « un comique de la survie », résume Jean-François Rauger dans son texte de présentation de la rétrospective que lui consacre la Cinémathèque française. Totò, à force miniques et débit de mitraillette, y lutte avec ses armes (essentiellement la roublardise), contre la faim, la misère et les heurts de l'existence. Le rire est franc, la bouffonnerie haute en couleurs, mais l'acuité du regard et la lecture politique sont déjà implacables.

Un héros de notre temps (1955) donne à Alberto Sordi l'occasion de révéler son personnage d'Italien moyen, immature, pleutre, lâche et peureux, avec en toile de fond une description peu reluisante du milieu de l'entre-

prise, où les relets du néo-

cisme semblent parfaitement solubles dans ce nouveau visage du capitalisme (le patron met ses employés sur écoute). À partir du *Pigeon*, la satire sociale se fait de plus en plus imputoyable, à l'ère énorme vire au tragique (*la Grande Guerre*, les *Camarades*) et renoue par la justesse de son trait, avec la précision documentaire du néo-

lisme. L'incursion de la peur et du tragique dans l'Italie des années de plomb, secouée par des vagues d'attentats et d'enlèvements, va aussi infléchir le cinéma de Monicelli vers une sorte de repli désenchanté – *Mes Chers Amis* avec sa bande de quinquagénaires potaches – et une forme outrée de grotesque rosse et mortifère – *Nous voulons les colonels*, ou encore le film à sketches *Mesdames et messieurs, bonsoir*, parodie d'un programme télévisé dont l'esprit trash n'est pas sans évoquer celui du journal satirique *Hara-Kiri*.

Vie policée. À la fin des années 70, la noirceur infusera tant et si bien ce cinéma de l'impur, où le rire se teinte volentiers de macabre, qu'il basculera dans le drame et même l'horreur dans le ma-

gistrat *Un bourgeois tout petit* (1977), avec un Alberto Sordi bipéphase, scindé en son milieu, tout comme le film, qui pourrait être une sorte de suite dégemée d'*Un héros de notre temps*. Un rond-de-cuir prêt à toutes les courbettes pour faire pistonner son fils, et qu'une tragédie va transformer en monstre sanguinaire. Un monstre qui est peut-être moins le miroir de cette violence intempestive faisant irruption dans son existence qu'il n'est le produit de cette vie de labeur, policée et médiocre. Ce qu'il reste en somme du miracle économique. Le revers de la médaille.

NATHALIE DRAY

RÉTROSPECTIVE MARIO MONICELLI jusqu'au 29 mai à la Cinémathèque française (Paris XII^e)

« UN JEU DE PISTE ENVOÛTANT PAR LA PRODUCTRICE DE LA FLOR »
LES CARRÉS DU CINÉMA

TRENQUE LAUQUIEN

PARTIES 1 & 2

UN FILM DE LAURA CITARELLA

AU CINÉMA LE 3 MAI

STATIONS VIVA! Cinéma



Anonymous sans titre, s.d.
PHOTOS COLLECTION
DE L'ART BRUT

Il manque des visages dans certains portraits de famille comme si des membres avaient été sciemment éliminés.

au rouge à lèvres. A contrario, il manque des visages dans certains portraits de famille comme si des membres avaient été sciemment éliminés. Des découpes franches, rondes ou carrées autour des visages, ont fait disparaître des individus. Parfois, au contraire, une personne est ajoutée, comme ce soldat greffé devant deux autres, ou cette sévère tête de femme collée sur une autre dans un couple âgé. Et que faut ce type à la grosse bedaine en slip, découpé de telle sorte qu'il s'accoude sur une voiture? «L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui; il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom; ce qu'il aime c'est l'incognito. Ses meilleurs moments sont quand il oublie comment il s'appelle», écrit Jean Dubuffet, fondateur de la Collection de l'art brut.

Expo/ «Photomachinées», faite de familles

Deux collectionneurs ont chiné dix ans durant des centaines de clichés d'anonymes, auxquels la Collection d'art brut de Lausanne consacre une expo tendre et amusante.

Elles trouvent donc à Lausanne une seconde vie, honorées par le regard tendre et amusé de ceux qui les ont prises sous leur aile. Leur «machination» illustre les relations complexes qu'entretiennent les humains avec les images. Et, de fait, avec leurs semblables.

Mystère. Ces photographies ont été acquises et conservées telles quelles : boîtes, fragmentées ou trouées. «C'est assez triste tous ces portraits jetés à la poubelle quand on vide les maisons, admit Lucas Reitalov. Sur le marché de l'ancien anonyme, seules les photographies qui concernent les spécificités régionales, les gyps ou la Deuxième Guerre mondiale – plus particulièrement le génocide des juifs – ont une valeur marchande. Les autres finissent dans des sacs vendus au kilo.» Pour classer ces photos anonymes orphelines, Antoine Gentil, commissaire de l'expo, a inventé vingt familles. Ces groupes reflètent les différents traitements réservés aux photographies au cours du XX^e siècle, en fonction de l'humour, de la créativité ou des sentiments. Dans l'amusante tribu des photos «strombinées» par exemple, les visages sont découpés et les corps dessinés, comme dans des passe-têtes de fête foraine. D'autres photographies ont été colorisées au crayon, à la peinture ou à l'encre.

Certaines ont été maltraitées : froissées d'avoir été transportées, cisailées de rage plus scotchées pour les réparer. Toutes racontent des histoires d'amour, de rancœur, de haine, de perte... Mais le mystère autour de ces personnes sans nom

reste entier. Dans la famille des photos «prélevées», l'arrière-plan est ôté avec des ciseaux, les personnages flottent hors contexte, mis en valeur par le découpage. Il y a aussi les «photoadorées», découpées en forme de cœur ou pleines de baisers

Intime. Pour la première fois, la collection lausannoise expose donc de la photographie. Grâce aux dons d'Antoine Gentil et Lucas Reitalov, le musée intègre ces clichés anonymes à ses réserves, dans la catégorie «Nouveaux inventés», le fonds anonyme de celui de l'art brut qui rassemble l'art naïf, les objets d'art populaire, les dessins d'enfant, les tatouages... Rappelons-le, Jean Dubuffet ne considérait pas la photographie comme de l'art. L'auteur d'*Asphyxiante Culture* la voyait avant tout comme un outil documentaire et mécanique pour mettre en valeur et répertorier son fonds d'artefacts et d'œuvres assilées. Pour Sarah Lombardi, actuelle directrice de la collection, ces photos anonymes machinées ont pourtant des liens avec l'art brut : dans un geste libre, ces objets modestes ont été trafiqués par des autodidactes pour leur usage intime et domestique. Ils résonnent avec cette phrase de Dubuffet : «Il n'y a pas de choses laides. Qu'un enchanteur les touche de sa baguette et les voix splendides.» Dans deux et quelques salles, tous les clichés ont l'air d'avoir été touchés par des doigts de fée ou de sorcier.

CLÉMENTINE MERCIER



Les photos trouvent une seconde vie au musée.

PHOTOMACHINÉES
à la Collection de l'art brut
de Lausanne. Jusqu'au 27 août.



Série/ «La Diplomate»: en bonne intelligence

Réunissant l'actrice Keri Russell et la co-scénariste de «A la Maison Blanche» et «Homeland», la série explore les coulisses d'une double crise mondiale et conjugale, où mensonge et faux-semblants régissent à tous les étages.

La diplomatie est la plus grande invention humaine et la plus traître. Sorte de perfection politique et de psychologie barbare, travail d'orfèvrerie à grande valeur cinématographique, parole tendue de pièges, art de la séduction et de la négociation, de la déduction et du double sens, ce que la showrunner Debora Cahn a à long temps bien compris. Les plus beaux moments de la *Diplomate* sont ses instants de vertiges, quand l'exercice d'une intelligence sans trêve chez Kate Wyler se craquelle.

Kate est cette diplomate américaine habituée aux zones de guerre, propulsée malgré elle ambassadrice au Royaume-Uni et qui connaît une crise sans précédent après un attentat contre un porte-avions, dont l'Iran est le probable commanditaire. La nouvelle venue doit en outre réfléchir à la proposition subséquente de devenir vice-présidente des Etats-Unis, ainsi qu'à régler son prochain divorce. Tout est lié, le fil et l'aiguille, la vie privée et la fonction. Le doute et les disputes qu'elle croit surmonter à force de va-et-vient et de négociations, de *small talk* et de «let's walk» dans la grande demeure de Winfield

House où elle a pris ses quartiers sont au contraire sans cesse relancés jusqu'à saturation déductive. Pour cette femme remarquable, la lucidité ressemble à une guelude de bois (on vide pas mal de verres de whisky en huit épisodes). Face à elle groggy et consternée, le mensonge, sous les traits d'un collègue ou d'un mari, finit par cracher la vérité en dernier recours. La scène avec l'ambassadeur russe en monologue est sublime.

Relance comme au poker

Hal Wyler, mari charmeur, mensonge fait homme qui exerce le même métier qu'elle, consent parfois à dire le vrai (qu'il ne cesse de faire mentir). Kate le roue de coups: le réel, c'est quand on se cogne. Dans ce monde abstrait des ambassadeurs, où la seule réalité lisible est la parole en flux constant, se joue l'exercice cumulé de la démocratie et de la comédie: la première saison menée tambour battant de la *Diplomate* est renversante de stratégie dramatique, de sophistication et de drôlerie. Spirituelle, la série allie *screwball* à la baguette, tragédie politique et thriller d'espionnage. Les relance comme

au poker, de plusieurs cartes: le rôle très contemporain de la femme puissante, repris avec d'autres moyens, pour qui connaît ses classiques, de la *screwball* comédie, où c'est madame qui portait la culotte, et monsieur à son côté qui changeait d'épouse (blague récurrente ici).

Fauteur de guerre

Il ne tiendrait, au fond, qu'à donner les étres de parole, de virtuosité dialectique donc psychologique, et à en confier les rôles à des acteurs de la trempe de Keri Russell, qui interprète Kate, de Rufus Sewell, son partenaire en diplomate et mari (personnage masculin vraiment original) et de la pléiade de seconds rôles qui les entoure, pour donner une image crédible des coulisses diplomatiques où se décide tous les jours le destin du monde. Ce qui définit un diplomate, c'est l'intelligence. *Intelligence service*. Sur l'échiquier des infos que Kate est capable de traiter et de recouper sans arrêt, tout est affaire de logique et de psychologie, enquête et négociation intriquées pour la découverte de la vérité. Qui ment, qui est le fauteur de guerre? L'enjeu, simplement, étant d'éviter une guerre mondiale. Le président des Etats-Unis (un crypto-Biden), le Premier ministre anglais (un fat doublé d'un impulsif), les ambassadeurs et secrétaires d'Etat, les diverses agences de renseignement, le staff composent un tableau saisissant du pouvoir en trompe-l'œil. *La Diplomate*, jame-sien en beaucoup plus drôle, portrait de femme chez les ambassadeurs, traque la bêtise et tout ce qui inspire contre l'intelligence. La série parcourt le grand genre de la diplomatie au cinéma, histoires politiques et morales, des affaires de cœur et de métier. On pense à Whit Stillman et Aaron Sorkin, à *Plenty* (Fred Schepisi) ou à *Triple Agent* (Roh-

merland et, l'inoubliable Keri Russell aidant, à *The Americans*. Debora Cahn fut précisément de l'équipe d'écriture de *Homeland*, ainsi que de *A la Maison Blanche* côté Sorkin: le thriller d'espionnage se pique de *screwball* comédie. Ajouté à cela le domaine de Winfield House, ressuscitant le couple formé par Barbara Hutton et Cary Grant, cité plusieurs fois en

référence (l'héritière en fut la propriétaire et y vécut avec l'acteur de la *Dame du vendredi*), se rejoue décidément une nouvelle guerre froide en guerre chaude de comédie de remariage nouvelle manière. Agitant les angoisses géopolitiques de notre temps, entre Royaume-Uni post-Brexit et guerre en Ukraine, conséquences meurtrières de la retraite

d'Afghanistan des Etats-Unis, crise maximale avec la Russie et vive hypocrite avec l'Iran, la *Diplomate* offre ce que peut la tête de plus précieux: un acte démocrate et haletant.

CAMILLE NEVERS

LA DIPLOMATE de DEBORA CAHN avec Keri Russell, Rufus Sewell... Sur Netflix.

IMAGES!

MATISSE

CAHIERS D'ART

Le tournant des années 1930



Musée de l'Orangerie
Jusqu'au 29 mai 2023

Avec le généreux soutien de



Cette exposition est organisée avec le Musée Matisse à Nice et le Musée Matisse de Art

NOCTURNES exceptionnelles tous les vendredis

En partenariat média avec



RÉFORME DES RETRAITES

LE JEU DE LOI

Par DAMIEN DOLE
Dessin TERREUR GRAPHIQUE

Le 1^{er} Mai, ses défilés, son muguet et ses casseroles sont en vue. Mais renboulinez, avant la crise sociale. Il fait incroyablement doux pour un mois de décembre. Sauf qu'en plus du réchauffement climatique qui vous mine le moral, le gouvernement annonce un projet de loi sur les retraites. Comme l'extrême majorité de la population, vous êtes contre la réforme d'Emmanuel Macron. Et avez décidé de combattre cette perfidie par tous les moyens. Problème: afin de nuire encore plus à la mobilisation, le Prési-

dent a décidé d'invoquer l'article 47-1 de la Constitution, qui contraindrait les débats dans le temps. Vous n'aurez donc que 20 tours pour parvenir à la case 62. Sur votre chemin de lutte, vous pourrez tomber sur le responsable CGT des Bouches-du-Rhône, Olivier Mateu, dont l'éloquence vous fera avancer plus vite vers la victoire. Mais aussi sur les réquisitions de grévistes mises en place par Gérard Darmanin, ce qui vous enlève des moyens de bloquer le pays. A vous de jouer, et en route vers le retrait!



RÈGLES DU JEU :

- 1- VOUS DEVEZ ARRIVER À LA CASE 61 EN VINGT TOURS DE LUTTE MAXIMUM
- 2- POUR AVANCER, VOUS POUVEZ PRENDRE UN DÉ OU UNE MÊME QUE VOUS FAITES TOMBER SUR LA TABLE DU HASARD.
- 3- SI LA CASE INDIQUE QUE VOUS POUVEZ REJOUER, CELA NE COMPTE PAS DE TOUR DE LUTTE SUPPLÉMENTAIRE
- 4- SI VOUS JOUEZ À PLUSIEURS, LE PREMIER ARRIVÉ EN CASE 61 FAIT GAGNER TOUT LE MONDE, LA LUTTE EST COLLECTIVE OU ELLE N'EST PAS.



VOUS TOMBEZ SUR UNE OIE SYNDCALÉ ET POUVEZ COMME RÉJOUER SANS CHANGER UN TOUR.



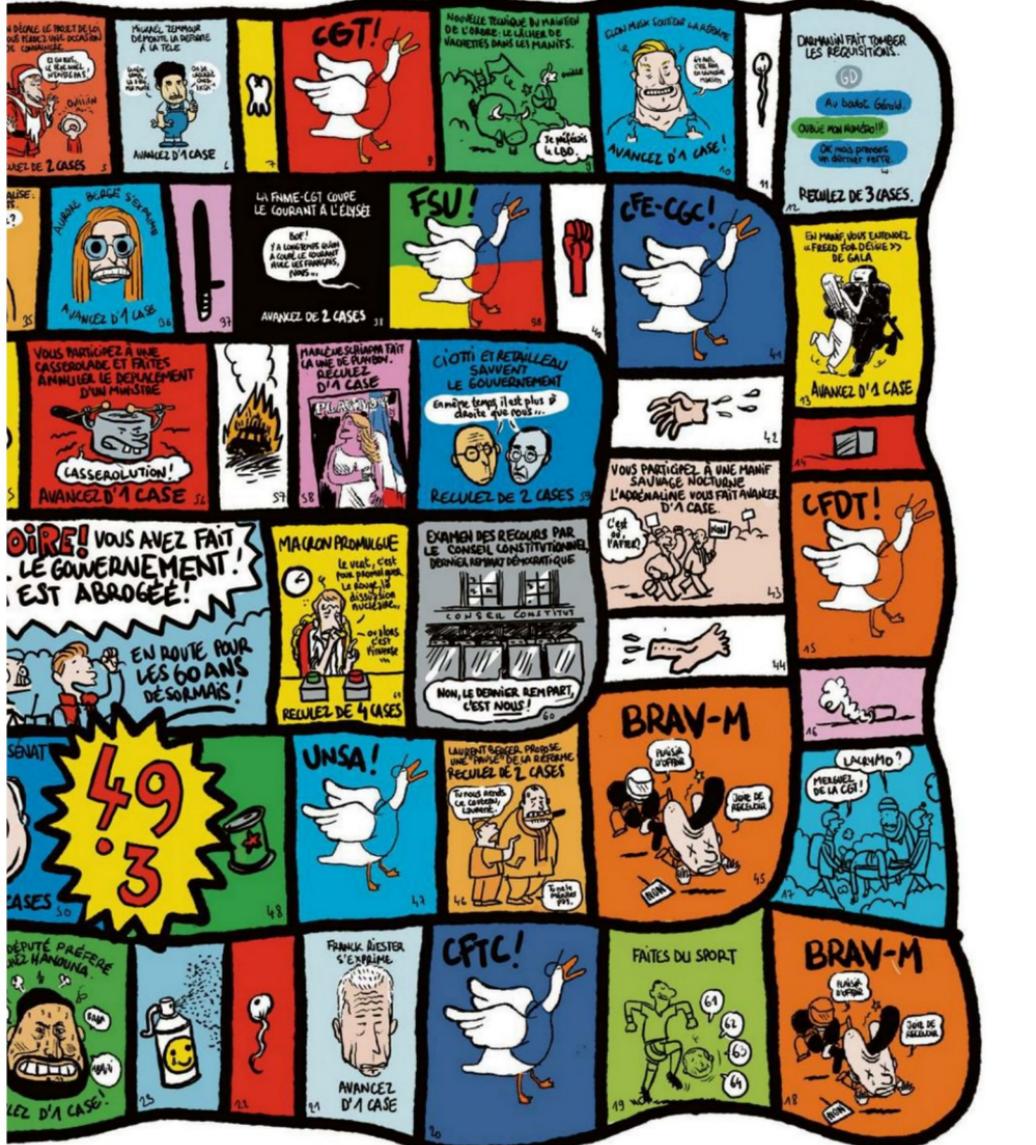
VOUS LE GRABIEZ ET C'EST TONNERRE: MARCONIN POURSUIT LE 19^È 5, VOUS RÉJOUER DE 4 CASES ET SACHEZ DANS LA RUE, PLUS ATTENTION...



VOUS TOMBEZ SUR UN POLICIER DE LA BRAV-M, QUI VOUS MET UN COUP DE MAIN GROS ET VOUS TROUSSEZ DE 3 CASES

TABLER DE HASARD

2	6	4	2	3	5	6	1	4	5
4	6	1	5	2	3	1	4	2	6
3	2	3	1	6	2	5	4	1	4
6	4	2	3	2	4	1	1	2	4
3	1	2	6	5	2	4	5	4	6
6	4	2	3	2	4	1	1	2	4
3	1	2	6	5	2	4	5	4	6



IMAGES!

Que des numéro 10

Les choix culture de «Libération»



RIP FILMS



OIENTIN LEFRANC



M. VAN DER MEULEN



BEGGARS



J. KENCZEWICZ



ADAP / A. VARRA



HERNÉSTÉ VALÉMI



U. LERIBET / MTP



TAMASA



MARIE BOCHER

Cinéma «Dirty Difficult Dangerous»

Wissam Charaf suit dans les rues de Beyrouth Ahmed et Mehdi, deux parias amoureux en quête d'un bonheur qui les fait dans un pays hanté par la guerre. Une saga romantique entre humour désespéré et mélancolie française. En salles.

Expos «D'après les maîtres»

Exposées simultanément au Louvre, au musée d'Orsay et au centre Pompidou, les œuvres de Claude Rautaut, peintre conceptuel disparu l'an dernier, réinterprètent d'autres créations et s'adaptent aux murs qui les accueillent.

Livre «Nik ta race»

Dans le riche essai *Nik ta race*, *Une histoire du rire en France*, le critique Adrien Dénoue fait une lecture pugnace de l'humour populaire en France et passe au crible la «ségrégation culturelle» dont il fait l'objet.

Musique Yo La Tengo

Etabli dans la *New Jersey*, le groupe de rock indé sort *This Stupid World*, dix-septième album autarcique et intensément électricité qui vient couronner presque quarante ans de carrière.

Musique Rogé

«*Vámos Sambar*» Dans ce premier album intitulé *Curymán*, réalisé par une équipe nord-américaine, le Brésilien Rogé José Cury fait de la samba le cœur vibrant d'une renaissance musicale et personnelle.

Expo Germaine Richier

Au centre Pompidou, une exposition rend hommage à la sculptrice morte en 1959 à l'âge de 57 ans. L'occasion de redécouvrir une œuvre originale et puissante un peu oubliée. Jusqu'au 12 juin.

BD «Valium for ever!»

A Marseille, l'atelier d'édition le *Dernier Cri* rend hommage à Henriette Valium, bédiste québécois punk et sans concession dans une exposition foisonnante qui rassemble ses planches et reconstitue son atelier-garage. Jusqu'au 21 mai.

Photo L'œil urbain

La 11^e édition du festival photo à Corbel autour de la thématique «habiter», déclinée autour des corps, des guerres ou de la famille, met en lumière les œuvres introspectives d'Ulrich Leibuf sur son passé français. Jusqu'au 20 mai.

Cinéma «L'Amitié»

Le documentaire Alain Cavalier, désormais non-nagénaire et depuis longtemps libéré de toute contrainte, dépeint les relations qui l'unissent à trois compagnons de route, avec une honnêteté et une simplicité touchantes. En salles.

Musique Lucky Love

Comédie, mannequin et travesti de 30 ans, Luc Bruyère chante les variations de l'altérité dans son premier album, *Tendresse*, condensé électro-pop de mélancolie qui démythifie les peurs.



Nadia Sinh (Priyanka Chopra Jonas) et Mason Kane (Richard Madden). PHOTO PRIME

Série/ «Citadelle», l'empire est à venir

Avec ses agents secrets qui doivent venger le mal de l'humanité, la superproduction Prime est le premier volet sans grande saveur de futures créations à très gros budgets.

Dans le wagon panoramique et design d'un train qui traverse les Alpes italiennes, deux agents secrets s'apprentent à lancer leur opération pour récupérer une mallette boursée d'uranium. L'homme et la femme sont jeunes, beaux, pétillants, ils ont des gadgets cools, et leur plan se déroule à merveille jusqu'à ce que tout dérape lorsqu'ils découvrent être les cibles d'un jeu de dupes savamment orchestré.

Industrielle. D'un claquement de doigts, Citadelle, l'agence secrète et supranationale «au service du bien» pour laquelle ils travaillent, est démantelée et leurs agents assassinés dans une vaste campagne coordonnée par une force tout aussi puissante et mystérieuse. Au terme de l'assaut qui voit le wagon finir en boule de feu au fond d'un précipice, Mason Kane (Richard Madden, un des fils Stark de *Game of Thrones*) et Nadia Sinh (Priyanka Chopra Jonas, star du cinéma indien croisée dans *Matrix 4*) sont séparés, laissés pour morts et amnésiques.

Au cours des trois épisodes partagés à la presse (la saison 1 en comptera six), la série bondit de Valence au Wyoming, d'une base secrète installée dans les montagnes iraniennes à un QG dans le désert de l'Utah dans un frénétique besoin de dépaysement perpétuel.

Citadelle ressemble, au choix, à une série d'espionnage à très gros budget (plus de 200 millions de dollars, ce qui en ferait la deuxième série la plus chère après les *Années de pouvoir*) ou à une production qui n'a pas tout à fait la volure des franchises qu'elle cite sans gêne: *Mission impossible* et *James Bond*. Pour dire les choses brutalement, la série a beau être spectaculaire et nerveuse (miracle des épisodes de 40 minutes max), dont le rythme semble soudain par contraste avec un paysage sériel où l'heure devient peu à peu l'unité de base), elle ne produit aucun émerveillement et ne surprend guère. La fascination qu'exerce Citadelle est presque déconnectée du spectacle que la série organise à l'écran et tient davantage à la dimension industrielle qu'incarne ce projet hybride, pur produit de l'ère des plateformes.

Car la saison qui nous arrive aujourd'hui, production des studios américains d'Amazon, n'est que la partie émergée qu'incarne ce projet hybride, pur produit de l'ère des plateformes. Car la saison qui nous arrive aujourd'hui, production des studios américains d'Amazon, n'est que la partie émergée qu'incarne ce projet hybride, pur produit de l'ère des plateformes. Car la saison qui nous arrive aujourd'hui, production des studios américains d'Amazon, n'est que la partie émergée qu'incarne ce projet hybride, pur produit de l'ère des plateformes.

mêmes contre une conspiration mondiale. Deux spin-off sont déjà en cours de production, en Italie et en Inde, et le patron des antennes locales d'Amazon n'écarte pas que d'autres pays entrent dans la danse à moyen terme. Au-delà de ses qualités propres, Citadelle se donne ainsi à voir comme un objet façonné pour réconcilier le goût des streamers pour les productions locales (moins onéreuses, permettant de fidéliser les abonnés d'un pays tout en intéressant potentiellement une audience mondiale, comme l'ont montré la *Casa de Papel* ou *Squid Game*) et les univers franchisés, étendus et facilement identifiables, façon Marvel Studios.

Contrôle. A la tête de cette bydre, Prime est allée chercher Anthony et Joe Russo, familiers des débauches collectives de l'univers Marvel (puisqu'ils ont réalisé deux *Captain America* et les épisodes *Avengers: Endgame*) comme des plateformes, puisqu'ils ont réalisé ou produit plusieurs films d'action-espionnage pour Netflix (*Gray Man*, *Tyler Rake*). On avoue être très curieux de voir le degré de liberté de ces productions «locales», opérant sous contrôle d'un comité d'écriture centralisé emmené par le showrunner David Weil (responsable du malléisme *Hunters* pour Prime) qui se décline déjà en «créative spymasters».

MARIUS CHAPUIS

CITADELLE à partir du 28 avril sur Prime

Annonces légales

La Loi n° 66-1054 relative au statut des communes nouvelles pour l'année 2022 par la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements 75(02)93(04). La publication au respect des articles mentionnés ci-dessus des annonces judiciaires et légales est déléguée par l'arrêté du secrétaire de la Culture et de la Communication du 18 novembre 2023. La publication est assurée pour les départements d'habilitation de LIBÉRATION - Coordination de sociétés civiles et commerciales (SAS) Française - Société anonyme SAS 3842 417 - Société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) 331 6 417 - Société en nom collectif (SNC) 214 6 417 - Société à responsabilité limitée (SARL) 1444 417 - Société à responsabilité limitée unipersonnelle simplifiée (SARL unipersonnelle simplifiée) - (SRL) 1334 417 - Administration des Sociétés de France (AS) 1640 417 - Société civile 214 6 417 - CL07(03) de sociétés civiles ou SARL (SAS) 167 167 749(03) communications obligées ou caractères (espace inch) 10(0) déclarations et communications de législations. Numéro : 75(02)93(04) 417.

75 PARIS

Constitution de société

Par ASPP en date du 26/04/2023, il a été constitué une SASU dénommée :

TERRA HUMAN CONSEIL

Siège social : 32 rue Pierre Demour 75017 Paris Cedex 13(0) 100 10. Objet social : Conseil en Responsabilité Sociale des Entreprises (RS&E) - 14 Rue François Guillard dénommée 32 rue Pierre Demour 75017 PARIS (lu pour une durée de 100 années, à compter de sa publication et exercice du droit de vote. Chaque actionnaire est convoqué aux Assemblées. Chaque action donne droit à une voix. Clauses d'agrément. Les actions sont librement cessibles entre actionnaires uniquement avec accord du Président de la Société. Durée : 99 ans à compter de son immatriculation au RCS de PARIS.

Répertoire

repertoire-libe@tamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 80 20

MUSIQUE

Disquaire achète au meilleur Prix DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD TOUS STYLES TOUTES QUANTITES

Jazz - Pop - Rock Musique Classique Métal - Punk Soul - Funk - House World (Afrique, Antilles, Maghreb) Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections

Contactez-nous 07 69 90 54 24

MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Amplis - Colons - 20 ans Villiers - Caravins Déplacement en France avec respect des mesures Sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH

ANTIQUITES/ BROCANTES

Achete tableaux anciens

XIXe et Moderne avant 1960

Tous sujets, école de Barbizon, orientaliste, vue de Venise, marine, chasse, peintures de genre, peintures françaises étrangères (russe, grec, américains...), ancien atelier de peintre décédé, bonnes.

Estimation gratuite

Dans le respect des mesures sanitaires en vigueur
EXPERT MEMBRE DE LA COEDCA
V.MARILLIER@WANADO.FR
06 07 03 23 16

Votre journal



est habilité pour toutes vos ANNONCES LÉGALES sur les départements

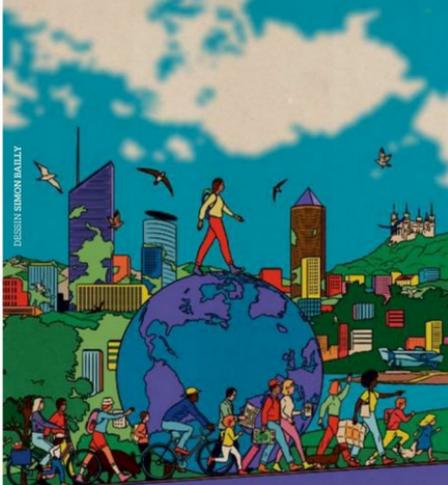
75 92 93 94

de mai 19th au 01 87 39 84 00 ou par mail legales-libe@tamedia.fr

Libération PRESENTE

CLIMAT Libé TOUR

DÉBATS - ATELIERS - ANIMATIONS - CONCERT



DESIGN: SIMON BAILLY

50 ANS DÉJÀ !
De 1973, 50 ans après 50 ans de Libe

Offre spéciale anniversaire

1 an pour 384€

• EN CADEAU
Le livre "50 ans dans l'œil de Libé"



Formulaire à découper et renvoyer par courrier, accompagné du règlement à Libération - Service abonnements, 45 avenue du Général Ledere, 60643 Chantilly Cedex.

Oui

, je m'abonne à l'offre intégrale Libération.

Formule intégrale (papier + numérique) : 1 an 384€ (au lieu de 832€ prix en kiosque) + en cadeau le livre photos 50ans dans l'œil de Libé

Nom _____ Prénom _____
N° _____ Rue _____
Code postal _____ Ville _____ N° de téléphone _____
E-mail _____ @ _____

(obligatoire pour profiter des services numériques et accéder à votre espace personnel sur liberation.fr)
Date de début souhaitée de l'abonnement : _____

Règlement par CB

Numéro de carte _____
Date d'expiration _____

Signature obligatoire

Règlement par chèque, à l'ordre de Libération.

"Le Libé de 50 ans d'abonnement peut varier selon le planning de parution ou le délai de réception et de traitement des formulaires d'abonnement. Nous nous réservons de nous réserver le plus possible de la date souhaitée.
Plus pour les particuliers, contactez nous au 01 87 39 82 95 pour un abonnement en France métropolitaine. Le Libération est éditée par un groupe ayant 40 ans de présence en France, nous sommes donc très heureux de vous proposer ce service. Les commandes de Libération sont prises en compte le mardi matin à 10h, pour être livrées le lendemain. La loi relative à la vérification des comptes, du 4 janvier 1975, vous dispense d'un droit de vue, de recatégorisation, de déduction d'impôts et de suspension des dividendes que vous avez transmis et adjoint un droit à d'autres personnalités d'abonnement. Pour en savoir plus sur les données personnelles, rendez-vous sur liberation.fr/privacy"



LES SONS RECONSTITUÉS

Entre archéologie, histoire de l'art et artisanat, le métier d'archéoluthier consiste à reconstituer des instruments disparus. Une discipline exigeante, souvent solitaire, pour toucher du doigt le passé de la musique.

Par
ANTOINE GAILLANO

D'un placard de son appartement à Nantes, Patrick Kersalé sort un pin (prononcer «peun»), une ancienne harpe khmère du XII^e siècle. L'objet est d'un seul bloc, d'une forme s'apparentant à un igne avec une longue queue dressée, d'où partent 16 cordes reliées au «dos». Essentiel dans la musique du Cambodge pendant des siècles, l'instrument a disparu au XVI^e siècle.

«C'est une proposition de reconstitution, explique le Breton. La forme correspond plutôt bien, mais les pieds ne sont pas authentiques. J'ai mis de la peau de serpent parce que je n'avais rien d'autre, mais on mettait probablement du cerf. Les cordes étaient je pense en soie, ici c'est de la microfibre de nylon.» La description pourrait se poursuivre encore. Depuis 2009, cet ancien ethnomusicologue passé par le Burkina Faso et le Vietnam s'est penché sur les instruments historiques du Cambodge du VII^e au XVI^e siècles, pour en proposer plusieurs reconstitutions. On parle alors d'archéolutherie, une sous-catégorie de l'archéologie expérimentale, visant la reconstitution la plus fidèle possible d'instruments anciens et disparus, à partir de toutes les informations disponibles.

Le terme est d'ailleurs discuté, comme l'explique Olivier Féraud, basé à Lyon, spécialisé dans les instruments médiévaux depuis vingt-cinq ans : «C'est un champ encore en construction, je représente seulement la seconde génération. Christian Rault, pionnier du travail à partir de sources archéologiques,

refusait le terme d'archéoluthier, puisque luthier est un terme apparu au XV^e siècle pour une pratique spécifique. Mais ce sont de pures questions de terminologie.»

Car s'ils sont peu nombreux, ils sont très investis dans leur pratique. Patrick Kersalé, lui, fait figure d'exception, puisqu'il ne fabrique pas lui-même les instruments. La plupart des archéoluthiers ont très tôt dédié leur vie à cette passion, à l'image de Julian Cuvilliez, spécialiste de la lyre gauloise depuis 2003 via son atelier Skald, désormais basé à Morlaix. «Je ne suis pas un luthier qui a voulu élargir sa gamme d'instruments, précise-t-il, j'ai toujours fait des instruments historiques.» Et pour apprendre, il n'y a pas d'école : «J'ai choisi des spécialistes dans différentes filières, de la création d'outils au travail du bois, et je suis allé les voir.» Depuis 2011, il est associé à sa compagne Audrey Lecorgne, avec qui il fonde trois ans plus tard le Priea, pour Pôle Recherche Interprétation Archéologie Expérimentale, point de rencontre entre spécialistes de domaines très variés, afin de mener des missions de recherches et de reconstitution sur des instruments du monde entier.

La Lyre de Trossingen

Olivier Féraud, quant à lui, s'initie à la musique médiévale au conservatoire, en parallèle d'études aux Beaux-Arts et en anthropologie. «A côté de ça, j'ai toujours fabriqué des choses, ce qui m'a naturellement amené à la fabrication d'instruments anciens», résume-t-il. Une formation large, qui souligne l'aspect multidisciplinaires de la discipline. «On ne peut pas séparer les facettes de ce métier, et il ne faut pas, appuie Julian Cuvilliez. On lutte précisi-



ment contre la tendance à cloisonner les disciplines, qui est très marquée en France.»

Car l'archéoluthier doit, bien sûr, étudier l'archéologie, avec les très rares découvertes d'instruments complets comme la lyre germanique de Trossingen, découverte en 2002. Mais aussi l'iconographie, pour traquer chaque représentation d'instrument dans les tableaux, sculptures et bas-reliefs ; l'histoire de l'art et des techniques ; la musicologie, afin de comprendre à quel répertoire est destiné l'instrument ; et plus largement la socio- logie de l'époque, pour comprendre le rôle qu'avait le musicien et son instrument. Cela va jusqu'à l'étude des pollens pour déterminer le bois à employer, couplé avec l'emploi de technologie de pointe pour analyser cha-

que détail en profondeur. Et encore faut-il faire attention aux pièges, explique Patrick Kersalé : «J'ai fait mes recherches en partant de zéro, car j'ai vite constaté que les ouvrages de musicologie par des non-musicologues contiennent entre 20 et 80 % d'erreurs.» Bref, le moindre élément compte pour obtenir une trame globale de chaque instrument. «Mais tout ça ne donne que des hypothèses, il y a toujours des trous à boucher, poursuit Olivier Féraud. Pour moi, un instrument, c'est presque comme un article scientifique ; c'est le résultat d'une recherche et d'une réflexion argumentée.» Toute sa démarche trouve une synthèse dans son projet Ars Sonic, dont le point de départ est une frise du XV^e siècle découverte à Saint-Bonnet-le-Château, dans la

Audrey Lecorgne,
archéomusicologue
et luthière fabrique
une lyre gauloise.
PHOTO NICOLAS
BRETON ET AUDREY
LECORGNE

un compte précis, comme le précise Olivier Féraud, ils doivent se compter sur les doigts de quelques mains. C'est un choix de vie total, qui, pour Julian Cuvilliez, implique toute la famille. Car à traquer en couple les instruments anciens en Égypte, Côte ou Amérique du Sud, «impossible pour nos enfants de suivre un cursus traditionnel. On fait donc l'école à la maison». Patrick Kersalé, entre expositions et documentaires, savoure sa liberté à travailler seul, bien qu'il dépende d'artisans pour ses reconstructions. Ce qui peut provoquer des aléas : «Pour une reconstitution de trompe en bronze, j'avais trouvé un artisan, mais il a entre-temps été racheté par une boîte chinoise. J'ai finalement dû aller au Népal pour la faire.»

Le choix est également financier, détaille Olivier Féraud : «C'est vraiment une niche, je n'ai pas beaucoup de commandes. D'autant qu'on peut rarement vendre au prix que méritierait le temps passé à la fabrication et le savoir-faire nécessaire. Car le milieu de la musique ancienne n'est pas assez développé pour qu'un musicien puisse justifier des cachets lui permettant d'acheter un tel instrument.» Mais à ses yeux, ces difficultés valent le coup : «Me contenter de fabriquer des instruments, ça n'aurait pas d'intérêt pour moi.»

Reconstruction et création

Car l'objectif de ces archéoluthiers n'est pas froidement scientifique, et vise une restitution au public. Celui-ci se compose de musiciens, d'étudiants, de collectionneurs, de conteurs, ou plus largement de gens «en quête de racines et de simplicité», selon Julian Cuvilliez. «On a la chance de traiter un sujet universel, qui peut attirer la curiosité de beaucoup.» Pour nourrir cet intérêt, il a fondé son propre groupe, Ar Bard, basé sur un répertoire original autour de la lyre. De plus, il n'hésite pas à parfois s'écarter de la stricte authenticité pour créer des lyres électrifiées ou modernisées. Sans oublier de former à l'instrument via la Lyre Academy, offrant des cours en ligne. Chercheur, musicien, formateur, conférencier : tout est dédié à ce métier passion.

Ce sentiment de fierté va même plus loin pour Patrick Kersalé qui, avec le soutien du gouvernement, a pris part dans un vaste mouvement de reconstruction nationale sur les ruines du régime khmer rouge. La reconstitution d'instruments, et la création d'un orchestre dédié nommé Sounds of Angkor, ont permis de reconnecter avec un passé plus glorieux. «À me retrouver devant le roi du Cambodge pour le premier concert jamais donné dans le temple d'Angkor Vat, j'avoue m'être demandé ce que je faisais là.» Pour Olivier Féraud, tout ça est une vraie philosophie. «Mais la philosophie se voit dans l'objet à la fin. Elle s'incarne dans le bois. Et ça sert la musique d'aujourd'hui : ce sont de nouvelles sonorités à explorer, ce qui, dans mon domaine, permettrait de révolutionner le son de la musique médiévale, qui stagne depuis au moins trente ans. Ce que nous faisons est un travail artistique et sonore.»

Loire, montrant huit anges musiciens. Avec l'historienne de l'art Yuko Katsutani et le soutien de la fondation Suntory d'Osaka, Olivier Féraud s'est attelé à la reconstitution des huit instruments représentés, à cordes comme le rebec et la vièle ou à vent comme l'orgue portatif. Plus encore, il a créé et dirigé un orchestre pour reconstituer la musique jouée par ces anges, en se basant sur la frise elle-même et les compositeurs de cette région à cette période, et avec les instruments reconstitués. Cinq ont déjà été réalisés, et un premier concert a été donné en mai 2022. Autant dire qu'avec un tel niveau d'investissement, les archéoluthiers ne sont pas nombreux. Même s'il est difficile d'être

MUSIQUE/

LE LIVE

Hüsker Dü Usine à boucan



HÜSKER DÜ
TONITE LONGHORN
(Reflex)

à boucan psychédélique, dont l'agressivité apparente cacheait mal la paradoxale finesse mélodique. Une sorte de version ultra-violente de The Byrds, dont ils reprendront d'ailleurs le classique *Eight Miles High*. Sélectionnée par leur fidèle ingénieur du son Terry Katzman, tristement décédé depuis, cette anthologie live réjouira les fans d'autant que le son semble excellent.

ALEXIS BERNIER

A la manière de Neil Young plongeant dans les puits sans fond de ses archives, Bob Mould et Greg Norton, les deux survivants du trio hard-core-punk le plus influent de la scène américaine des années 80, ouvrant la voie à des groupes comme Sonic Youth ou Nirvana, exhument régulièrement des enregistrements séminaux qu'ils éditent sur leur propre label, Reflex. Après le riche coffret *Savage Young Dü*, c'est à nouveau leurs débuts que documente *Tonite Longhorn*, dont une version en double vinyle sort à l'occasion du Disquaire Day. Parmi ces 28 titres captés sur scène entre juillet 1979 et septembre 1980, on retrouve des versions de plusieurs morceaux de leur premier album, *Land Speed Record*, qui avait lui-même été enregistré sur scène. Dès cette époque Hüsker Dü qui, rappelons-le, signifie en norvégien «Te souviens-tu?», était une prolifique usine

Nuits sonores

17-21 mai
Lyon

AVALON EMERSON
BLAWAN
CAMION BAZAR
CATERINA BARBIERI
CHARLOTTE FADIGERT
& BOLIS PUPUL
DARKSIDE
DEENA ABDELWAHED
b2b FLORE b2b GLITTER55

ELLEN ALLIEN
ELOI
HECTOR OAKS
JENNIFER GARDINI
b2b GERD JANSON
JOB JOSSE KHALI
LSDXOXO

MACEO PLEX
MC YALLAH & DEBMASTER
MODERAT
PARTIBOÏE b2b
LB AKA LABAT
RED AXES
RICHIE HAWTIN

SASSYGIRL
SETH TROXLER
b2b DJ TENNIS
SKIN ON SKIN
THE SOFT MOON
VELL
VOICES FROM THE LAKE
WINNTERZUKO & REALO
& PLUS DE 150 ARTISTES

nuits-sonores.com

MUSIQUE!


ROMY
Enjoy Your Life

Jamie et Stuart Price aux manettes associés à la chanteuse de The XX transforment un vieux hit néo-classic en un somptueux hymne house pop festival qui n'est pas sans évoquer EBTG ou Róisín Murphy. La kifance.

AUPINARD
Tous les jours

Si vous avez aimé la house déconante de Mr Giscard, vous devriez apprécier ce jeune Bordelais de 21 ans qui jongle avec élégance entre 2 steps, house et chanson-rap. Très loin du gros rouge qui tache.

LA POCHETTE

Madben «Ce signe est un abécédaire»

Pour son puissant album, le producteur techno français souhaitait un visuel simple, mais fort et facilement déclinable, Ludovic Houplain du studio graphique H5 l'a pleinement exaucé. Il raconte.

Le bleu. «C'est la première fois que je collabore avec Madben. Sur la pochette de son album précédent il apparaît entouré d'un liseré bleu, et souhaitait aller vers quelque chose de différent, tout en gardant une continuité. La continuité, c'est le bleu, il tenait à cette touche "Klein". En écoutant sa musique, j'ai trouvé qu'elle ouvrait la porte à la radicalité. Aujourd'hui, je me demande s'il est encore possible de faire des pochettes singulières. La mode est à des effets hybrides ou alors ce sont les pochettes de rap, avec systématiquement un portrait comme dans les disques de variété. J'ai du mal à aller dans ce genre de directions, je pense même que les portraits ne font pas vendre. Madben savait que son album serait percutant et il voulait que la pochette le soit tout autant. Il ne voulait pas de photo et rien d'illustratif. C'est rare de rencontrer quelqu'un qui va au bout de ses idées. Souvent les artistes sont radicaux au premier rendez-vous, mais beaucoup moins ensuite.»

Le signe. «On est vite tombé d'accord sur l'idée de créer un signe, hyper épuré, comme je l'avais fait dans les années 90 avec la typographie de *Super Discount* d'Étienne de Crécy, mais qui pourrait être déclinable et fonctionner sur tous les supports digitaux. Quelque chose qui ressemble à une icône de téléphone mobile. En partant du titre, *Troisième Sens*, j'ai travaillé sur des lignes, des flèches. J'ai trouvé cette flèche centrale qui descend et deux flèches qui montent. Je me suis rendu compte que cela forme la lettre M, si on tourne la pochette à 45 degrés et, si on la tourne dans l'autre sens, le chiffre 3. M comme Madben, 3 comme *Troisième Sens*. Je me suis dit que je ne trouverais jamais quelque chose d'aussi dévoué et impactant en même temps.»



Les flèches. «Dans ce signe, il y a aussi l'idée de connexion et de flux. Après tout, la musique électronique, ce sont des flux et des câbles qu'on connecte, comme cette pochette. C'est un signe qui parle aussi du son. On peut songer à ces pictogrammes qu'on trouve dans les signes d'emploi de machines. C'est un simple étau, qu'on a tous l'impression d'avoir vu mille fois – après tout, ce sont simple-

ment des flèches comme il y en a plein dans la signalétique du quotidien – et en même temps il est porteur d'une infinité de sens. Ce signe est un abécédaire, un vocabulaire que Madben peut décliner à l'infini pour des pochettes de single ou des affiches de concerts. Il est apparu comme une évidence. La création d'une pochette est souvent plus laborieuse.»

Recueilli par ALEXIS BERNIER

ON Y CROIT



Petite Noir Grande lumière

Venu du punk et du metal, le musicien congolais se réinvente dans ce second album aux multiples influences.

Rares sont les artistes pouvant se targuer d'avoir eu un père Premier ministre. C'est pourtant le cas de Yannick Ilunga, alias Petite Noir, dont le père Sylvestre a occupé cette fonction de 2019 à 2021 à la tête de la république démocratique du Congo. Une info loin d'être anecdotique. La carrière sinueuse de cet homme politique explique en effet en partie les nombreux mouvements ayant agité la jeunesse de Yannick, né en Belgique, d'un daron donc congolais et d'une mère anglaise, et qui grandit au Cap en Afrique du Sud avant de s'envoler pour Londres et Los Angeles au fil de ses études. Un francophone – même s'il chante aujourd'hui en anglais – dont les premières passions musicales tournent autour du hardcore et du punk qui rigissent d'ailleurs en fusion sur *777*, le titre d'ouverture de son second album, près de huit ans après la parution du remarquable et lumineux *La vie est belle / Life is Beautiful*. Une apparition sur l'écurie anglaise prestigieuse Domino et adoubée par les références Solange et Yasin Bey, alias Mos Def.

C'est aussi le fondateur du mouvement artistique Noirwave, avec son ex-femme aux talents pluridisciplinaires (mode, photo, etc.) Rochelle Nembhard, visant à briser les stéréotypes liés à la culture africaine actuelle. Il démontre largement avec cet ébouriffant *MotherFather*. Au risque de déroter de prime abord par l'immesse variété des climats traversés.

Son homogénéité n'apparaît finalement comme une évidence qu'après plusieurs écoutes. D'autant plus que Petite Noir peut nous transporter dans un seul morceau d'un pop psychédélique à la Love, à un rap pétillant (le remarquable *Blurry* avec Sampa the Great). *Numbers* évoque, lui, une sorte de trip hors fantomatique à la Massive Attack bercé par de délicates touches de percussions. On les retrouve aussi en clair-obscur, accompagnées par des cordes sur le déchirant *Concrete Jungle*. Un manifeste sous haute fièvre spirituelle qui doit, selon son



PETITE NOIR
MOTHERFATHER
(Roya/Kuronoko)

auteur, nous pousser à rechercher le Dieu qui est au fond de nous, tout en unifiant notre part masculine et féminine. Vaste programme! Un «Petite» vraiment devenu très grand. Mais arrivera-t-il pour autant à concrétiser son fantasme absolu : être à l'affiche du festival metal anglais de référence, le Download? L'appel est lancé.

PATRICE BARDOT

Vous aimerez aussi

BLOOD ORANGE
CUPID DELUXE (2023)

Connu pour son goût original pour les guitares dans le rouge, Devonté Hynes en réinvention permanente pour un sommet de pop audacieuse et radieuse.

SPOKE MATHAMBO
MEANS BEAT CODE (2017)

L'inventive du célèbre producteur sud-africain au sommet entre rap, kwaito, house, pop, Ca danse au moins autant que ça réfléchit.

YOUNG FATHERS
HEAVY HEAVY (2013)

Dernière œuvre en date de l'épatant trio écossais qui boulescule tous les genres (rap, folk, pop, électronique) pour inventer son propre langage. Puissant.

MINIONS**Shall We Get Started**

Ces Rouennais ont décidément une écriture particulière. À l'image de ce dernier titre somptueusement ébloui entre synthé vintage qui roucoule et enrôle avec un new wave. Mais c'est que ça pulse grave!

THE ORELLES**Tableau 002**

Pop, drum'n'bass synthétique, cordes, infrahasses et voix triturée... Le trio britannique The Orelles ne produit pas des morceaux, mais des tableaux, ce qui éteint tout ce qui lui passe par la tête. Ludique et réussi.

CHASSOL**l'm Not a Real Person**

Alors que se multiplient les (belles) expositions, Chassol rend hommage à sa manière à Jean-Michel Basquiat en malaxant ses propos comme le peintre le faisait avec les signes et les références dans ses œuvres. Réjouissant.



Retrouvez votre playlist et un titre de la découverte sur *Libération.fr* en partenariat avec Tsugi radio

CASQUE T'ÉCOUTES?**Nicole Ferroni**

Humoriste

«Le tout-venant du boum-boum ou du tsoin-tsoin»

ALBIE CAUDIER

On a découvert ses chroniques joyeusement décapatées sur France 2 ou France Inter, mais, en marge de ses spectacles comme *C'est ma tournée*, je vous offre un vers, qu'elle reprend jusqu'au 5 mai dans les bars de Marseille et à son région, Nicole Ferroni est aussi comédienne – on peut la retrouver actuellement dans la série *Aspergit* sur OCS.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adores-tu ?
Would I Lie to You de Charles & Eddie (on this brushing).

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?
Autoradio. Notamment les radios dans l'auto, c'est-à-dire les radios locales qu'on capte à Aubagne au gré des virages : Mistral FM, Maritim, Radio Star...

Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?
Happy Flowers de ma collègue Marie Reno, en CD, dans une belle pochette avec des fleurs dont la douce couleur printanière contraste bien avec le titre. Merci Jacques et Michel.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?
En général, j'écoute celle du bar dans lequel je me pose pour travailler. Ce matin, au Mansart, j'ai

eu le droit à une belle playlist année 80 : George Michael, Eurythmics, Frankie Goes to Hollywood...

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

On n'appelle l'ovni de Jul. Ya-t-il un label auquel vous êtes particulièrement attachée ? Je dirais Island Records car c'est le petit logo que j'observais sur la plupart des albums de mon adolescence : Cranberries, U2 ou Jahm Levi, ce petit palmier me suivait toujours... et a continué de me poursuivre ensuite chez Amy Winehouse, Justin Bieber, etc.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Celle de Roméo Elvis, *Chocolat*. Le fait qu'il ait choisi cette photo ratée de lui en guise de pochette, avec de yeux mi-clos, la bouche ouverte, est un bel appel à l'autodérision.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?
Thank You for Hearing Me de Siân O'Connor.

Votre plus beau souvenir de concert ?
J'en ai deux : Katy Perry à Bercy qui a eu un problème de micro alors qu'elle était suspendue dans les airs et que on a bien ri (avec les 13000 spectateurs) et... Francis La-

lanne, mon premier concert : offert pour la fête des mères dans ma ville, Aubagne, quand j'avais 7 ans. J'avais eu un autographe!

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound system ou n'allez-vous jamais en club ?

J'y vais moins car j'ai 41 ans, et qu'au-delà de 19 ans, on est vite perçue comme ayant une DLU trop élevée, mais j'occupe toujours les dancefloors des événements auxquels je suis conviée : mariage, baptême, cérémonie de remise de prix... Je danse sur Cloco, Abba, Sardu mais aussi Oliver Tree, Robin Schulz, Parovoz, DJ Snake. Le tout-venant du boum-boum ou du tsoin-tsoin.

Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène, mais dont vous adorez les disques et inversement ?

J'avais des billets pour voir MGMT aux Déferlantes... duo dont 50 % sont venus. Seul Andrew VanWyngarden était sur scène. Ma satisfaction en fut donc proportionnelle (60%), alors que j'étais fan à 100%.

Votre film musical préféré ?
West Side Story, la version de 1961 qui a bercé mon enfance parce que ma grande sœur l'aimait beaucoup. Et le clip *Thriller* de Michael Jack-

son. Je me repassais souvent en VHS cette histoire de la fille qui voit son amoureux devenir un zombie loufo-garou qui lui hurle «Go onnaaaa» avant d'entamer la meilleure chorégraphie au monde.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Une playlist de chansons italiennes à l'ancienne, construite pendant un week-end en Italie, avec notamment l'excellentissime *Se bruciassi la città* de Massimo Ranieri. Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Jeanne de Lornepal. Je pense que 50 % des écoutes de l'album sont réparties entre ma nièce Eléa et moi.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?
J'aurais bien aimé être une Pointe Sisters ou une Sister Sledge. Une femme qui chante et danse disco avec des securs.

Recueilli par ALEXIS BERNIER

SES TITRES FÉTICHES**GUITEN***Bohemian Rhapsody* (1975)**AKHENATON***Mon texte le savon part III* (2014)**HARRY STYLES***As It Was* (2022)**AGENDA**

Qu'on les déteste ou les adore, le duo ascendant **vierte** (photo) laisse rarement indifférent. Normal, puisqu'il faut imaginer une émeute gothique de Mylène Farmer s'enlevant dans les aigües sur de la techno hardcore qui basonne, managée de trance «commerciale». Ettrangement, ça fonctionne plutôt bien. Popularisé avec le formidable *Polit Solait*, il y a deux ans, le duo sort son premier véritable album, *Une nouvelle chance*, et tourne dans toute la France pour le promouvoir. Une expérience sans équivalent.

Co samedi à Reims, la Gastronomie **Vendredi** et **samedi à Paris**, le **Trianon**.



SERENITA REZINEANU

Dix ans après sa disparition, il est temps de dépoussiérer l'un des totems de la chanson française, **Georges Moustaki**. Pour lui rendre hommage et rappeler que ce disciple de Brassens, très grand parolier (pour Piaf, Barbara ou Reggiani), était un auteur libre et bohème, toute une génération se chassons. Parmi les invités : Cali, Gauthier Sers, Agnès Jaoui, Angélique Kidjo, Yves Jmai, Eliodie Frégé ou Cyril Mokaïeh qui lui consacrent son propre spectacle sur les scènes de France.

Co mercredi à Paris, l'**Olympia**.

Figures du metal et de l'indus français des années 90, les **Tropeuses Pal** avaient un peu disparu des radars depuis l'époque où ils faisaient scandale sur Canal + pour une histoire de «petite strouctue» immortalisée par les Guignols. Surprise, ils reviennent avec un nouvel album, *Screamers*, et une série de concerts remuants comme aux premiers jours.

Co jeudi à Paris, la **Marquinière**.

LA DÉCOUVERTE**Tressaillements de Terr**

On peut être native de Belo Horizonte au Brésil, aimer la bossanova, porter un pseudonyme inspiré par un des personnages du classique d'animation français *Planète sauvage* et s'épanouir au sein de la capitale allemande. Si tous les berlinois semblent irrémédiablement mener à Chemnitz l'underground électronique mondial, Daniela Caldeias, alias Terr, n'a jamais appartenu ni à la scène techno minimale ni au courant maximaliste qui ont longtemps dominé le son berlinois.

Le duo du punk rock avant de découvrir l'électronique, cette productrice, DJ et chanteuse d'élite plutôt dans une veine italo-disco revisitée, attend inspirée par la musique de Giorgio Moroder (notamment *Tale of Devotion* Synny Ver-



sioni qui ouvre son premier album), la pop synthétique et l'acid house. C'est chez les Anglais de Phantasy Sound que ses productions ont trouvé refuge. Un trio d'épatants maxis a convaincu le patron du label, Erol Alkan, qui con-

naît son dancefloor sur le bout des ongles, de la pousser à se lancer dans la conception d'un album. Fusion parfaite entre dancefloors modernes et mécanique disco, *Consciousness as a State of Matter* séduit par sa finesse et sa légèreté. Avec peu d'éléments – un chant mutin, des beats simples, des boucles limpides, un groove sucré, et surtout un son du gimmick imparable – Terr accroche immédiatement l'oreille et déroule sans peine son univers à la fois chantant et imparable. Un antidote à la sidurde de cavalcade pratiquée sur les dancefloors contemporains.

BENOÏT CARRETER

TERR CONSCIOUSNESS AS A STATE OF MATTER (Phantasy Sound)

LIVRES

Par PHILIPPE LANÇON

Vingt ans après leurs premières aventures, les mousquetaires ont vieilli, mais Jean-Patrick Manchette, non : c'est qu'il n'a pas perdu des illusions qu'il n'avait pas, ou dont il se méfiait. Le passé, la morsure du passé, une sorte de rêve aristocratique et résistant à l'état nerveux, le maintienement. Et on le lit lui ça ; pour maintenir et se maintenir. Décembre 1980 : « On peut dire que je suis influencé par tout le roman noir américain, et tout le film noir. Quant aux références, j'ai les mêmes que la plupart des amateurs. Mon problème c'est cette histoire de référentiel : le fait que tout ce que j'écris est notamment un commentaire sur une forme dont l'époque est passée. » Notamment.

Dans son île déserte, lui l'agoraphobe, il emporterait *La Clé de verre* de Hammett, les romans de Flaubert (qui « a quasiment fondé le style objectif, behavioriste que le roman noir classique utilisera »), les disques de Clifford Brown. Il connaît tout sur les linguës, mais, comme il n'en a jamais touché un, il s'en passera. Autre, les eaux pleines de méduses du capital-monté et inondent tout, culture et contre-culture. Dans l'île, Hibernatus Manchette, tel Robinson, survit en action. Ses analyses valaient pour hier (fin des Trente-Glo-

rieuses, victoire du néolibéralisme). Elles valent souvent pour aujourd'hui. En 1979, évoquant la culture populaire américaine des années 20 aux années 50, il dit : « *Le marché de la culture (et de la sous-culture) a massivement offert au public, pendant cette période, la représentation de tout ce dont les gens étaient privés pratiquement (l'aventure, l'amour, la liberté, etc.). Justement parce qu'elle était victorieuse partout, la contre-révolution pouvait offrir impunément sur le marché cet ensemble de représentations. A présent que les gens ont recommencé de vouloir posséder réellement ce dont ils ne possédaient que le rêve, le Capital, pour se défendre, ne diffuse plus ces représentations plaisantes, mais principalement des lamentations réformistes, angoissées, sur la douleur d'être homme, femme, enfant, nègre, pâle, veau, vache, cochon, couvée, etc. Je n'aime pas ces productions, en général.* » C'est peut-être dur qu'elles ont survécu à la mort de l'écrivain, en 1995. Elles se sont multipliées, vivent mieux que jamais : les plaintes particulières alimentent le commerce général.

En 2020, la Table Ronde publiait ses lettres (*Libération* du 22 mal 2020). L'éditeur public aujourd'hui des entretiens donnés à la presse entre 1973 et 1993. Ils ont été réunis par son fils, Doug Headline. Peut-être ont-ils été enregistrés ? On dirait que Manchette a tout écrit, tant le propos est précis et le ton, uni : écrivain

jusqu'au bout de la nuit, de la langue. Répétant donc toujours les mêmes choses, sur la base d'un constat révolutionnaire désenchanté. De manière plus concentrée que dans ses lettres. Les variations sont dues au temps qui passe, à un contexte politique et à une situation personnelle (mentale, physique) qui évoluent. On est aussi content de retrouver ce style, ces obsessions, ces références, cet élitisme antipopuliste d'extrême gauche, qu'on peut l'être de revoir pour la dixième fois un film de Fritz Lang dont la forme est si nette, si cohérente, si peu gluante, qu'elle touche au mythe. Son pessimisme réveille l'âme et réactive le plaisir.

Impasse formelle

Les journalistes qui l'interrogent, bienveillants et précis, le condamnent certes à la répétition, à rejoindre en enfer le personnage qu'il est devenu, mais cet enfer est si bien pensé, si bien taillé à coups de machettes, qu'on l'y suit comme au paradis. Les entretiens ont été donnés à toutes sortes de journaux (spécialisés dans le cinéma, la bédé, le polar, mais aussi, par exemple, deux fois à *Libération*, en 1982 et 1991, et, en avril 1985, pour le magazine *Lire*, à un jeune écrivain nommé Emmanuel Carrère). Les premières années, il publie encore. À partir de 1980, il le publie plus : le devient exclusivement le commentateur de son travail passé, de ses travaux inaboutis, des livres qu'il lit, qu'il traduit, de sa propre histoire et de l'impasse dans laquelle il se trouve : impasse formelle provoquée par la faiblesse du contenu (politique, social), puisque la forme est toujours liée au contenu. Manchette développe donc sa manchette, et il le fait bien : au confluent intime de l'idéal politique, de la culture littéraire et cinématographique, dans un monde auquel, comme Burt Lancaster dans *Furcure apache*, il semble dire salut, blessé à mort, roulant une dernière cigarette avant de finir hors-champ. Au début, en 1973, il a 30 ans, du succès, beaucoup de travail (romans, cinéma), et il y croit encore : « Ce à quoi j'aimerais arriver, je ne sais pas si j'y parviens, c'est à la création de personnes ne supportant pas leur vie quotidienne, et qui est dans une certaine mesure une faiblesse, et qui, ne pouvant ni la supporter ni s'en accommoder, ni s'organiser pour... nous simples, disons subvertir l'ordre existant d'une façon effectivement dialectique et langanimie, sortent dans la rue et se mettent à tirer. » Lacte gratuit ne l'est jamais tout à fait : il y a du sur-réaliste (et du situationniste) en lui ; et de l'utopiste maintenu en camisole par le style : « Je cherche dans la littérature la répercussion de la destruction du réel et de la violence qu'il provoque. » Cette année-là, il publie dans la *Séne* le roman *Morgue pleine*, travaille à *Badatouan* et de deux de ses romans *O'lings*, *à châteaux* et *Nada*. Le premier devrait être réalisé par Jean-Pierre Mocky, mais ça se passe mal. Il travaillera en 1980 avec Mocky sur un autre film, *Folle à tuer*, un boulot alimentaire comme il en fait tant pour payer ses impôts et faire ses *éconocroques*, mais ça n'ira pas mieux. De décembre 1980 : « Il n'y a rien à en dire, sinon que Mocky est laid, stupide, et devrait utiliser un déodorant corporel, et se faire les ongles. Quant au casting, l'accord de Marlène Jobert a été utile au financement du film, et elle n'est pas

Jean-Patrick Manchette en 1976.
PHOTO JACQUES ROBERT



mal. Lonsdale est un plaisir, comme toujours. Le reste est sans intérêt et je m'en fous. »

Coups de Chabrol

Avec Chabrol sur *Nada*, ça se passe mieux, malgré « l'inimitié politique », parce qu'en privé, il est impossible d'avoir de l'inimitié pour Chabrol après qu'on a mangé à sa table. » En

Jean-Patrick Manchette Le passé des illusions

Publication d'un recueil d'entretiens donnés à la presse entre 1973 et 1993 par l'auteur culte du roman noir.

On y retrouve son style, ses obsessions, son élitisme anti-populiste d'extrême gauche et des analyses toujours actuelles.



réalisant *Nada*, se souvient Manchette sept ans plus tard, Chabrol *ou respecté tout le texte, sauf sur deux points. Il a fait sauter la charge contre l'humanité, et une phrase du dialogue contre la démocratie représentative* ("Le capitalisme technobureaucratique qu'a le con en forme d'urne"). Phrase qui est plus ou moins bien répétée aujourd'hui par beaucoup de

gens, par exemple face à Emmanuel Macron : c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleurs soupes. Dès 1973, au moment où sort le film, Manchette précise que les coupes du cinéaste ont été «*deux interventions bien précises : on se ne foue pas de la queue de l'Humas et on ne se foue pas de la queue de la démocratie. Pour le rest, il a rendu les terroristes complète-*

«De temps en temps, des lecteurs m'écrivent pour me demander comment je peux oser vendre à Delon. Personnellement je préférerais vendre à Fritz Lang.»

ment ridicules, simplement par la mise en scène et la direction d'acteurs». «Stalinien ou social-démocrate ?» demandent les interviewés. «On peut dire PCF, je dis stalinien, répond Manchette. Je crois Chabrol quand il déclare joyeusement à Paris Match, et d'ailleurs pour faire glousser de Joie Paris Match, qu'il adorerait un cinéma nationalisé et tourner des films sur la culture des bettes en Champagne humide pour le compte de l'Etat. Oui, ça lui plairait bien, le capitalisme bureaucratique, et d'être un cinéaste d'Etat, un héros de l'Union soviétique, qui tourne des films sur les bettes. Par perversité, remarquez.» Tout Manchette, sa distanciation, son humour, sa justesse, est dans cette flegmatique tirade à propos d'un homme qu'il apprécie, particulièrement dans la dernière phrase: le pas de côté, l'entrechat, qui révèle l'intelligence qu'il a de son sujet.

Ses romans l'enrichissent, car ils sont vendus à Delon. «Ce qui ne manque pas de piment, lui dit Serge Loupien dans *Libération* en 1982, c'est que Delon, catalogue homme de droite, adapte systématiquement les romans de Manchette, intellectuel de gauche notoire.» Il répond : «Ben oui. Je ne sais pas pourquoi mais j'en suis très content. Puisque c'est pour ça que je vais pouvoir passer six mois à rien foutre.» Autrement dit, à écrire ses propres livres et, accessoirement, à se la couler douce. «Comme je ne suis pas tellement linéaire, ajoute-t-il, je ne pense pas prêter la main à une opération d'abrutissement des masses. De temps en temps, des lecteurs m'écrivent pour me demander comment je peux oser vendre à Delon. Personnellement je préférerais vendre à Fritz Lang. Malheureusement il est mort et ne m'a jamais rien proposé.» Il dit à peu près la même chose, la même année, à la *Revue du cinéma*, en qualifiant Delon de «héros de notre temps, en ce qui me concerne».

De toute façon, l'auteur est soumis au système, même quand il le dénonce : est un mantra de ces entretiens, comme de ses lettres. Manchette a lu Hegel, Marx, ne les oublie pas. Septembre 1980 : «L'écrivain ne peut faire ce qu'il veut de son envie de créer, sa force de travail est à lui aussi est une marchandise et "tous les matins, je vais au marché", disait déjà Brecht. Il serait ridicule et répugnant d'entendre le vieux refrain, moi-aussi-je-suis-un-prolétaire. Techniquement, c'est faux la place de l'auteur dans les rapports de production supérieure plutôt à celle du petit artisan soustraitant, propriétaire de ses instruments de travail et n'employant généralement pas d'ouvriers (sauf certains auteurs trop prolifiques pour être seuls), d'où ses penchants volontiers anarchistes quand il est de gauche. Mais l'auteur, même quand son revenu le placent dans

JEAN-PATRICK MANCHETTE
DERRIÈRE LES LIGNES
ENNEMIS. ENTRETIENS
1973-1993. Edition établie et
présentée par Nicolas
La Flèche, préface de Jacques
Faulstich. La Table Ronde, 300 pp.,
24 € (ebook: 16,99 €).



la tranche inférieure des privilégiés (j'y suis presque arrivé), subit la domination du capital, il est exploité et aliéné.»

Dans ce contexte, Manchette n'est pas tendre avec la plupart de ses collègues «polareux». Juin 1980 : «Il se trouve qu'il y a une mode, c'est d'être un marché : n'importe quel bouquin violent, de gauche et écrit plus ou moins en français trouve un éditeur, et j'ai l'impression qu'il y a une énorme proportion de décrets — écrits par des gens qui sont sûrement très sympathiques politiquement — mais je crois que c'est souvent de la bouillie pour les chats, comme disait ma grand-mère...» Laquelle, écossaise, «avait été suffragette, s'était couchée sur les voies de chemin de fer et tout ça, et elle avait fait partie de la première génération de filles admises dans les universités britanniques. Quand j'avais huit ans non ce n'est elle, mais à vingt-trois ans, elle avait écrit plus ou moins de corbeaux, un mètre quatre-vingt et s'habillait en rouge, ce qui semait la panique dans le petit village normand où elle résidait ; et elle lisait la *Série noire*.»

La ligne de crête et de tension de ces entretiens, entre passion esthétique et combat politique, est, sans suite, il ne publiera plus un hasard, si, ensuite, il ne publiera plus. Une chronique cinématographique publiée dans *Charlie* en 1979 résume la perspective (1). Il vient de voir *Passé ton bac d'abord*, de Pialat. C'est bien, mais est-ce encore la *misère que Pialat filme, la misère des adolescents contemporains, et la mécanique par quoi la société transforme patiemment de jeunes êtres humains en vieux cons. Mon goût naïve guère ce réalisme, et mon esprit s'en méfie. Je préfère les singes géants, les chevachés fantastiques et les ballets nautiques. Je ne suis pas certain qu'il suffise à présent de "rendre la honte encore plus honteuse". Quand je m'approprie Hollywood dans la pénombre du temps et du souvenir, j'y vois une affirmation positive de ce que nous devons posséder et dont nous ne possédons que le rêve, et que laine vain ne réaffirme encore sur les écrans, de foire en loin.»*

«Aristocratie»

Ce qui désespère et dégoûte Manchette, ce baudouin-bisbigillon, ce seigneur finement trempé, phénomènes qui lui semblent évidents et qu'il conçoit : la décrépitude de l'art (donc l'idée bide de faire encore de la «littérature»), la récupération des séquences par l'industrie du spectacle, la dissolution de la conscience politique dans ce mélange de commisseries et de bêtise que constitue l'illusion idéologique. En 1988, alors qu'il ne publie plus depuis huit ans, il dit à Manuel Vázquez Montalbán qu'il faut refuser «toute forme de conditionnement médiatique, parce que cela revient à suivre les modes que ce type de culture impose, et, au fond, à accepter une certaine forme perverse d'honorabilité». Ce qu'il reprochait déjà, presque tendrement, à Chabrol quinze ans plus tôt. L'écrivain espagnol lui répond : «Je comprends votre position, mais je crains qu'elle ne soit à l'accepter aristocratiquement, et ainsi que s'il l'écrivain ne tient pas compte dans sa conscience de l'art de la culture audiovisuelle, la littérature est condamnée à mort. Ou alors, les écrivains se l'ont entre eux.»

(1) Dans Les Yeux de la momie (Wombat, 2020).

LIVRES/ POÈMES

Orage mécanique Dans «Grip», trois femmes et la F1 par Elsa Boyer

Par **ÉRIC LORET**

L'expression usée «homme-machine» ou «dans la machine», malgré son air neutre, ne dit précisément pas «femme-machine». Sans faire pour autant œuvre militante ou engagée, Elsa Boyer plonge avec *Grip* trois femmes dans des voitures de Formule 1 - des cas fictifs, si l'on considère la faible proportion féminine sur les pistes. L'auteure a d'ailleurs choisi de ne pas le nommer ni de donner aucun indice sur un référent possible dans le monde réel: aucune Giovanna Amati ici (la dernière à avoir couru en F1, en 1992), aucune endurance Sophia Florschütz (9 ans 24 heures du Mans en 2020). Le sujet, comme le titre l'indique, c'est bien plutôt le «grip», c'est-à-dire l'adhérence entre les roues et la piste, mais aussi entre l'image médiatique et la performance ou entre les médiatisations mathématiques de la course et le corps des pilotes: «Une allure sans friction. Le rythme augmenté dans les virages à basse vitesse et elle maintient son niveau dans les virages rapides. Les ingénieurs ont modifié toutes les pièces léchées par les flux.»

Si l'on ne sait rien de la course automobile, on sort moins inculte de *Grip*, ayant appris entre autres que, comme dans la plupart des sports, le travail se fait ici en équipe, particulièrement entre ingénieur et pilote; qu'on peut gagner en perdant (du temps aux stands de ravitaillement); que tout le monde n'a pas le même matériel; qu'il faut de bons muscles au cou pour «encaisser les forces» et la liste des principales pistes et écuries du monde et plein d'autres choses encore, dont le fait, plus attendu, que les femmes y sont discriminées sur des clichés sexistes: «Elle pilote pour l'instant dans une écurie pressée médiocre. Et elle pilote leur pire voiture...|| Celle sur laquelle on teste jusqu'à épuisement les forces financières et exploiter les performances. Elle s'est de toute façon construit un douz pour absorber les regrets.»

Il y a trois séquences sans intrigue et trois femmes, soit trois façons de faire corps avec la mécanique et vice-versa. Un livre qui «se situe entre les musiques et la fibre de carbone», indique le mode d'emploi. On sait qu'Elsa Boyer est philosophe, phénoménologue, spécialiste des jeux vidéo et du cinéma, dans le *Conflit des perceptions*, paru aux mêmes éditions MF en 2015, elle convoquait Husserl, Derrida et Stiegler pour inscrire l'expérience de conscience à l'œuvre dans la réalité virtuelle ou le gaming. Ici, la course automobile est, comme le football dans *Mister* (POL, 2014), une façon de penser plus généralement nos régimes de représentation à l'ère numérique et comment notre connaissance est celle d'une projection, d'une anticipation de fréquences, cadrages, rythmes, influx divers, plutôt que celle d'un «for intérieur»: «Étant quand elle crève le cadre, quand elle dissimule des éléments de preuve et de fond plat sur l'image, son annonce se perçoit en plein zoom.» En ce sens, *Grip* est une époque «borg» pour le lecteur avant - une expérience ultra-réaliste et triplante de désindividuation. ◆

ELSA BOYER GRIP
Éditions MF, 160 pp., 16 €.

Weyergans entre divin et divan L'écrivain et «Quarto»

Par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**

Femmes femmes... Né en 1941 et mort en 2019, François Weyergans a vécu au temps où l'on chantait «Prosper youpla boum» après une rencontre amoureuse et où l'on écrivait des merveilles et des naïvetés sur les femmes. On les rendait ainsi pleinement sensibles dans un texte. Maintenant, c'est sur les hommes que l'on écrit, et pas tellement des merveilles. Les couples, tous sexes confondus, sont-ils plus heureux pour autant? Les femmes abondent dans les romans de l'écrivain belge réunis en un volume que préface, de façon vraiment remarquable, Frédéric Beigbeder. Si elles sont importantes chez l'auteur de *Franz et François*, «la pièce maîtresse de ce volume. *Le Grand Éluve*», publié en 1997, c'est parce que le père de Weyergans avait un problème avec elles. Car ce n'est pas autour des femmes que tout tourne chez François Weyergans; c'est autour de son père, pour le dire vite. *Franz et François* raconte leur relation, devenue avec le temps une non-relation.

«Portnoy gory». En exergue de cette autofiction est placé ceci: «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils.» (*Mathieu*, II, 27). Beigbeder note: «Ce livre, à sa parution, a calmé les derniers récalcitrants, et immédiatement propulsé Weyergans, à 56 ans, au titre de Sauveur de la Littérature Française. Franz et François rend jaloux mais c'est une saine émulation. Son «anglo-saxo-cosmique» (Beigbeder), son autodérision et son obsession sexuelle incitent l'auteur de *L'Amour dure trois ans* à rapprocher Weyergans de Philip Roth. Le premier est le «roy gory». En ce sens, Weyergans, qui physiquement tenait de Woody

Hypocondriaque, agoraphobe, François Weyergans était connu pour deux autres névroses: la procrastination et le retard. Il n'est pas arrivé à l'heure à sa réception à l'Académie française.

Allen et de Jean-Luc Godard qu'il connaissait et appréciait, n'a rien d'un air américain. Son écriture imprégnée par Montaigne dans la façon d'aller à sauts et à gambades, ses références culturelles le ressemblent très français, bien qu'il soit né en Belgique. Weyergans fut reçu à l'Académie française en juin 2011, preuve qu'il n'était pas entièrement un hurluberlu détaché des contingences, comme il le pouvait en donner l'impression; les hommes comptaient pour lui. Sur son épée il fit graver ces mots de Paul Valéry: «Plus je pense plus je pense.»

La chronologie, détaillée et subjective, qui précède les sept romans rassemblés dans ce volume permet de sentir à quel point pesait la religion catholique sur la tête voire sur le corps de François Weyergans. Né en 1912 en Wallonie, son père était catholique jusqu'au bout des ongles. Écrivain et éditeur, il organisait des pèlerinages avec sa femme et leurs enfants pendant les vacances. Excellent élève, François allait en classe chez les jésuites. Franz a vécu avec ferveur dans la fidélité conjugale, ce qui ne fut pas le cas de François Weyergans. Dans *Franz et François*, le fils cite un extrait d'un livre de son père: «L'aveugement de l'amour est d'abord de s'admettre mutuellement. S'admettre: accepter qu'elle soit féminine, accepter qu'il soit masculin. Féminine, avec cette faculté de se replier brusquement, avec ce besoin d'admirer, avec cette patience constante, ce don de la silence, ce refus de toute violence. Masculin, avec ce besoin d'affirmer, ces grands rires qui sonnent, cette tendresse exigeante, et le vent du dehors qu'il ramène dans son manteau.» Papa, tu me copieras cent fois: «L'homme rapporte le vent très bien sans mal, alors que le narrateur constamment d'avoir le don du silence.»

Les femmes des livres de Weyergans ne sont pas toujours soumises, mais parfois elles le sont. Dans *Le Père* (1973), il écrit: «Le grand secret, c'est qu'elles se débrouillent très bien sans mal, alors que le narrateur à rien sans elles.» Après une étonnante ellipse sur le destin de la famille Weyergans pendant la Seconde Guerre mondiale, la chronologie rappelle les premiers pas professionnels de son futur écrivain. Il est crucial à cet égard que: «Quand les livres n'entraient que ce que je ne les comprenais pas, je signais lui qu'il fallait enlever la lecture aux "grands adolescents" [...]. Ma collaboration cessa au bout de trois numéros, parce que je n'étais pas sans textes à

«L'expression de l'abbasée était hasardeuse. Sa langue, comme son esprit et son corps, s'était usée au métier de visionnaire. Elle mêlait dans ses discours le dialecte au latin, ainsi que des mots qui existaient dans aucune langue.»



François Weyergans. PHOTO PIERRE MICHAUD.

temps.» Hypocondriaque, agoraphobe, souffrant de crises de tachycardie, François Weyergans était connu pour deux autres névroses: la procrastination et le retard. Il n'est pas arrivé à l'heure à sa réception à l'Académie française.

Philologie romane. Comme le mentionne Beigbeder, Weyergans était «un homme qui savait mieux que personne raconter qu'il ne savait pas raconter». Trois jours chez ma mère, qui obtient le prix Goncourt en 2005, joue sur cette corde: l'impossibilité d'écrire - qui peut s'avérer agaçante. Chacun de ses romans rend compte du processus d'écriture et se corrige en même temps qu'il s'écrit. Mais le charme de la plume est si présent que la crispation du lecteur se tasse. Après s'être inscrit en philologie romane à Bruxelles, Weyergans a un choc esthétique en assistant à un ballet de Béjart dont la musique est composée par Pierre Henry. Il devient l'ami de Béjart, bifurque, et prépare le concours de l'Institut des hautes études cinématographiques, l'Idheo, où il est reçu premier en 1960. Il rencontre Rossellini en 1962 et la même année rate pour la première fois de sa vie la messe dominicale. Weyergans devient cinéaste et critique cinématographique: plusieurs de ses critiques, publiées notamment dans les *Cahiers du cinéma*, figurent en fin de volume.

En 1963, il commence une analyse avec Lacan et s'en inspire pour son premier

MARINA TSVËTAËVA
APRÈS LA RUSSIE
 Traduit du russe et présenté
 par Bernard Kreisz,
 Rivages poche «Petite
 Bibliothèque»,
 160 pp., 870 €.



«Il est une heure pour les mots. / Depuis les mutismes insensibles / la vie transmet / hautement ses droits. Peut-être – à cause de l'épaule / serrée par un front. / Peut-être – à cause d'un rayon / invisible le jour. / Pour une corde vaine, / restes – geste vers un drap. [...]»

SAM SHEPARD
L'ESPION QUI EST EN MOI
 Traduit de l'anglais (États-
 Unis) par Bernard Cohen.
 Pavillons Poche, 128 pp., 7 €.



«Vu d'une certaine distance. C'est-à-dire vu de l'autre côté de la rue, pas facile de deviner son âge à cause de la véranda enveloppante. Et à cause de ses lunettes de soleil en bandeau. Violettes. À la Lone Ranger. Bandit masqué. Je ne sais pas ce qu'il cache.»



GAMMA-RAPHO

L'adieu au molosse L'alpiniste Cédric Sapin-Defour se retourne sur treize ans d'dylle avec son bouvier berinois

Par FABRICE DROUZY

Une histoire d'amour. Intense, passionnée. Qui commence banalement par une petite annonce. Hésitation, doute, va-t-on être déçu ? Puis vient la première rencontre et le coup de foudre, comme une évidence. Avec ces regards qui se croisent, s'accrochent, se comprennent avant les premiers mots. Très vite, un nouveau rendez-vous, puis le début d'une vie à deux. La première nuit qui sera suivie de tant d'autres. Les longues promenades, les repas partagés, les confidences... Cédric Sapin-Defour est écrivain, alpiniste et chroniqueur. Ubac, lui, est un bouvier berinois. Un mâle. Une grosse tête de 50 kilos. «Intelligent, affectueux, loyal, fidèle», nous apprend Wikipédia. Et c'est l'histoire de leurs treize années de vie commune que raconte l'auteur dans son *Odeur après la pluie*. On balade tout de suite la critique. Rien de mièvre ni de «bêbêtes» dans ces quelque 300 pages autobiographiques. Aucune misanthropie, aucun anthropomorphisme. Rien d'extraordinaire non plus dans ces souvenirs décrits avec justesse et le joli style de l'auteur. Juste une histoire d'amour entre un homme et un animal.

Forêts. Il y a ces mille détails du quotidien. Sa place dans la maison, le bazar joyeux, les sorties par tous les temps... Il y a la nature que l'on apprend à voir différemment. «Avant Ubac, je m'estimais seul dans les forêts et les montagnes, à mon retour, n'ayant pas vu d'homme, à qui voulait l'entendre je claironnais cette solitude. Seul au monde ! En réalité, m'a-t-il appris, des milliers d'autres m'étaient aperçus, examinant, laisse-passer.»

Il y a le temps qui s'élargit ou se contracte. Car vivre aussi intensément avec un être condamné à disparaître bien avant vous rend chaque instant plus précieux, plus douloureux à mesure que les années passent et que les rendez-vous chez les vétérinaires ne sont plus les visites sans soucis des premiers mots. «Avoir un chien resserre le temps et en bouleverse les pulsations. C'est à la fois plaisant en ce que l'on ne néglige rien mais terrorisant car c'est bien l'inextensibilité de tout cela qui vous intime d'en éprouver chaque minute.»

Bruit des griffes. Et le temps passe comme il passe, au galop. Arrive la fin, la maladie, les derniers jours tant redoutés et cette souffrance que l'animal peine à comprendre, malheureux de la tristesse qu'il inflige à son maître. Ne comprenant pas pourquoi, pour la première fois, l'homme en qui il a toute confiance ne peut rien pour lui. Enfin l'absence, ces moments «où je ne vais faire que ça désormais : chercher partout ces yeux qui me cherchent partout». Ces petits riens qui vrillent le cœur et font des boules au ventre. Une écuelle vide, le silence, ces pièces absurdement vides, le bruit de ses griffes que l'on croit entendre sur le plancher», son odeur après la pluie... Une émotion dans laquelle on mettra pièce-mêlée ses propres souvenirs ou ses angosses à l'idée de la disparition d'un proche ou d'un animal. ▶

CÉDRIC SAPIN-DEFOUR
 SON ODEUR APRÈS LA PLUIE
 Préface de Jean-Paul Dubois,
 Stock, 286 pp.,
 20,90 € (ebook : 14,99 €).

roman, celui par lequel il est identifié comme écrivain avant de l'être comme cinéaste. Le *Pitre*, qui ouvre ce «Quarto». C'est un texte hilarant, très intelligent, biscornu, à l'image du cigare du psychanalyste surnommé «Grand Vizi». Le double de l'auteur s'y appelle Eric Wein. Il y est question de religion («Question : un prêtre pourrait-il changer son propre sperme en sperme du Christ ?»), de psychanalyse («Je le vois bien, je ne suis pas idiot, je vous ai lus, vous et vos con-

frères. Vous ne dites rien d'intéressant sur les femmes») et de femmes, justement. L'une de celles que fréquente Eric Wein lui demande : «Carresse-moi comme tu l'écrits... La pauvre !» ▶

FRANÇOIS WEYERGANS
 ROMANS Préface de Frédéric Beigbeder. Vie & Givre par Métélide Weyerfangs, Danielle Bordes et Basile Rochefort, Gallimard «Quarto», 1376 pp., 34 €.

La Compédie du Livre

10 JOURS EN MAI

5 > 14 mai 2023

38^e COMÉDIE du LIVRE

Montpellier

6-7 mai :
 Domained'o

12-13-14 mai :
 Promenade du Peyrou

Montpellier
 capitale
 de la culture
 2023

Montpellier
 métropole

M

partenaires

organisés par

partenaires

LIVRES/

PUCRES

ALLEN S. WEISS
MIROIRS DE L'INFINI
LE JARDIN À LA FRANÇAISE
ET LA METAPHYSIQUE AU XVII^e SIÈCLE
Traduit de l'anglais par Mathilda Sibbon.
Arléa, 192 pp., 13 €.



«Le jardin à la française est une étude sur la perspective, et une invite au mouvement. Il trouve son origine dans un esthétisme de la vanité, qui s'appuie sur des valeurs géométriques, et s'achève dans un scénario de pouvoir et de désir absolus.»

Medecin grace à lui Un parcours libre au XIX^e siècle, premier roman de E.J. Levy

Par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

■ orsqe l'Incision a été faite sur le ventre de Wilhelm Munnick, enceinte, le docteur Perry n'était pas serein. Elle, étourdie par le rhum, ne remarquait ni le sang ni l'étrange odeur dans la chambre — un mélange entre «la boue et la fumée de cigare, la merde, la laine humide et la peur». Lui, comprit la nécessité d'une césarienne — aussi rare que mortelle au XIX^e siècle au Cap. Succès, lui évitant ainsi d'être critiqué pour cette intervention comme Lord Somerton, général du Cap et ami, le fut pour ses relations. Ce dernier n'aurait pas les moqueries, surtout celles à son égard paraissant dans la presse — qu'il était prêt à museler contre les convictions du Dr Perry : «La calomnie n'a pas à être protégée. — La Liberté d'expression, si. — La moquerie n'est pas un mode d'expression significatif, docteur.» Ce mens de la liberté, Perry le possédait depuis sa métamorphose en homme à 13 ans et le conduisit depuis à s'offusquer face aux «remèdes de Charlatan», aux châliments corporels et à la condition féminine. «Est-ce un privilège de ne pas être éduqué, de ne pas pouvoir se déplacer librement dans la rue, de ne pas pouvoir décider de sa propre vie ? Est-ce un privilège de n'avoir pas accès au vote ni aux droits fondamentaux ? Entraînant les raiilleries de ses camarades mais c'est avant tout un indice sur son passé qu'il ne semble pas avoir oublié.

Car il n'est pas Jonathan Mirandus Perry, neveu du défunt artiste de la Royal Academy Jonathan Perry, mais Margaret Brackley, fille d'un père maraicher endetté. Enfant, il passait ses journées dans les écrits de Pétrarque, idéal pour réviser son latin. «Elle est capable de réaliser de grandes choses [...] C'est un véritable prodige», en disait son mentor, le général Mirandus, révolutionnaire vénézuélien proche de son oncle, qui la poussa à devenir un homme. Maintenant, les exercices : coudeurs près du corps, tête haute avec le menton légèrement baissé et des pas affirmés. E.J. Levy alterne entre «je» et «il» — brochant les pistes du travail historique (son personnage a réellement existé) et romanesque — et entre «il» et «elle» — perturbant la frontière de genre.

Cette dualité se perçoit encore dans son apparence : sa redingote verte ne peut dissimuler ses fines mains, sa voix grasse ne peut grimer son flu et les bandages ne suffisent pas à écraser sa personnalité sous sa chemise ample. L'odeur du sang revient au chapitre cinq lors d'une chevauchée qui lui provoque «des plaies ouvertes [...] une ligne de démarcation sanglante sur mon sternum et sous mes côtes». Le docteur Perry semble avoir renoncé à tout amour et tendresse envers son pot précurseur sa carrière et son nom. Mais il ne se complait pas dans la menace d'être découvert. Il la transforme en lutte, en vie et en arrogance. «Au fond, qui parmi nous ne porte pas de masque ? Qui se réveille vraiment au monde ? Oui, j'avais un nom d'emprunt, et j'arborais un masque, mais j'étais le médecin, j'étais l'amant, j'étais le scandale et j'étais le héros, j'étais Jonathan Mirandus Perry. Il n'y avait personne d'autre.»

E.J. LEVY
LE MÉDECIN DE CAPE TOWN
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Céline Leroy.
L'Olivier, 416 pp., 23,90 € (ebook : 19,90 €).

Guillermo Arriaga, danse avec un loup Un amour né dans une prison mexicaine

Par DIDIER ARNAUD



ALEX VÉRY, MARQUANNE PÉRIERS

«O e pays est dividié en deux : ceux qui ont peur et ceux qui ont la rage. Vous, les bourgeois, vous êtes ceux qui ont peur. Vous ne pouvez pas jouer, vos montres de luxe, vos portables. Pour quoi vous vivez vos filles [...] Vous êtes pri-sonniers de vos peurs. Enfermés dans vos voitures blindées. Nos filles sont violées. Nos filles séquestrées. Nous naissons sans vie, sans futur, sans rien. Mais nous sommes libres car nous n'avons pas peur.» Ainsi écrit José Caahutémoc Huatélic, écrivain mexicain de 50 ans de réclusion pour homicides multiples.

Scénariste. José va rencontrer Marina, danseuse professionnelle, et vivre avec elle une passion démesurée, l'important dans un monde brutal où on aperçoit par faitement ce qui, dans ce pays, sépare l'élite des classes les plus précieuses. Guillermo Arriaga a réalisé,

avec *Sanver le feu*, une promesse. Celle d'exporter le lecteur dans une histoire inédite et invraisemblable. Et, surtout, de faire en sorte que le lecteur y croie, au point de vouloir à tout prix aller au bout. Normal. Arriaga est scénariste. Il a obtenu un laurier, à Cannes, en 2005, pour son art dans *Trois Enterrements*, réalisé par (et avec) Tommy Lee Jones.

Contrairement à la rumeur, l'écrivain n'a jamais été membre d'un gang, même s'il a été élevé dans un quartier dur. Il a commencé à écrire à 18 ans parce qu'il était «trop timide pour parler aux filles». Il classe le régime mexicain à gauche, très inégalitaire. Il concède vivre dans une société médicale «violente, mais pas comme je la décris». Quentin Tarantino est venu dans sa maison, s'est montré «étonné du calme de la ville. Il pensait que c'était chaotique, que cela était dans tous les coins. Finalement, il a dit que c'était comparable à un pays européen», raconte Arriaga. Cette violence l'intéresse. Episode. Un voyou empoisonne l'eau pour tuer les occupants d'une prison. Les médecins légistes dé-

couvrent le pot aux roses. Ils se font «tout simplement biter». Cela s'est vraiment passé au Chili, où les autorités voulaient «tuer un million d'Argentins en empoisonnant l'eau», dit Arriaga... Le ministre mexicain du Tourisme lui a reproché de faire mauvaise presse au pays, en dissuadant les voyageurs de venir. Arriaga répond qu'on s'arrête toujours sur la route pour voir les accidents. Ceux qui se rendent au Mexique le font pour des raisons idéiques.

L'écrivain souffre d'un trouble de l'hypercactivité. Il travaille tout le temps. Dans le taxi, l'avion, la gare. «Une addiction absolue», résume-t-il. Un métier «pas facile», qui jamais ne garantit d'être publié. Il se dit influencé par les auteurs grecs, Shakespeare, mais aussi Stendhal, Flaubert, Camus, Faulkner, ou son compatriote Guzmán. Arriaga oublie souvent ce qu'il écrit. «Je n'ai aucun plan, ni le début, ni la fin, juste des caractères.» D'où, nourries au whisky pour améliorer leur chair, à la guillotine utilisée durant la révolution mexicaine... Dans un de ses premiers

titres, il fait une exception. Un baron de la drogue s'est fait ravalier la façade. Il décide de tuer tous ceux qui l'avaient opéré, pour effacer les traces. Il dit : «C'est basé sur des faits réels qui ne sont jamais arrivés.» Parfois, il imagine mais la réalité est, selon lui, plus forte que ce qu'on pense. Dans *Sanver le feu*, le chef de la police a besoin de collusion avec les politiciens. «Autrement, il n'y a pas d'histoire.» Son précepte : «S'il y a un bénéfice quelque part, il y a un crime.»

Arc et flèches. Arriaga trouve une passion pour les animaux. Il connaît très bien la nature, où se déroulent de nombreux meurtres. Il chasse beaucoup, du cerf à la dinde sauvage, en utilisant juste un arc et des flèches. Cela lui sert à comprendre ce qu'il mange. «On devine humaniste quand on chasse. On apprécie mieux la nature.» Dans un de ses livres, un homme se réincarne en loup. Enfant, il avait un chien féroce. C'est le loup qui figurera dans son roman «à peine sous la forme d'un livre qui suit comme les autres livres. Mais c'est un pari, car je ne vis que de mes écrits», explique Guillermo Arriaga. Il n'a pour objectif que de proposer une histoire qui plaise. À 13 ans, le mesurât déjà 1,88 mètre. Les autres ados voulaient se battre avec lui parce qu'il était grand. Il a gardé de cette période une certaine morgue. Il détaille ainsi la manière dont il détruirait la mâchoire du critique qui écrit mal sur lui. ▶

GUILLERMO ARRIAGA
SAUVER LE FEU
Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Alexandra Carrasco.
Fayard, 760 pp., 26 € (ebook : 17,99 €).

CLAUDINE TIERCELIN
LA POST-VÉRITÉ
DU DÉGOUT DU VRAI
Éditions Interimallées,
112 pp., 12 €.

La Post-Verité

«Si le phénomène de "post-vérité" a pu, il y a une dizaine d'années à présent, retenir autant l'attention, c'est parce que l'on s'est rendu compte à quel point il était devenu banal et global. [...] il sévissait partout.»

ROMAN

CHRISTOPHE JAMIN
L'INACCOMPLI
Grasset, 160 pp., 19 €.

L'inaccompli
CHRISTOPHE
JAMIN

Ce grave et beau roman raconte quarante années de la vie de Pierre et Gabriel. Pierre porte en lui la faute de son grand-père, combattant français dans la Wehrmacht, puis le silence de son père qui fut traumatisé par ce chaos finira par se suicider. Gabriel, issu d'une famille juive héritée de l'histoire de la Shoah. L'un est issu de bourreaux et l'autre de victimes. A 20 ans, ils rencontrent Sveta, fille de dissidents soviétiques qui leur ouvrira un monde. La question de toute leur vie tournera autour de l'idée de la violence, étrange lorsqu'elle sert de nobles idéaux. Faut-il la combattre ou lui tourner le dos? Qu'est-ce que le courage et qu'est-ce que l'abnégation? Est-il juste de considérer que jamais rien ne changera? En réponse, la fin suggère que pour une légère part il est au moins possible d'achever ce qui était resté toute une vie en suspens, inaccompli. **N.A.**

ESSAIS

JEAN-CHARLES MASSERA
OCCUPY MASCULINITÉ
Verticales, 168 pp., 18,50 €.



Fidèle à sa méthode de compilation et laminage hilarant des discours médiatiques (y compris entre amis), l'auteur de *United Ennemements of New Order* (P.O.L., 2002) s'attaque à la déconstruction du mâle hétéro cisgenre (lui par exemple) et à ce qu'on dit,

plus quelques «Autres Problèmes Déposés» depuis le *manuspreeding* toutes cuisses écartées dans le métro jusqu'aux déplacements de population en territoires occupés, en passant par l'invention phallique de «l'Impensable» – et c'est vrai qu'il y a bien réfléchi, il n'y a pas plus raide comme concept. Heureusement, on trouvera au passage des compensations, comme l'idée de prostitués mâles proposant un «cuni» vite fait bien fait. **Spoiler alert**, la clé toxique de la masculinité est donnée dans la dernière phrase du livre: «Ma maman me nanque». **E.L.O.**

BERNARD CAZENEUVE
MA VIE AVEC MAURIC
Gallimard, 128 pp., 16 €.



«Sentir le plus possible en s'analytant le plus possible: cette phrase de Maurice Barrès, qui aurait pu servir d'épigraphe à l'œuvre autobiographique de Mauric, constituait ce par quoi, à mon insu, je m'élevais au monde en me ravalant à moi-même.» Né en 1963 à Senlis, Bernard Cazeneuve écrit avoir puisé dans les livres, notamment autobiographiques, de François Mauriac, de quoi répondre à sa propre «quête absolue d'enracinement». Adolescent élevé dans un milieu anticlérical, le futur ministre et Premier ministre souffrait d'une «indépassable solitude» parmi les siens. Mais il demeure bien elliptique sur la cause de cette impression d'isolement. *Commencements d'une vie. Un adolescent d'autrefois, la Vie de Jean Racine* furent ses portes d'entrée chez l'auteur du *Nœud de vipères*. Cette biographie qui manque un peu de subjectivité épouse le classicisme de la langue de Mauriac, et dresse un éloquent et néanmoins tendre portrait de l'écrivain qui a grandi dans un milieu où la sainteté coexistait avec le mal. **V.B.-L.**

ELSA GODART
LES VIES VIDES ARMAND
Colin, 288 pp., 22,90 €



Jadis – depuis la plus lointaine philosophie morale – on se demandait en général: suis-je quelqu'un de bien? Suis-je assez bien, pour toi, pour les autres, à mes propres yeux? Et comment mon propre perfectionnement éthique est-il possible? Aujourd'hui – depuis l'essor d'Internet et l'hypertrophie des réseaux sociaux – on a plutôt tendance à se demander: suis-je quelqu'un de visible? Et comment, par quelles stratégies, mon exhibitionnisme social pourrait-il être encore plus spectaculaire, sans provoquer un insupportable *dislike*, du genre: «stop, dégage, on t'a assez vu»? Quelle est l'origine de ce «besoin de visibilité», de cette «quête insatiable de notoriété», laquelle, il est vrai, peut être celle d'un jour ou dépendre d'un nombre de «suviveurs» pressés qui ont lancé une e-llénde sur ma story, ma photo de dessert ou trois accords de guitare enregistrés sur portable? Philosophie et psychanalyste, autrice, en 2016, d'un retentissant *Le soifé donc je suis*, Elsa Godart prend ces questions au sérieux – et mobilise tant Platon que Levinas ou Merleau-Ponty, Kierkegaard, Deleuze, Bergson... Elle explique cette *quête de reconnaissance*, dit-elle, cache «l'existence de nos existences, nos manques-à-être, nos absences, nos disparitions (fading), nos oublis et autres déficits d'être, nos contresens». **R.M.**

LIRE à LIMOGES

12 • 13 • 14
MAI 2023

PATINOIRE
CCM JEAN-GAGNANT



lire.limoges.fr

CNL
MAYO CAZENEUVE
GODART
LIMOGES
UNESCO

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

Lundi, côté poésie, un recueil intitulé *Balvernes* de Fery Fölked, où Trieste, «aimée et haïe» est au centre (Éditions Triestiana). Mardi, c'est fantastique avec neuf nouvelles de l'écrivain réaliste Benito Pérez Galdó (*Histoires fantastiques espagnoles*, traduit par Timothée Poulard, Okno). Mercredi, dans les pages jeunes, souffle un vent de créativité avec Louise Bourgeois, *Partiets* qui fabriquent des araignées photos (et s'en fichent) de Fausto Gilbert (traduit par Marie-Line Hillairet, Phaidon) et *À Contresens* de Jean-Yves Casterman (Les 400 coups). Jeudi polar : *Roches de sang* de Olivier Bal (XO éditions).

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Geoffroy de Lagasnerie, amis pour la vie à trois

Par MAYLIS NOUVELLON
Sociologue de la culture

«Hier, ce matin j'avais Geoffroy de Lagasnerie sur France Inter face à Salame. Son intervention et son bouguin m'ont évoqué notre discussion d'hier sur d'autres modèles possibles de vie, à deux ou plus. Et comment le couple peut aussi abriter nos amis. Si tu as le temps de l'écouter. Tu as oublié tes gants. A tout vite camarade amie.»

J'ai suivi ce conseil. Lu ce livre à sa sortie et j'ai offert à cette amie qui m'écrivait. Parce qu'elle et moi nourrissons de ces amitiés créatrices que Geoffroy de Lagasnerie décrit, parce que largement trentenaires et longuement éduqués, nous sommes aujourd'hui supposés reprendre le cours des rites de passage socialement convenus (mise en couple, mise en toit, mise en mère).

3. Une aspiration au dehors. C'est l'histoire de trois mecs tombés amis qui ont décidé d'en faire un mode de vie. «Décidé», peut-être pas au début. Geoffroy de Lagasnerie raconte comment une histoire d'amis en entraîne une autre, de Didier Eribon à Édouard Louis à Geoffroy de Lagasnerie et retour. Alors à la longue... ce sont les repas du quotidien ou de fêtes partagés, les voyages entre amis, les conversations continues, les livres signés d'un seul et pourtant coécrits. Ce n'est pas anecdote. Geoffroy de Lagasnerie analyse, entre philosophie et sociologie, le peu de cas fait à l'amitié dans l'organisation civile ou nos vies (le temps des copains si vite révolu), dans le familialisme qui fonde nos institutions.



Photo issue du livre 3. Une aspiration au dehors. PHOTO GEOFFROY DE LAGASNERIE

Cette auto-ethnographie (photos à l'appui) décrit l'amitié comme terreau de la création, contre l'académisme. Et plus largement : elle nous invite à considérer ces liens qui nous construisent comme individu et peut-être nous transformant. Car «est-ce que l'amitié comme culture, comme espace de rencontre entre des individus qui apportent mutuellement des connaissances, des projets, des histoires, etc., ne pourrait pas être une sorte d'espace d'éducation mutuelle ?

sociologie qui s'intéresse à la transformation sociale ne devrait-elle pas constituer, à côté de l'école, l'amitié comme un espace essentiel à investir ?

Ce livre, comme un ami, est encourageant. ➔

GEOFFROY DE LAGASNERIE
3. UNE ASPIRATION AU DEHORS
Flammarion «Nouvel avenir»,
2022 pp., 21 € (ebook : 14,99 €).

VENTES

Classement détaillé des meilleures ventes de livres (semaine du 21 au 27 avril)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	Tsunami	Marc Dugain	Albin Michel	29/03/2023	100
2 (2)	Le Delfi de Jérusalem	Eric-Emmanuel Schmitt	Albin Michel	02/04/2023	80
3 (6)	La Mariée portait des bottes jaunes	Katherine Pancol	Albin Michel	12/04/2023	80
4 (7)	Le Nageur	Pierre Assouline	Gallimard	30/03/2023	49
5 (5)	La Maison	Julien Gracq	Corti	30/03/2023	45
6 (3)	Mortelle Adèle. Journal des Bizarres	Mr Tan et Diane Le Feyer	Mr Tan and Co	06/04/2023	45
7 (8)	Les deux Heune	Pierre Michon	Verdier	23/03/2023	44
8 (4)	Un œil dans la nuit	Bernani Minier	XO	06/04/2023	41
9 (17)	La grande Confrontation	Raphael Guckkammann	Allary	06/04/2023	37
10 (11)	Confessions d'un intellectuel...	Frédéric Beigbeder	Albin Michel	05/04/2023	35

Il manque encore au tableau, mais la *Volonté du Roi Krogold* (suivi de la *Légende du Roi René*) est en embuscade à la 23^e place. Le nouvel inédit de Céline vue faire comme *Corée* et *Londres*, ses précédentes en 2022, un carton. Sorti jeudi, le petit nouveau crier avant 1940 devance de quinze jours l'arrivée d'une *Piétade* refondue. Il n'y a pas de temps à perdre. Dans ce feuillet rocambolesque, et commercial, le silence sur des textes pondant plus de soixante ans a fait place à une agnition éditoriale et judiciaire

trépidante. En voici un épisode tout chaud. Les descendants (au nombre de 25) de la fille du premier mariage de Louis-Ferdinand, Colette Turpin, assignent l'éditeur et les deux ayants droits de Lucette, la veuve disparue en 2019, au motif du non-respect du «droit de divulgation». Cela donne dans *Marianne*, quel rôle l'affaire, cette phrase dans la bouche d'un arrière-petit enfant : «Nous, les descendants de Céline, on nous a tout volé.» Plus haletant qu'une série à succès. Krogold, lui, regarda les clés. **F. RI**

Source : Databall et l'Adèle; d'après un panel de 328 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relève (hors poche, scolaires, guides, jeux, etc.) sur un total de 120 665 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes du *Delfi de Jérusalem* représentent 80% de Truamini.

LIVRES!

Mort de Christine Baker

Christine Baker, directrice éditoriale de Gallimard Jeunesse où elle avait commencé en 1978, est morte lundi à 71 ans. Grâce à elle fut traduit en France Harry Potter de J.K. Rowling, Roald Dahl et Philip Pullman, Michael Murguog ou Quentin Blake. Vivant à Londres, elle était «guidée par une recherche d'excellence et d'innovations», selon Gallimard. Cette «figure inspirante» de l'édition a su construire «un patrimoine littéraire unique».

Prix de saison

Duong Thu Huong a reçu le prix mondial Cino Del Duca pour son œuvre (traduite du vietnamien par Phuong Dan Tran depuis 2006 chez Sabine Wespieser). Gilles Marchand remporte le prix Eugène Dabit pour *Le Soldat désaccordé* (Forges de Vulcain) et le prix Pierre Loti va à Olivier Weber pour *Au Royaume de la lumière* (Plon «Terra humaine»). Véronique Ovaldé gagne le prix des Romanciers pour *Fille en colère sur un banc de pierre* (Flammarion).

Rendez-vous

Samedi, à 11h. Lire à Gordes avec Raphaël Haroche et propose une rencontre avec Raphaël Haroche (*Avulanche*, Gallimard) dans les jardins de la mairie (www.lireagordes.fr). Patrice Playette et Guillaume Nal signent respectivement *Film Fantôme* (Seuil) et *On ne se baigne pas dans la Loire* (Denoba) à la Fête du livre de Quiberon (Espace Louison-Bober, 56170). Michèle Lesbre parle de *La Furluse* (Wespieser) mercredi, à 8h 45, à la Boite à livres à Tours (19, rue Nationale, 37000).

Aliyeh Ataei, l'Afghanistan sous le signe du scorpion Des récits tragiques par une autrice née à la frontière avec l'Iran

Par NATALIE LEVISALLES

Ce livre est né dans un endroit d'où nous arrivent régulièrement des nouvelles (généralement mauvaises) mais très peu de littérature. Les récits venus d'Afghanistan sont peu nombreux et présentent un intérêt sociologique ou politique, pas vraiment littéraire, voilà pourquoi l'*Afghanistan des oubliés* est un livre rare.

Sans aucun pathos, l'écrivaine sensible et aguilée d'Aliyeh Ataei nous décrit une réalité terrible, elle nous permet d'entraîner l'humanité, et parfois la naïveté, de ceux dont la vie, inéluctablement, finira par être bouillie, massacrée.

L'autrice, née de parents afghans, a grandi aux confins de l'Iran et d'Afghanistan, les terres ancestrales de sa famille se trouvent des deux côtés de la frontière, et le clan est partagé entre le Sud-Khorasan iranien et le Farah afghan. Aliyeh Ataei a étudié à l'université de Téhéran, elle a la nationalité iranienne. Ces précisions sont importantes, parce que les notions d'identité frontalière et d'identité instable sont au cœur de ce livre.

Trafics. Des enfants jouent avec des scorpions, des belles-filles font la cuisine sous l'œil hostile de la belle-mère, un fil illégitime débouque après un décès... Les événements dont on nous fait le récit ont eu lieu entre 1986 et 2017, tous dans la famille proche de l'autrice, elle n'a pas eu à chercher très loin. Sauf que derrière les histoires de familles, il y a cette situation de frontière. Et derrière, il y a l'exil. Et derrière encore, une guerre civile ininterrompue depuis cinquante ans. Qu'est-ce que fait à une personne, une famille, une société, cet ancrage de violence, de tragédie, de morts ? Morts d'hommes, et de femmes plus nombreuses. Dans son avant-propos, l'auteur explique avoir écrit sur des femmes « qui n'avaient commis aucune faute hormis celle d'être prédestinées géographiquement à naître dans une zone de ce monde où leur vie ne vaut quasiment rien ». En toile de fond des drames intimes, la guerre en Iran, la guerre en Afghanistan, les trafics, les femmes, tout le mic-mac des régions frontalières. Aliyeh Ataei sait comment penser ceux qui vivent dans ces contrées reculées. Elle a aussi le regard de la classe moyenne supérieure de Téhéran, mondialisée et hyperconnectée, à laquelle elle appartient maintenant. C'est grâce à ce double point de vue que ses lecteurs peuvent comprendre quelque chose à ce monde de la frontière.

Histoire de la belle et douce Mabhoubeh, originaire d'Iran, d'une famille réputée communiste. Sa belle-mère la déteste parce qu'elle pense que les communistes iraniens sont comme les communistes afghans qui ont exterminé les siens avant de les balancer dans une fosse commune. Elle passe son temps à maudire Mabhoubeh et à demander qu'on lui « apporte sa tête ». La jeune femme part en Afghanistan avec mari et enfants. Quatre mois plus tard, leurs corps sont ramenés au village. Les corps ensanglantés du mari et des enfants, celui décapité de Mabhoubeh.

Tsionnier. Il y a aussi cette femme dont le dos est couvert de plaies, la chair a été sous les cloques. Vingt ans plus tôt, son fils a été tué à Kaboul lors d'un affrontement entre moudjahidines et talibans. Son père est toujours fou de chagrin. On sait et on ne sait pas le style de Mr Tan de laisser trainer Doc et Perfecto. Il préfère dessiner une fillette rousse avec une jupe violette et un pull vert en col V. Pourant, elle aussi s'égoïste contre l'ordre établi — sans parents — ou les « maucroques », vit pour les bêtises et a de la repartie. Adèle est une icône pour les plus jeunes ou un « petit agité » (version Bérurier noir) d'autres. C'est un véritable phénomène qui se hisse en trois semaines à la sixième place des meilleures ventes Datalab, avec ce quatrième livre-jeu judicieux lancé à l'aube des vacances scolaires.

1 Qui sont les Bizarres ? « Je parle de toi, toi, et aussi toi ! Adèle se revendique appartenir à ce « Club des Bizarres » en menant des interviews « mortelles » — aussi appelées des « confidences entre Bizarres ». « Une idée pour rendre le lundi matin plus cool », se questionne-t-elle ; sans doute en encadrant le « diplôme de finarrerie » fourni à la fin du journal. Elle fait de sa « bizarrerie » une fierté et en

ALYEH ATAEI
LA FRONTIÈRE DES OUBLIÉS
Préface d'Atiq Rahimi,
Traduit du persan par Sabrina Nouri.
Gallimard, 152 pp.,
18 € (ISBN : 978-2-07-339632-0).



POURQUOI ÇA MARCHÉ

La mortellitude au sommet Adèle de plus en plus mégalô

Par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

Le Journal des Bizarres de Mortelle Adèle démarre presqu'avec — « Salut toi » — comme une chanson de Bérurier noir, groupe punk des années 80. Mais ce n'est pas le style de Mr Tan de laisser trainer Doc et Perfecto. Il préfère dessiner une fillette rousse avec une jupe violette et un pull vert en col V. Pourant, elle aussi s'égoïste contre l'ordre établi — sans parents — ou les « maucroques », vit pour les bêtises et a de la repartie. Adèle est une icône pour les plus jeunes ou un « petit agité » (version Bérurier noir) d'autres. C'est un véritable phénomène qui se hisse en trois semaines à la sixième place des meilleures ventes Datalab, avec ce quatrième livre-jeu judicieux lancé à l'aube des vacances scolaires.

courage à faire de même : « Alors, si parfois tu te trouves un peu étrange, que les autres parlent de tes différences comme un défaut, l'inquiète ». Le site de l'éditeur Mr Tan & Co, maison indépendante créée en 2022, présente la fillette un choix capricieuse comme « l'affirmation de soi, l'anti-conformisme et la désobéissance utile ». Plutôt lucide que bizarre.

2 Qu'arrive-t-il aux parents ?

Ils étaient déjà la bête noire d'Adèle, prête à tout pour leur en faire voir de toutes les couleurs. Le chat devient un ingrédient de la « chatatouille ». Geoffroy est envoyé dans l'espace grâce à une catapulte et sa mère, face à l'imagination de sa fille, reste bouche bée. « Je suis allée chez le coiffeur. Je voulais me faire belle ! — Ah zat, c'était fermé ! » Susceptibles s'abstenir. Certains pourraient voir leur portrait sculpté dans le journal avec pour légende : « Face de Beurk » ou encore « Tojete zut ! » Alors on vous déconseille de mettre votre nez dedans (et ainsi respectez la deuxième règle) : ne le faire lire à personne) sinon vous risquez de prendre peur devant le « Générateur de bêtises ». Exemple : « Découper les parents ! » Cet agrégateur de blagues vaut 20 planches inédites.

3 Qu'est-ce qui fait courir Adèle ?

Adèle est devenue une marque prolifère, une vraie boutique. Ses histoires, croquées dès 1995 dans les cahiers Antoine Dole, ont atteint les 15 millions de ventes depuis 2012, selon l'éditeur. Et ce *Journal des Bizarres* a été tiré à 180 000 exemplaires, au premier office. La mécanique de plus les dix-neuf tomes (albums (sans compter les extras) tournée à pleins tubes). On a depuis longtemps dépassé la BD, le quatrième roman écrit en juin, les produits dérivés (tee-shirts, chaussettes, peluches, objets divers, etc.) glignotent sur le site avec le planning de la tournée de dédicaces façon rock stars et une série animée de 78 épisodes annoncée pour 2024... Pas folle l'Adèle. ➤



MR TAN ET DIANE LE FEYER
MORTELLE ADELÉ
LE JOURNAL DES BIZARRÉS Mr Tan & Co, 169 pp., 15,95 €.

Michael Collins est l'un des 300 éleveurs d'escargots fermiers en France.

Escargots Dans le Nord, mucis et bouches repues

A Râches, Michael Collins possède une ferme artisanale où il élève chaque année près de 400 000 bêtes rampantes. Cibles de nombreuses idées reçues, ces animaux, destinés aux tables festives, requièrent un savoir-faire exceptionnel.

Par **MARIE-EVE LACASSE**
Envoyée spéciale à Râches (Nord)
Photos **STÉPHANE DUBROMEL**

Michael Collins a d'illustres homonymes : un révolutionnaire irlandais mort en 1922 dans une embuscade et un astronaute américain disparu en 2021 qui a passé onze jours, deux heures et cinq minutes de mission dans l'espace. Les deux premiers n'étant pas disponibles, il ne nous restait plus qu'à interviewer le troisième, dont le métier est quasi aussi rare que les deux précédents. Il est l'un des 300 éleveurs (et non producteurs, il nous reprendra) d'escargots fermiers en France, et contrairement à une idée répandue, l'essentiel de l'élevage n'est pas bourguignon mais est importé depuis l'Afrique, l'Asie, et surtout l'Europe de l'Est (1) ; 5% seulement provient d'une ferme artisanale. Le cheptel de Michael Collins compte entre 300 000 et 400 000 bêtes selon les années, qui avancent très lentement sous le ciel humide de Râches, dans le Douaisis (Nord).

Là, l'herbe est grasse, le ciel est gris, et le temps comme ralentit par cette activité hélicicole où tout est fait à la main. « On met cinq mois pour faire un escargot », commente-t-il dans sa cuisine, en soufflant sur un énorme mug de thé anglais. « Au printemps, ils se reproduisent calmement, dans une salle de reproduction. On les arrose et on les éclaire dix-huit heures par jour, sinon ils s'endorment ! Après deux heures de préliminaires, ils s'accouplent pendant trente-six heures. Puis, c'est la ponte. » S'il n'est pas élevé dans une ferme, l'escargot libre de ses lents mouvements peut vivre, dans la nature, entre trous et neufs ans. Michael Collins a choisi l'espèce gros-gris pour son élevage, bien dodue, qu'il

récolte en octobre, juste avant la saison des fêtes de fin d'année.

Drôle d'idée, quand même. D'autant plus qu'on ne peut pas dire que Michael Collins soit tombé dedans quand il était petit. Né en Angleterre, cet ancien linguiste, fils de militaire qui a passé sa jeunesse à déménager tous les deux ans, se retrouve parachuté à Lille le 5 novembre 2000 par amour pour une Française. Après une fâcherie avec son ex-employeur, il se forme dans un lycée hélicicole et ouvre sa ferme en 2008. Avant de découvrir son élevage, on partageait assez ce que la plupart des gens pensent tout bas : l'escargot, c'est caoutchouteux, sans vraiment de goût propre, et c'est la sauce (et le beurre, et l'ail) qui fait tout le boulot. « 90% des gens qui mangent de l'escargot disent qu'ils ne connaissent pas le goût, mais ce n'est pas vrai ! L'escargot prend le goût de son terroir. Quand il absorbe du fer, de l'arsenic et du plomb, il le garde dans son organisme. D'ailleurs, on l'utilise dans les forêts de Besançon comme indicateur de pollution. Ces produits se traduisent en arrière-goût acide, terreux, métallisé. Et c'est pour ça que les gens qui préparent les escargots utilisent de plus en plus d'ail pour cacher le goût. »

Pseudo-origines Bourguignonnes

Autre rumeur, d'après le fermier : la présence ou non de l'organe reproducteur dans l'escargot vendue « dans un bocal au supermarché, qui flotte dans un eau saumâtre ». Cette partie blanchâtre gélatineuse n'a aucune valeur gustative mais donne un aspect gluant, collant ou gras en bouche. « Ici, l'industrie va laisser l'organe reproducteur parce que c'est calibré par poids, donc ça lui permet de monter le tarif. Chez nous, on vend sans la partie blanche gélatineuse, qui représente 40% du poids de la bête. Comme il est hermaphrodite, c'est un gros problème. » On le retire

« Jusqu'au XIV^e siècle, il était considéré comme pêché par l'Eglise de manger de l'escargot car comme ça rampait, que ça touchait le sol, c'était diabolique. »

Michael Collins éleveur hélicicole

manuellement, un à un. C'est un travail énorme en cuisine. »

Sur ces explications, direction la salle de reproduction : c'est lupanar pour escargots, sorte de cabane en plastique cachée au fond du jardin, est un vert paradis de stupre à l'abri des regards. En les observant s'accoupler, nos pensées vagabondent : il y a quelque chose de légèrement inquiétant dans cette petite bête à longs yeux, à la fois froide et molle, qui semble relever de l'ère préhistorique... Cette impression, qui va parfois jusqu'au dégoût, serait-elle liée aux légendes qu'il transporte ? « Jus-

qu'au XIV^e siècle, il était considéré comme pêché par l'Eglise de manger de l'escargot car comme ça rampait, que ça touchait le sol, c'était diabolique », observe Michael Collins, amusé par nos réticences. De toutes ces légendes, on aurait gardé l'habitude de faire « baver » l'escargot pour le « laver de ses pêchés » en le trempant dans le sel – ce qui, d'après l'éleveur, est tout à fait inutile. « On disait : quand il ne bave plus, il est propre. Or, on peut manger l'escargot en le mettant vivant directement dans le beurre ou dans l'eau bouillante, comme un homard. Sa bave a même des propriétés intéressantes. » Autre légende tenace : l'escargot de Bourgogne viendrait, en réalité, d'Ukraine... Ses pseudo-origines bourguignonnes remonteraient plutôt à un dîner cuisiné par Marie-Antoine Carême chez Talleyrand, qui aurait servi en 1814 un dîner aux escargots au tsar Alexandre I^{er} de Russie : « Ce cuisinier, qui était orphelin, qui a grandi dans les rues, a servi ce que les pauvres mangent ! » Aujourd'hui, les Français sont les plus grands consommateurs au monde avec 35 000 tonnes vendues par an, et il est plutôt considéré comme un mets fin, réservé aux occasions festives. Alors justement, comment elle arrive dans notre assiette, cette pauvre bête ? « Une fois



FOOD!



qu'on l'a tuée en ébouillant pendant une période de sommeil, pour préserver le bien-être animal, on malaxe les chairs, passées au batteur mélangeur, et on rajoute le sel. Les escargots sont ensuite court-bouillonnés et surgelés pour qu'ils maintiennent leurs valeurs nutritives. Quant aux coquilles, c'est un immense boulot : «L'escargot est décoquillé et rencoquillé. C'est obligatoire. On doit enlever la partie hépato-pancréas qui est dite nocive, donc pour éviter toutes bactéries pathogènes, ma coquille doit être stérilisée.» Les escargots sont donc «décoquillés» et «rencoquillés» avant d'être beurrés avec une poche.

«C'est parfait pour l'apéro»

Chez Michael Collins, une partie de la production est vendue dans un distributeur en face de la ferme, les autres dans un petit magasin dans la cour, ouvert en fin d'après-midi en semaine. «Et puis il y a une autre partie de la production qui est vendue dans une coquille pour l'apéritif», ajoute l'éleveur : soit une coquille qui se mange, à l'aspect et au goût de gaufre neutre, que l'on croque à toutes les sauces. Parmi les recettes imaginées dans ses cuisines, on trouve le ro-

quefort et les noix, ou encore les échalotes confites à la crème de cassis et au vinaigre de framboise... On a goûté la recette «dikka massala», qui nous a rappelés les restos indiens à gare de l'Est, avec cette influence anglaise, et la recette «chilli-cheese», très relevée aux piments jalapeños. «C'est parfait à l'apéro!»

Chose plus rare, Michael Collins commercialise des œufs d'escargots, qu'il propose uniquement aux chefs cuisiniers. Devant leur aspect blanchâtre, on a comme un petit mouvement de recul : «Prenez directement dans la cuillère», insiste-t-il, en nous tendant des cuillères remplies. «C'est un produit croquant. Pour le coincer entre les dents, c'est

déjà la lutte! sourit Michael Collins. Quand vous allez croquer, ouvrez la bouche légèrement, fermez les yeux, et projetez-vous dans la forêt. Vous aurez le rappel de l'humus, la rosée du matin... Je vous invite à découvrir ça.» Les chefs le présentent avec des asperges, de l'ail noir en tapenade, du saumon gravlax ou en velouté. «C'est vraiment très boisé», commente poliment le photographe. Ce «caviar», donc, même si l'appellation est protégée et qu'on devra lui trouver un autre petit nom («perles des sous-bois» ou «perles d'Aphrodite», comme il est parfois appelé sur les menus) est un luxe absolu : 1800 euros le kilo hors taxe. «Mais un kilo, c'est 40 000 bêtes. On récupère les pointes et on les trie à la loupe, avec deux apprentis. C'est un produit ultra-subtil!», affirme Michael Collins, et on ne sait que dire tant cet étrange mets nous transporte loin de tout repère gastronomique existant. Le monde des escargots est décidément aussi secret que son énigmatique élevage. ➔



TU DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

MAIS C'EST QUOI CE METS ? LE RUMBLEDETHUMPS

Aussi imprononçable que gagnant au scrabble, voici le rumbledethumps, un gratin de pommes de terre et de chou qui nous vient de la région des Borders en Ecosse. On vous a déniché la recette dans le très beau voyage culinaire *Ecosse, avoine, haggis & cranachan* d'Aurélië Bellacicco et Sarah Lachhab.

**Recette à retrouver dans la newsletter «Tu mitonnes»,
envoyée chaque vendredi aux abonnés de Libération, avec aussi :
le menu VIP, la quille de la semaine, le tour de main,
des adresses, la recette du week-end...**

(1) Rungis International «L'Escargot, une passion française» (rungisinternational.com).

Escargots Fermiers de Michael Collins,
1815 Rue nationale, 95194 Râches. 06 75 82 73 03.



Par
**JULIE RENSON
MIQUEL**

«**C'**est quand même plus la sampa de courir dans la nature plutôt qu'en ville», lance Hugo, telle une évidence. Si ce kiné de 27 ans s'est récemment installé à la Réunion, ce n'est pas que pour des raisons professionnelles. «La Diagonale des fous... J'y pense depuis des années», glisse celui qui pratique le trail depuis cinq ans. Cette course mythique porte bien son nom : 165 kilomètres à parcourir avec un dénivelé positif de 10 000 mètres dans un cadre idyllique. Chaque année, les coureurs sont de plus en plus nombreux à vouloir y participer. Il faut désormais s'inscrire des mois à l'avance pour avoir une petite chance de décrocher son ticket, à l'issue d'un tirage au sort et d'épreuves de qualification.

«Quand j'ai commencé les petits trails en région Centre, c'était pour m'entraîner pour le triathlon, pour changer de la route. Les gros trails, je m'y suis vraiment mis à la Réunion, ça me permet de visiter l'île en même temps, de profiter de ces endroits incroyables... J'aime bien le côté aventureux, raconte Hugo, qui constate, en plus de l'explosion du nombre de traileurs ces der-

Course à pied Les jeunes se sentent pousser des trails

Popularisé par des athlètes comme Kilian Jornet, le trail, sport longtemps monopolisé par les quadras CSP*, attire de plus en plus de nouvelles générations en quête d'exploit et de lien avec la nature.

nières années, un rajeunissement des coureurs dans les pelotons. Quand tu vois les stories Instagram de Kilian Jornet avec des paysages sublimes, ça donne envie de faire la même chose, c'est clair.»

«TRUCS DE DINGUES»

Le trail a la cote, poussé par de jeunes athlètes à la double casquette de sportif et d'instagrammeur, à l'instar de l'espagnol Kilian Jornet, multi vainqueur de l'UTMB (ultra-trail du Mont-Blanc), ou encore de Mathieu Blanchard, ancien de Koh-Lanta et deuxième de l'UTMB 2022. Même Mike Horn s'y met. En 2021, l'aventurier sud-africain s'était en effet aligné avec ses filles sur la MCC, l'une des huit courses de la

semaine de l'UTMB (40 kilomètres pour 2 300 mètres de dénivelé). Née aux États-Unis, cette discipline a fait son apparition en France dans les années 90 et est longtemps restée l'apanage d'une certaine élite sportive, masculine, blanche, CSP*, mais elle tend désormais à se démocratiser.

«Quand on voit le record du GR20 d'Anne-Lise Rousset (5h.30 pour boucler 170 km avec 13 000 m de dénivelé positif, onze mois après avoir accouché, ndr), c'est forcément inspirant», s'enthousiasme Léane, 18 ans, qui s'est mise au trail il y a deux ans, lassée de tourner en rond autour d'une piste dans la pratique du demi-

fond. «En plus, des courses

spéciales pour les jeunes se sont créées ces dernières années [jusqu'à 19 ans, les traileurs sont limités à un certain nombre de kilomètres et dénivelé, ndr], explique l'itu-

«Le but est de raconter autre chose que ces ultratraileurs qui pésent leur salade et mangent des graines.»

Antoine Aubour
directeur marketing de
l'UTMB

dante à l'UT d'Annecy. Ça permet de voir de très beaux paysages. Dans la région on a de la chance avec les montagnes à côté.»

Four répondra à la demande, de nouvelles structures ont vu le jour, à l'instar du centre de formation Annecy Trail Running dédié aux traileurs de 16-21 ans du club Annecy Athlétisme, où Pierrick Vantard, professeur d'EPS de 36 ans, est entraîneur. «Les ados prennent moins de plaisir qu'avant sur la piste et quand ils voient l'UTMB ou des records tomber, ça les fait rêver», raconte l'entraîneur. Le problème c'est qu'ils veulent tout de suite faire des trucs de dingues qui ne sont pas du tout adaptés à leur corps. Ils recherchent

l'exploit, mais s'ils font ça, ils vont vite se blesser. Notre objectif est de leur inculquer la progressivité.»

FORMATS PLUS ACCESSIBLES

UTMB, Diagonale des fous... En France, les compétitions d'ultra-trail ont un rayonnement international. Pour beaucoup, Chamonix n'est plus la capitale de l'alpinisme, mais celle du trail. Face à l'engouement autour de la pratique, la médiatisation de ces événements phare expose, elle aussi. «Beaucoup se reconnectent à la nature, de se dépasser, de découvrir de nouveaux lieux... Au retour de la période Covid, il y a eu un changement de paradigme, on la sent très fort. Les traileurs sont plus jeunes, ce n'est pas encore une révolution, mais ça succède, constate Antoline Aubour, directeur marketing de l'UTMB et de l'UTMB World Series, circuit international de compétitions de trail créé il y a un an avec des formats plus accessibles allant de 20 km à 170 km. Sur ce circuit, on fait courir plus de 100 000 personnes sur l'année, soit une augmentation de plus de 30% par rapport à l'an dernier. L'essor est assez incroyable.»

La dernière course en date, l'Istria 100 by UTMB, organisée en Croatie le 15 avril, a d'ailleurs été remportée par un Breton : Théo Le Boudec, âgé de 22 ans (9 h 55 pour

Départ de la Diagonale des fous à Saint-Pierre, la Réunion, en 2014.

PHOTO RICHARD BOURHET AFP

s'enfilent 112 km avec 4 100 m de dénivellé positif). Les organisateurs comptent bien surfer sur la vague et communiquer désormais sur TikTok et Instagram. L'UTMB vient même de lancer son podcast «Crossed Paths» où les jeunes athlètes et les femmes, encore sous-représentées sur les très longues distances, ont la part belle. «Le but est de raconter autre chose que ces ultratrailleurs qui pèsent leur salade et mangent des graines», insiste Antoine Aubour. Un essai de casser le cliché de la pratique d'activités de nos grands-parents en montrant qu'il y a des hommes et des femmes cool derrière ces athlètes surhumains, qui mangent des burgers ou écoutent de la musique.»

TOURISME SPORTIF

Sans compter que ces événements sportifs participent au développement du tourisme local. Les traileurs ont en effet quasi systématiquement accompagnés par des amis ou de la famille, arrivent en amont de la course pour venir récupérer leur dossier et restent un ou deux jours après pour récupérer et profiter des alentours. «Par exemple, cette année on organise pour la première fois un événement en Alsace autour d'Obernai, finalement en grande partie par des marchés locaux qui ont envie de faire la promotion touristique de leur destination à travers le trail. Il y a de très beaux massifs au sud de Strasbourg», abonde le directeur marketing de l'UTMB World Series.

Moins contraignantes à organiser – il suffit de baliser des sentiers, pas besoin de bloquer des portions de routes entières comme pour un marathon – les compétitions de trail ont été plus nombreuses en 2022 sur le territoire français que les courses sur route (4 253 contre 3 626). Une première constatée la Fédération française d'athlétisme (FFA). «Ce mouvement va très certainement s'inscrire dans la durée», estime Adrien Tarrenne, responsable du développement des pratiques sportives de la FFA. Il y a eu quelques années, devenir marathonien était l'expérience ultime de la course à pied, aujourd'hui, ça a complètement basculé sur le trail et l'ultra-trail. ➔



Sur le parcours de l'ultra-trail du mont Blanc, côté suisse, en 2022. PHOTO PRESSE SPORTS

«Plus c'est dur, plus c'est valorisant, plus c'est recherché»

Pour Olivier Bessy, sociologue du sport et du tourisme, l'explosion du nombre de coureurs en ultra-trail est un reflet d'évolutions observées dans la société depuis le Covid et d'une mutation des aspirations chez les pratiquants plus jeunes.

Diaagonale des fous, Ultra-trail du Mont-Blanc, Tor des Géants... le trail, et particulièrement sa forme la plus extrême, l'ultra-trail (plus de 80 kilomètres de course avec dénivelé), fascine le public. Popularisé par de jeunes sportifs très présents sur les réseaux sociaux, à l'instar de Kilian Jornet, cette discipline, privilégiée encore il y a peu par une élite sportive masculine, se démocratise progressivement, observe Olivier Bessy, sociologue du sport et du tourisme, professeur à l'Université de Pau et des pays de l'Adour. Pour l'auteur de *Courir de 1968 à aujourd'hui* (2022, éditions Cairn), dont le deuxième tome paraîtra cet été, l'ultra-trail est un «avatar de l'hypermotivité» où se mêlent dépassement de soi, besoin de reconnaissance et rapport paradoxal à la nature.

Comment expliquez-vous le succès du trail et en particulier de l'ultra-trail ?

Si on analyse l'évolution des adeptes de l'ultra-trail ou même du marathon, on s'aperçoit que dans leur rapport à soi, il y a une recherche de mesure dans la performance. Plus c'est dur, plus c'est valorisant, plus

c'est recherché. On peut faire la parallèle avec le mythe de Sisyphe: l'ultra-trail est une forme de fiction hypermoderne où l'on veut explorer ses limites. Les coureurs font des sacrifices parce qu'ils estiment que les bénéfices symboliques en valent la peine. On ressent un besoin de reconnaissance collective important à l'heure où les conditions de vie et de travail sont de plus en plus difficiles, avec de multiples tensions, de l'incertitude, de la vulnérabilité. Cette année,

pour la Diagonale des fous [course mythique de 165 km pour 10 000 mètres de dénivelé positif, à la Réunion, ndr], il y a eu 25 000 demandes d'inscription sur internet en moins d'une heure! Paradoxalement, de plus en plus de coureurs sont également à la recherche d'une forme d'harmonie, d'équilibre, de mesure. **Le trail était jusqu'à présent plus tôt privilégié par des profils d'hommes, quadragénaires, CSP+. Est-ce en train d'évoluer ?**

Les femmes sont toujours sous-représentées (12% des participants à

la Diagonale des fous en 2022). Certains pensent que ce sont les qualités physiques, les différences physiologiques, qui expliquent cette différence, mais c'est une fausse représentation. Les femmes sont mieux dotées en fibres lentes donc ça a même de pouvoir réaliser des courses longues. Selon moi, le principal facteur explicatif est culturel et lié aux stéréotypes de genre: on ne les éduque pas pour se penser dans des pratiques extrêmes, elles

intériorisent une forme d'impuissance et s'autolimitent. Sur la pratique du trail en général, le rajeunissement de la population est très net. En revanche, sûr l'ultra il est relativement faible, malgré l'effet Kilian Jornet [qui a remporté l'UTMB à 20 ans

en 2008]. Le trail est plus un sport ringard, même si les jeunes sont plutôt attirés par des pratiques plus hétérodoxes et jugées comme les plus extrêmes, le freeride. En dépit d'une légère baisse, les quadras restent surreprésentés: 49% des participants en 2000 contre 38% aujourd'hui sur la Diagonale des fous. Les 31-40 ans étaient à 36% en 2000 et 30% en 2022. Le changement le plus notable dans la pyramide des âges est le vieillissement de la population: les 51-60 ans passent de 18% en 2000 à 20% en 2022.



INTERVIEW

Pourquoi? Parce qu'ils ont envie de se prouver qu'ils sont encore capables, encore vivants. C'est aussi lié à un allongement de la durée des cycles de vie sportive en général. Avant, à l'âge de la retraite, on avait de courir pour se mettre à la marche. Aujourd'hui, les gens font des marathons.

Le marathon de Paris attire d'ailleurs toujours plus de néomaratoniens.

C'est l'effet «capital». C'est le marathon le plus spectaculaire, le plus médiatisé, les coureurs font un selfie sous l'Arc de triomphe... On aurait pu penser qu'en raison du contexte épidémiologique actuel, entre les crises économique et environnementale et la guerre en Ukraine, les gens allaient se replier sur eux-mêmes et que le marathon de Paris allait décroître. Ça a été l'effet inverse. Dans cette période de morosité, les gens ont besoin de s'offrir une tranche de rêve pour s'échapper via des moments d'exception, d'intensité forte. Or, ces événements, parce qu'ils augmentent la communion entre les participants, génèrent du bonheur, du plaisir, une envie de partage.

Les coureurs recherchent un nouveau rapport à la nature et sont souvent sensibilisés à sa préservation. N'est-ce pas paradoxal au regard de l'impact environnemental des grandes compétitions ?

Les ultratrailleurs ont un rapport ambivalent à l'environnement. D'un côté, la dimension esthétique et immersive est prépondérante pour eux, et de l'autre ils cherchent à dompter les éléments naturels pour faire la meilleure performance possible, en utilisant tous les moyens technologiques à leur disposition. Or depuis dix ans, la dérive économique autour de ces compétitions s'accroît. L'UTMB est ainsi devenu un avatar de l'hyper-modernité: ultra-marchandise, ultra-certaines, ultra-marchandisées. Certains coureurs ont cependant conscience de ce. En dix ans, on est passé de 4 à 8 courses, de 4 jours de compétitions à une semaine, de 5 000 coureurs à 10 000 et de 50 000 spectateurs à 100 000. Les organisateurs affichent un positionnement éco-responsable mais quand on convoque autant de monde au même endroit cela génère forcément des effets secondaires extrêmement pervers pour le territoire, même si les acteurs économiques et politiques de la région en tirent profit. Certains coureurs ont conscience des dérives mais ils assument leur contradiction. Pour eux, c'est le rêve d'une vie.

Recueilli par J.R.M.



Entre le SMS et l'appel, ce type de message a conquis les jeunes. Encore faut-il savoir en faire un usage qui ne vienne pas à la tannée pour le destinataire.

Par ISALIA STEFFIATRE
Illustration
JOHANNA GOODMAN

C'est un peu l'équivalent numérique de l'ananas sur la pizza : il y a les partisans et ceux qui ne supportent pas. Les messages vocaux, ces moyens de communication à mi-chemin entre le SMS et l'appel, sont de plus en plus présents sur les messageries instantanées au point que chacun a un avis (souvent tranché) sur la pratique. Whatsapp, la première plateforme à avoir permis à ses utilisateurs d'envoyer des fragments de leurs voix, en 2013, recensait l'an dernier plus de 7 milliards de messages vocaux quotidiens. Une goutte d'eau au milieu des 100 milliards de messages qui transitent chaque jour sur la plateforme mais qui attestent d'une évolution des pratiques. «Les vocaux sont un phénomène assez récent qui a beaucoup plus été intégré par les plus jeunes», indique Cécilia Schneebell, maîtresse de conférences en linguistique. Ils sont plus simples que le SMS, mais toujours moins longs que l'appel.»

Le meilleur des deux mondes offert? Pas sûr. D'un côté, les vocaux offrent la possibilité de raconter rapidement des histoires qui auraient nécessité un SMS aussi laborieux que le texte de la réforme des retraites. De l'autre, ils obligent parfois à poser des RTT pour écouter le nouvel épisode du podcast-message-vocal-interminable que votre meilleur ami déroule quotidiennement sur sa vie. Pour garder un juste milieu et éviter d'agacer vos proches, Libération vous propose un petit guide des règles implicites du bon vocal.

1. Minuterie vocale

Qui n'a jamais rêvé de recevoir dix minutes d'un monologue interminable sans aucun information digeste de sa vie? Personne, évidemment. Même si Messenger permet d'envoyer des vocaux d'une demi-heure, il faut savoir raison garder. Le vocal, c'est une minute maximum : «Ça peut paraître peu mais au regard de nos standards de durée formatés par les réseaux sociaux, c'est immense», détaille Olivier Glessy, sociologue spécia-

liste des usages du numérique. Encore plus quand recevoir un vocal signifie devoir tout mettre en pause pour l'écouter. Si l'information à partager ne tient pas en une minute (allez, deux pour les histoires vraiment très intéressantes), alors peut-être vaut-il mieux la fractionner – voire passer un simple coup de fil. L'inverse est aussi vrai : sur l'échelle des vocaux retus, celui de 15 seconde pour dire «ok» est aussi pénible que la miniserie d'un quart d'heure. Il y a un juste milieu à bien trouver.

2. Ni mamie ni le boss

Passé 25 ans, le taux d'accoutumance au message audio dégringole. Mieux vaut éviter d'en envoyer à mamie même si votre cousin lui a offert un smartphone à Noël pour voir les photos des petits-enfants. Pas de vocal non plus à votre boss, vous et vos collègues. À moins de travailler dans une très jeune start-up, on préfé-

rerait encore le bon vieux mail surtout pour des sujets techniques : «Ivce les vocaux, il n'y a pas d'historique de la discussion, la mémoire de la conversation est inexistante», pointe Olivier Glassey. Pas pratique pour retrouver la référence du dernier fichier Excel envoyé ou la date du prochain rendez-vous.

3. Savoir s'entendre

Le message vocal arrange surtout celui qui l'envoie, rarement celui qui le reçoit. Certaines personnes développent une aversion aux messages vocaux, jugés comme envahissants. «On observe un cliage chez les gens», décrit Cécilia Schneebell. L'audio est une injonction à devoir écouter l'autre, et c'est un peu individualiste. On n'est pas obligé de tenir compte de sa disponibilité. «Un accépteur qui peut attendre son paroxysme lorsque la personne en face envoie des dizaines de vocaux à la suite, sans prévenir. Ce qui peut en pousser

certain à ignorer la majorité des messages retus. Dans l'idéal, soyez donc sûr que votre interlocuteur est d'accord pour vous écouter, quitte à le prévenir avant, à l'aide d'un bon vieux message écrit.

4. Se laisser aller

Faire un vocal, c'est avant tout avoir la possibilité d'être authentique et spontané. Et c'est peut-être ça qui est le plus important. «Les vocaux sont utilisés pour désemprouiller des situations affectives ou émotionnelles confuses, pour mieux transmettre ses émotions, sa réaction exacte et légitime», explique Cécilia Schneebell. Entendre la voix de quelqu'un est autrement plus parlant que de s'en remettre aux émojis. Pour être certain de vous faire écouter, impliquez-vous, donnez de votre personne. Un vocal monotone et plat, tout le monde sait déjà à quoi ça ressemble : ça s'appelle un répondeur, et plus personne ne l'écoute. ➔

BILLET

Cueillons le muguet

Offrir un brin de muguet le 1^{er} mai : la coutume «porte-bonne» reste inbranlable en France. Dans les têtes, la fleur à clochettes blanches est associée à la fête des travailleurs. Pourtant, longtemps, c'est l'églantine rouge que ceux-ci ont portée à la boutonnière, en écho à leurs inclinaisons marxistes et au sang versé dans la répression ouvrière. Le muguet la supplante dans les cortèges à partir du Front populaire, et le maréchal Pétain l'emérine pour sa «dite du symbole» en 1941. Au-delà du travail ouvrier, le fait d'en offrir un brin le 1^{er} mai prend donc ses racines dans le régime de Vichy.

Ce geste est depuis devenu un commerce lucratif. L'an passé, les Français ont dépensé 25 millions d'euros en muguet, dont la vente dans la rue sert à certains à mettre du beurre dans les épaulards ou, pour des associations, à lever des fonds. C'est que, contrairement aux autres fleurs, sa vente à la sauvette est tolérée le jour J. Mais sa production n'est pas des plus vertueuses. Le muguet de mai, cultivé en majorité dans la région nantaise (plus de 80% de la production annuelle, soit environ 60 millions de brins), exige beaucoup d'eau et d'intrants chimiques (engrais, pesticides). Et pour fournir les étals des fleuristes à date, les griffes, qui éclorent au bout de trois ans, sont maintenues en état d'hibernation jusqu'à la mi-mars sous des tunnels de plastique. Les clochettes sont ensuite conservées à 0°C dans des chambres réfrigérées énergivores. Il faut ajouter le transport dans des camions frigorifiques, l'emballage en plastique... Ceci dit, des producteurs certifiés «Fleurs de France» ou «Plante bleue» garantissent un végétal plus écoresponsable côté irrigation ou fertilisants. La solution la plus écolo reste d'en ramasser à l'état sauvage, une clochette que l'Office national des forêts tolère à condition qu'on s'en tienne en volume à «ce que la main peut contenir», sous peine d'une éventuelle amende.

FLORIAN BARDOU

RADAR



Contre l'anxiété, aisselle que l'aime

Les personnes atteintes d'anxiété sociale, gagnées par la panique ou un stress intense lorsqu'elles se trouvent au contact de leurs congénères, pourraient être apaisées grâce aux odeurs corporelles d'autrui, notamment celles des aisselles: c'est une étude très sérieuse qui le dit, menée par des chercheurs suédois de l'Institut Karolinska, et révélée au Congrès européen de psychiatrie organisé à Paris en mars. 39% des personnes ayant été traitées lors d'une séance de thérapie dit de pleine conscience au cours de laquelle on leur a diffusé des odeurs émanant d'autres personnes, à qui on avait projeté des films connus ou d'horreur afin de les faire sécréter de la sueur, se seraient détendus. En revanche, l'anxiété ne chute pas si la personne traitée hume ses propres effluves. **M.O.U.**

Cash-cash

Le paiement en espèces reste le moyen de paiement privilégié en France, avec 50% du nombre de transactions réalisées en 2022. Et ce malgré un déclin progressif (68% en 2016). Les cartes bancaires représentent 43% des transactions. Chèques, virements, paiements mobiles se partagent les 6% restants.

COMMENT rafraîchir une bouteille de façon express ?

Avec le soleil qui revient (plus ou moins timidement selon les endroits, certes, mais ne soyons pas bégaules), les envies d'apéro au débotté s'envoient. Sauf que quand on a pas prévu de mettre à l'avance le rosé, la bière artisanale ou le pétillant naturel au frais, et qu'on a pas envie de noyer le précieux nectar dans une piscine de glaçons, on se retrouve Gros-jean comme devant.

Pas de panique, il existe une solution facile pour rafraîchir une bouteille en

moins de dix minutes: la placer au congélateur, évidemment. Mais il vaut mieux avoir pris au préalable la précaution de passer rapidement une feuille de sopalin sous un filet d'eau du robinet: une fois mouillée, vous n'avez qu'à l'enrouler grossièrement autour de la bouteille, que vous placerez ensuite au congélateur. Cette astuce permettra de refroidir beaucoup plus rapidement la bouteille... Veillez tout de même, grand classique, à ne pas l'y oublier.

KIM HULLOT-GUOT



Stage de permaculture à Pantin, le 22 avril, avec Ophélie Damblé (en chemise à carreaux). PHOTO MARIE ROUGE

Pantin: «C'est salvateur de mettre les mains dans la terre!»

Casquette vissée sur le crâne et chemise de bûcheron sur le dos, Ophélie Damblé prépare sa pépinière avant l'arrivée de ses «élèves». Autour d'elle, des caquettes remplies de plants à n'en plus finir. Basilic, épinard, pois chiche, tomates... Tout ce qui peut pousser dans un espace réduit.

«C'était un peu mon rêve secret de monter une sorte d'anti-cocote», confie la youtubeuse de 34 ans, forte de 135000 followers sur Instagram et plus connue sous le pseudo Ta Mère Nature. En partenariat avec l'association des Amis de la cité fertile, l'aïeule de Guerrilla Green, Guide de permaculture en milieu urbain (éditions Steinkis, nouvelle édition 2023) a créé il y a

un mois «l'école buissonnière», un atelier à Pantin d'une durée de six mois à destination d'une dizaine d'habitants du 93.

Comme avec ses vidéos au ton décalé où elle fait la part belle aux plantes «dont tout le monde se fout», cette ancienne chargée de communication reconvertie en 2017 en agricultrice urbaine souhaite sensibiliser à la biodiversité en ville. Dans une ambiance bon enfant, Ophélie Damblé distribue quelques livres sur le sujet du jour: la permaculture. Après un moment d'échange, le groupe ressort dans le jardin et s'enquiert de plants de moutarde et de roquette: vu

leur emplacement, ils ont dû souffrir de la canicule l'été dernier. «Mais qui n'a pas souffert?», s'amuse Farah, designeuse de 32 ans en salopette.

La veille, la jeune femme, qui habite Noisy-le-Sec (Seine-Saint-Denis), a mis à exécution les acquis de l'atelier en plantant des semis d'herbes

NATURE EN VILLE

à rom à tiqués avec sa sœur, elle aussi novice. «Je suis passée à Lidl et j'en ai profité

pour prendre des graines. On se partage les bons plans Lidl sur le groupe, c'est pas négociable, surtout en ce moment, le beurrrr est à six euros quand même!» s'exclame celle qui s'est intéressée à la nature grâce à sa grand-

mère, «qui avait un grand balcon dans son HLM». «Le but de l'agriculture urbaine est de lutter contre la sécheresse, les flots de chaleur et l'exclusion sociale, expose Ophélie Damblé. On ne va pas sauver le monde ou nourrir les habitants. Si on peut déjà créer un groupe qui

s'entend bien et qui pourra transmettre ça ensuite, c'est gagné.» L'atelier touche à sa fin, les éclats de rire fusent. «C'est salvateur de pouvoir mettre les mains dans la terre, souffle Deborah, danseuse, comédienne et naturopathe de 36 ans qui habite Pantin. «J'en avais besoin.»

JULIE RENSON MIQUEL

Reportage à lire en intégralité sur Libération.fr



Le casque-lampe, dernière flamboyance

du créateur de mode Rick Owens, rappelle les coiffes des pharaons égyptiens. L'Américain les a fait porter à ses mannequins lors de son défilé homme automne-hiver 2022-2023 baptisé Edfu, du nom du temple dédié à Horus, le dieu faucon, construit près de Louxor. Owens crée un couvre-chef-luminaire, portable ou à poser. Pourvus d'un ou deux tubes lumineux, deux modèles qui font écho au travail de l'artiste Dan Flavin sont commercialisés, en série limitée, à environ 2000 dollars. **RICK OWENS**

Santé pour tous

Anne Souyris Ancienne journaliste, la maire adjointe école de Paris chargée de la santé vient à la rescousse des consommateurs de drogues et des travailleuses du sexe.



Prostitutes, séropositifs, injecteurs d'héroïne, fumeurs de crack, sans domicile fixe... Une carrière à travailler auprès des plus démunis vaut à Anne Souyris le surnom de «Mère Teresa école». Ce qu'il faut de l'affublé la droite parisienne, elle préfère en sourire. Épouvanté des chantages du «c'était mieux avant» réunis sous la bannière de #SaccageParis, elle s'est habituée aux critiques.

C'est dans le tumulte des tasses qui tintent et du percolateur qui ronronne qu'on retrouve Anne Souyris, veste de costume passée par-dessus un pull rouge aux motifs chatoyants, châle gris noué autour du cou. Non loin de l'hôtel de ville de Paris, assise à une table du café de Sarah-Bernhardt, l'île aux yeux bleus encadrés de lunettes rondes en écaille a commandé un vert. D'ordinaire, on la croise aux abords du périphérique, dans la pagaille d'une expulsion d'un camp de consommateurs de crack. Avant, on écoutait ses brifings angossants sur les plateaux télé, masque sur le nez, annonçant les chiffres des contaminations

de Covid-19 à Paris. Avant même de boire une gorgée, elle évoque la pandémie. «Notre gestion à Paris a montré qu'un école pouvait assumer des responsabilités à un moment de crise aiguë», répète-t-elle, faisant allusion à «l'expérience la plus dure qui soit». Elle se remémore l'année 2020. «Les tête-à-tête» quotidiens avec Anne Hidalgo «à compter les morts», à se demander «comment faire bouger les lignes malgré un Etat vertical qui refuse de laisser la main». L'adjointe vante l'instauration des tests systématiques décidée à Paris pour

les Ehpad, devant ainsi le gouvernement. «Si on avait donné plus de pouvoir aux collectivités locales, je fais le pari qu'on se serait débarrassé bien plus vite du Covid-19, et il y aurait eu moins de dégâts pour les jeunes et leur santé mentale», assure Anne Souyris. Née en Charente à Angoulême, Anne Souyris a grandi à Maisons-Alfort dans le Val-de-Marne. Filles uniques, ses parents divorcent alors qu'elle a 2 ans. Elle ne rencontrera son père qu'une fois adulte: «Un homme qui a fait des enfants un peu partout.»

LE PORTRAIT

Elle est élevée par sa mère, diététicienne à l'hôpital Saint-Antoine, «millitante à la CFDT et à la ST-D». «Une vraie gauchiste. Elle faisait des gardes le week-end et rentrait à 9 heures tous les soirs. J'écoutais ses histoires de syndicats, ses récits de manifestation. J'ai été à bonne école», souligne-t-elle. Sa mère était en totale opposition avec sa famille de Cognac, «de droite et bourgeoise». Les souvenirs de dîners qui se transforment en «engueulades à rien plus finir» remontent à la surface. C'est «le fait de vivre avec une mère châtaine qui devait lutter tous les jours» qui l'a amenée à s'engager pour des gens en rupture: «On vivait dans un appartement avec un loyer non encadré. On n'était pas malheureuses mais hyper-modestes et hyper-seules.» Après son bac scientifique, elle étudie la littérature à la Sorbonne et les sciences politiques. La jeune femme devient rédactrice au *Journal du soir*, fondé en 1988 par Frédéric Edelmann et le médecin Jean-François Metteler. Elle découvre la France de l'héroïne. Les morts par injection. La «blanche» et le sida qui fauchent une génération. Anne Souyris vit alors une «révolution culturelle». À 30 ans, sa rencontre avec la militante et travailleuse du sexe Lydia Braggott, fondatrice du Bus des femmes, est un tournant. Pensant réaliser une banale interview, elle se retrouve finalement seule face à 70 femmes séropositives. «Pendant trois heures, ces femmes m'ont raconté leur histoire.

29 août 1964 Naissance à Angoulême (Charente).
Janvier 2009 Essai avec Catherine Deschamps Femmes publiques. Les féminismes à l'épreuve de la prostitution.

3 juillet 2020 Elue adjointe à la maire de Paris en charge de la santé publique.

Avril 2023 Candidature à la consultation citoyenne EE-LV pour les sénatoriales.

pour ouvrir le débat et faire évoluer la position de son parti, à l'époque «classément féministe abolitionniste» vers une approche centrée sur la «réduction des risques» pour les travailleuses du sexe.

Un temps porte-parole du parti EE-LV, proche de la ligne de Yannick Jadot, elle est élue députée 2014 au conseil de Paris et est tentée par le Sénat. Devenue adjointe à la santé d'Anne Hidalgo, Anne Souyris vu grandir la consommation de crack dans la capitale jusqu'à ce qu'il s'imprime durablement dans le Nord-Est parisien. Depuis l'évacuation en novembre 2019 de la «colline» du crack située Porte de la Chapelle, les usagers vivent au gré des évacuations répétées. Tante à Stalingrad au jardin d'Éole, pour finir coincés durant un an Porte de la Villette au square Forcine. L'ultime évacuation de septembre dernier a poussé les usagers dans la rue. «des gens moins suivis par les associations, qui prennent plus de drogues», «l'obligation du sevrage est revenue au goût du jour alors qu'on sait depuis des années que ça ne marche pas», répète-t-elle, forcée de constater un retour en arrière dans les mentalités. Elle évoque le cas de Nicolas Jeanneté, élu du XV^e arrondissement mis en examen en mars pour trafic de stupéfiants notamment lors de soirées chexmes: «J'aurais attendu du lui du courage pour dire qu'il faut un accompagnement supplémentaire en matière de drogues.» D'après elle, l'adjointe Pierre Palmade a été encensé «moyen de faire gagner une hypocrisie bon teint» et d'aller vers la répression plurielle que vers la santé. L'île plaide pour un débat national type «conseil national pour la lutte contre les addictions».

Pour l'addictologue William Lowenstein, Anne Souyris possède une «force tranquille». «Elle est un peu socialiste à l'ancienne. Elle écoute avec attention tous ceux qui la sollicitent pour en tirer l'élément constructif qu'il s'intègre dans son projet. C'est une femme politique ouverte», souligne le praticien. Ouverte, elle s'est aussi avec ses deux garçons adolescents qui lui font découvrir les joies du rap français. Pourtant son trip, ce serait plutôt la marijuana assise ou bien le barbecue façon Led Zepplin. Le premier le jour où lui vient à l'esprit, un ouvrage de Thomas Bernhard. Et un titre évaucé aux yeux de son parcours: le *Naufragé*. ◆

Par **CHARLES DELOUCHE-BERTOLASI**
Photo **CHRISTOPHE MAOUT**

**JULIO
BONA**
musée gallo-romain
à Lillebonne

Qui es-tu Apollon ?

De Juliobona
à la Culture Pop

**15.04
30.11
2023**

MUSÉE
JULIOBONA
Place F. Faure
Lillebonne

musee-juliobona.fr

 Juliobona,
musée gallo-romain
à Lillebonne

Institutions
partenaires

Exposition
d'intérêt
national
www.musee-juliobona.fr



Mécènes
et partenaires
médias



ExxonMobil



INORMANDIE

Le Courrier
Caux

tendanceOUEST



ARCHÉOLOGIA

sanef
une société d'énergie